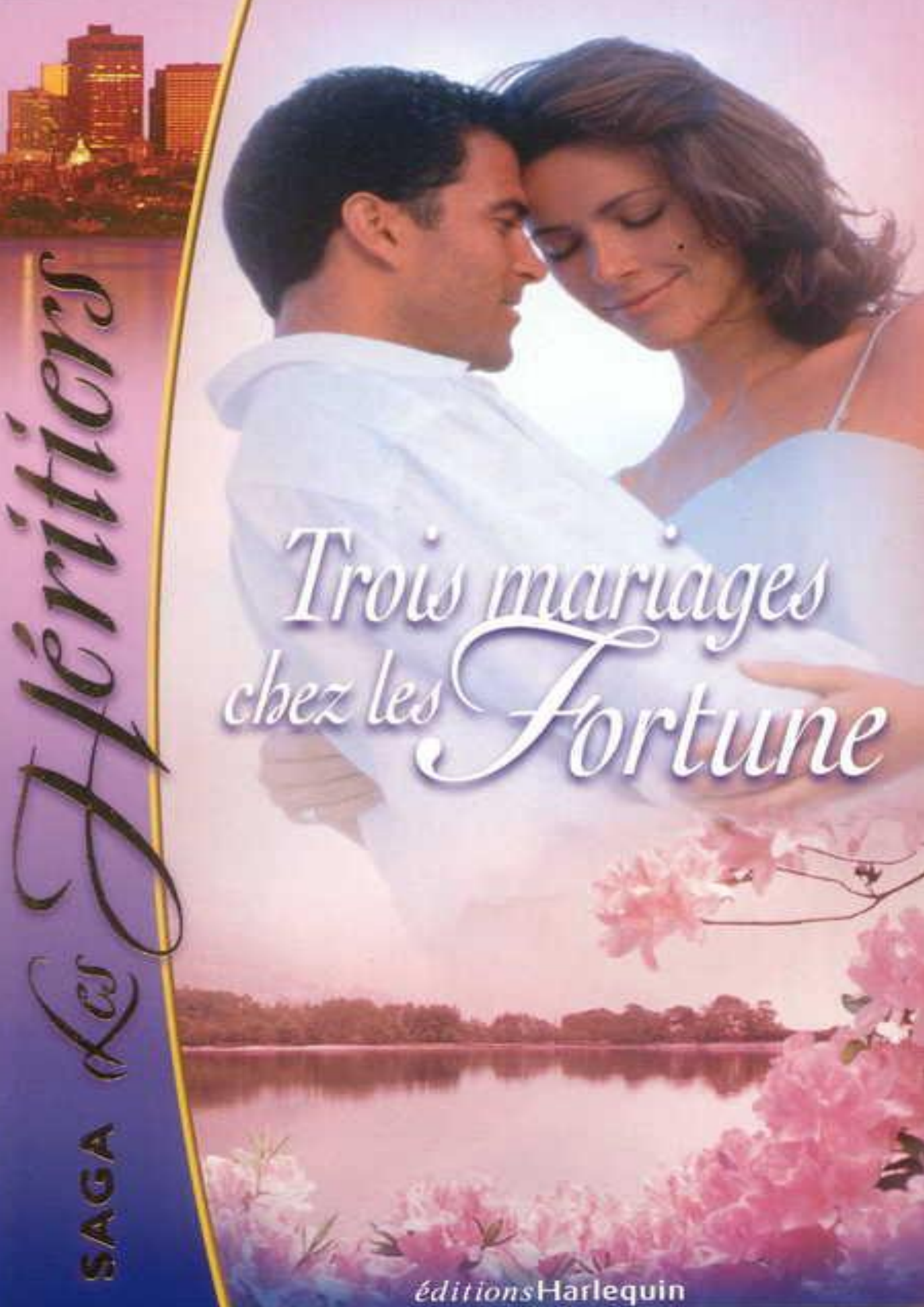




SAGA Les Écrivains

*Trois mariages  
chez les Fortune*

éditions Harlequin

# RÉSUMÉ

Qu'est-il advenu de Kate Fortune ? Indépendamment de l'empire financier qu'elle a contribué à bâtir, la plus grande fierté de Kate Fortune est le bonheur de sa famille, et rien ne lui plaît tant que de voir se nouer près d'elle une nouvelle idylle, quitte à en accélérer le dénouement par quelques manœuvres de son cru.

Oui, Kate a toujours aimé faire le bonheur de ceux qu'elle aime. Et elle aimerait bien offrir maintenant une chance à ses trois petits-neveux comme elle l'a fait pour ses petits-enfants. Mais encore faut-il que ceux-là la méritent ! Aussi, loin d'être un héritage tombé du ciel, c'est un véritable défi que la vieille dame a décidé de proposer à chacun d'eux.

Un défi assorti d'une fabuleuse récompense... et de péripéties qu'ils ne devraient pas oublier de sitôt ! Car on peut compter sur Kate pour avoir placé quelque jolie jeune femme dans le voisinage afin de compliquer un peu le jeu !

# TROIS MARIAGES CHEZ LES FORTUNE

|                             |     |
|-----------------------------|-----|
| Une terre à conquérir ..... | 4   |
| Un défi à relever .....     | 73  |
| L'amour à gagner .....      | 149 |

**LISA JACKSON**

Une terre à conquérir

**AMOURS D'AUJOURD'HUI**

**Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».**

***Cet ouvrage a été publié en langue anglaise  
sous le titre : ANGEL BABY***

***Traduction française de  
FRANÇOISE HENRY***

**HARLEQUIN est une marque déposée du Groupe Harlequin et  
Amours d'Aujourd'hui ® est une marque déposée d'Harlequin S.A.  
Originally published by SILHOUETTE BOOKS, division of  
Harlequin Enterprises Ltd. Toronto, Canada**

***Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce  
soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et  
suivants du Code pénal. © 1998, Harlequin Books S.A. ©2001,  
Traduction française Harlequin S.A. 83-85, boulevard Vincent-Auriol,  
75013 Paris — Tél. : 01 42 16 63 63 Service Lectrices — Tél : 01 45 82 47  
47 ISBN 2-280-07722-1 — ISSN 1264-0409***

## Prologue

*Minneapolis, Minnesota — Décembre*

La fête battait son plein au siège de la société Fortune. Le Champagne coulait à flot et des rires joyeux punctuaient le brouhaha des conversations.

Chase Fortune observait les réjouissances d'un œil critique. Dans cette atmosphère, il se sentait à peu près aussi à sa place qu'un éléphant dans un magasin de porcelaine.

Essayant de tromper son ennui, il avala une gorgée de Champagne. Vraiment, il aurait souhaité se trouver n'importe où sauf ici, en train de fêter le quatre-vingtième anniversaire de sa grand-tante Kate, coincé au second étage d'un immeuble de Minneapolis.

Un gigantesque arbre de Noël scintillait de mille feux au centre de la salle tandis qu'une sculpture de glace en forme d'ange, agrémentée d'une auréole, d'une harpe et d'une paire d'ailes commençait à fondre près de la porte. Des domestiques en livrée pointaient les invités sur leurs listes.

Ces simagrées l'écoœuraient.

Chase tira d'un coup sec sur le col de sa veste de smoking qui le gênait aux entournures avant de terminer d'un trait le contenu de sa coupe. Peu à peu, l'immense pièce se remplissait de parents qu'il avait plus ou moins côtoyés à différentes époques de sa vie. Revêtus de leurs plus beaux atours et les bras chargés de somptueux cadeaux qui finiraient par atterrir dans les tiroirs d'une œuvre de charité, ils venaient rendre hommage à Kate Fortune, l'élégante et dynamique doyenne de la famille.

Que n'aurait-il donné pour se retrouver devant une bonne bière glacée, accoudé au comptoir d'un bar bondé et enfumé, avec la possibilité de suivre un match de basket-ball à la télévision, de se plaindre du cours du bœuf ou d'écouter les imitations de Garth Brooks ou Waylon Jennings diffusées par des haut-parleurs.

Au lieu de ça, il regardait tomber la pluie par les vastes baies de l'immeuble et observait sa sœur Delia qui mettait un point d'honneur à l'éviter; ce dont il se fichait éperdu- ment.

Une longue et mince jeune femme brune moulée dans un fourreau doré attira l'attention des invités en attaquant les premières mesures de *Happy birthday*. Bientôt, tous les invités se joignirent à elle tandis que Kate Fortune, qu'on avait aidée à grimper sur une estrade, souriait, ses yeux bleus étincelant malgré les ans d'un éclat juvénile. A la fin de la chanson, elle éclata de rire, fit un petit discours puis entreprit de serrer les mains et d'embrasser enfants, petits-enfants ainsi que cousins et alliés qui composaient son impressionnante famille.

Chase appartenait à la dernière catégorie. Rude et sauvage, c'était le mouton noir de la famille. De toute façon, ils ne parlaient pas le même langage. L'empire financier des Fortune l'indifférait ; évoquer options, conglomerats ou fusions devant lui revenait à s'exprimer en chinois.

Pourquoi avait-il donc accepté de venir ?

Il posa sa coupe vide sur un plateau et se dirigea vers une porte-fenêtre donnant sur une terrasse couverte. L'air y était vif et piquant, une pluie glaciale cinglait le toit.

Deux étages plus bas, la rue était le lieu d'une intense circulation. Rugissement de moteurs et crissement de pneus expédiant derrière eux des giclées de neige fondue montaient jusqu'à lui. La ville entière avait un air de fête ; au coin des rues tintaient les clochettes des bénévoles recueillant des fonds pour leurs œuvres.

– Je pensais bien te trouver là !

Surpris, Chase se retourna.

Sa grand-tante, une étoile de fourrure drapée sur les épaules, s'était glissée à sa suite sur la terrasse.

– Je suppose que tu souffres de claustrophobie.

– Un peu, oui, admit Chase en souriant. Joyeux anniversaire, Kate ! Elle haussa les sourcils d'un air taquin.

– Merci. A mon âge, on attache une importance accrue à ces fêtes. Qui sait ? Chaque anniversaire peut être le dernier.

Chase n'arrivait pas à envisager pareille éventualité. Avec son appétit de vivre et sa belle énergie, Kate enterrerait probablement tous les siens!



– J'en doute.

– Vraiment ?

Elle s'approcha de la balustrade et leva les yeux vers les gratte-ciel, offrant son visage à la bruine.

– Ils doivent se demander où vous êtes passée. Comment avez-vous réussi à fausser compagnie à tout le monde ? demanda Chase.

Elle se retourna.

– Les privilèges de l'âge, mon petit ! De toute façon, Sterling et Jake savent se débrouiller tout seuls.

Sterling Foster, son homme de confiance, le seul à avoir su qu'elle avait réchappé à la tentative de meurtre commise sur elle dix ans auparavant, combinait à présent auprès d'elle les fonctions d'époux et d'avocat. Jake était son fils aîné.

– Je voulais m'entretenir quelques minutes avec toi, en tête à tête, reprit-elle. Vois-tu, j'ai une proposition à te faire.

– Hum, je me méfie !

– Tu as peut-être raison ! C'est amusant, tu as le même humour que ton père, ajouta-t-elle.

– J'ignorais qu'il en eût.

L'idée d'avoir le moindre point commun avec son père horripilait Chase. A une époque, Zeke Fortune avait tenu le monde dans le creux de sa main ; une femme aimante, des enfants dévoués, un compte en banque bien garni et le meilleur ranch de l'ouest du Montana.

Malheureusement, les circonstances, la malchance et le manque de discernement s'étaient ligués pour le ruiner. Chase refusait de suivre le même chemin ; il savait déjà qu'il se battrait jusqu'au bout pour ne pas devenir un raté. Il avait déjà subi bien trop de revers.

Kate soupira tristement.

– Zeke était drôle, mais la vie s'est chargée de lui faire passer le goût du rire. Ne la laisse pas t'infliger le même traitement, Chase.

Ce dernier, qui détestait penser à son père ou à ses propres malheurs, préféra changer de conversation.

– Vous parliez d'une proposition.

Kate posa ses mains sur la balustrade de briques et laissa le vent ébouriffer ses cheveux.

– C'est un marché tout simple. Tu sais qu'il y a quelques années de ça, on m'a crue morte ; et, pendant qu'on me croyait confortablement installée au paradis, je distribuais à mes héritiers leur part de la fortune familiale.

Chase hocha la tête.

– Je me souviens.



– Ça ne s'est pas trop mal passé, je crois, murmura-t-elle, rêvant tout haut. Même si certaines de mes décisions ont pu surprendre. Ainsi, c'est à Kyle, le plus citadin de mes petits-fils, que j'ai choisi de léguer mon ranch dans le Wyoming. Il existait une clause, bien sûr ; il devait vivre six mois au ranch avant qu'il lui appartienne réellement. C'était un vrai gandin à l'époque. J'imagine qu'il m'a maudite en secret de le contraindre à renoncer à ses habitudes. Mais, finalement, ça a marché.

A vrai dire, Chase avait éprouvé une certaine jalousie en apprenant que son play-boy de cousin avait hérité d'un pareil domaine. Cependant, à l'époque, il avait d'autres chats à fouetter. Affectant la nonchalance, il enfouit les mains dans ses poches.

– En quoi cela me concerne-t-il ?

– J'ai un marché semblable à te proposer.

Les muscles de la nuque de Chase se contractèrent comme chaque fois qu'il pressentait des complications.

– Quel genre de marché ? demanda-t-il d'un ton soupçonneux.

– Ne me regarde pas comme ça ! Il n'y a pas de piège, crois-moi.

Simplement, j'ai hérité d'un ranch dans le Montana qui nécessiterait un sérieux effort pour être remis à flot.

Elle massa les jointures de ses doigts.

– Il m'est impossible de m'en occuper personnellement, et comme tu es la personne la plus compétente de la famille pour ce genre de travail, j'ai pensé à toi. Voici donc ce que je te propose : tu as un an pour redresser la situation du ranch et le faire fructifier. Si tu y parviens d'ici Noël prochain, il t'appartiendra. Dans le cas contraire, tu devras y renoncer.

Chase n'en croyait pas ses oreilles.

– Vous êtes sérieuse ?

– Absolument.

Chase plissa les paupières d'un air sceptique. Pourtant, il n'y avait pas trace de tromperie dans le regard qu'elle fixait sur lui. Juste du cran; le cran légendaire des Fortune.

– Ce domaine m'est revenu en paiement d'une ancienne dette, reprit-elle. Et maintenant, tu as une chance de le faire tien. Qu'en dis-tu ?

Au moment où Chase s'apprêtait à répondre, la porte-fenêtre s'ouvrit et une jeune femme blonde aux yeux bleus passa la tête par l'entrebâillement.

– Désolée de vous déranger, madame Fortune, mais deux journalistes désirent vous parler.

Kate porta une main à ses cheveux.

– Un instant, Kelly. Connaissez-vous Chase, mon petit- neveu ?  
Chase, je te présente Kelly Sinclair, ma secrétaire personnelle.

– Très heureuse de vous rencontrer, dit Kelly avec un sourire circonspect.

– J'en suis heureux également.

Kate ajusta plus étroitement son étole sur ses épaules.

– J'arrive. Laissez-moi juste quelques minutes.

– Je les fais patienter.

Kelly adressa un clin d'œil à la vieille dame avant de disparaître par la porte-fenêtre.

Kate se tourna vers Chase. En dépit des rides qui griffaient le contour de ses yeux et de ses lèvres, elle était encore étonnamment belle. Elle souleva un sourcil.

– Le devoir m'appelle, j'en ai peur.

Puis, penchant la tête de côté comme pour le jauger, elle le fixa avec une extrême attention. Un klaxon résonna dans la rue et les notes distinctes d'un cantique de Noël leur parvinrent.

– Alors, Chase, que décides-tu ?

Le jeune homme n'y réfléchit pas à deux fois. Toute sa vie il avait espéré devenir propriétaire ; il n'allait pas laisser passer cette occasion. De plus, la proposition de Kate tombait à pic : il se trouvait justement à un carrefour de son existence.

– Eh bien, dit-il, exagérant volontairement son accent traînant, je ne suis pas assez fou pour laisser passer une pareille offre.

En tout cas, songea-t-il, ça ne lui prendrait pas longtemps pour faire ses bagages. Rien ne l'attachait nulle part.

– Bien. Sterling a rédigé un contrat. Il suffit d'y apposer nos deux signatures.

– Merci, dit-il en lui tendant la main.

Le sourire de Kate s'effaça.

– Ne me remercie pas encore, Chase. Il reste un point à préciser.

Évidemment, c'était trop beau pour être vrai. Il devait y avoir quelque raison à cette offre mirobolante.

– Parlez.

Elle lâcha sa main et se dirigea vers la porte-fenêtre. Au moment de la franchir, elle se retourna et le considéra gravement par-dessus son épaule.

– Ce ranch appartenait autrefois au vieux Waterman de Larkspur. Ses terres touchent à celles de...

Chase sentit une douleur soudaine l'envahir.

– ... notre ancien ranch, termina-t-il, les doigts crispés.

D'anciens souvenirs oubliés resurgirent ; les jours brûlants de la fenaison, le vieux tracteur crachant une fumée noirâtre dans le ciel limpide, l'insistance de sa mère pour qu'on récite le bénédicité au début des repas et porte des chemises amidonnées le dimanche, Chet, son frère jumeau, se balançant en riant à la corde suspendue au-dessus du vieux trou d'eau avant de sauter dans ses profondeurs glacées, et un chien grisonnant et arthritique nommé Beau. Un goût de cendre dans la bouche, il mesura soudain les bouleversements de son univers. Tout ce en quoi il croyait avait disparu, tous ceux qu'il aimait s'étaient volatilisés, femme et enfant compris.

– Chase ? Si tu crains de ne pouvoir supporter...

Arraché à ses souvenirs, il redressa vivement la tête et planta son regard dans celui de sa grand-tante.

– J'accepte, dit-il avec fermeté.

Bien sûr, il acceptait. Qu'importaient les douloureux souvenirs ? Depuis des années, il attendait de prouver qu'il valait mieux que son père et était capable de réussir dans la vie sans se servir de son patronyme. Kate lui offrait une occasion unique de réaliser son rêve. Il n'avait rien à perdre — non, vraiment rien — en acceptant.

Il ouvrit la porte et escorta sa grand-tante à l'intérieur.

– Montrez-moi simplement où je dois signer.

## 1.

– Cette tempête est la pire que nous ayons subie en vingt ans, ce qui n'est pas peu dire étant donné les conditions météorologiques que nous connaissons. L'électricité est coupée, la plupart des routes bloquées. Nous vous conseillons donc de passer tranquillement chez vous, au coin du feu, ce réveillon de Noël, en écoutant nos émissions et...

La voix de l'animateur fut submergée sous les parasites tandis que résonnaient les notes lénifiantes d'un cantique de Noël. Chase éteignit le poste avec humeur.

« Joyeux Noël ! » pensa-t-il avec une ironie amère tout en enfilant sa veste et ses gants. Il faisait bon dans le chalet qui semblait grosso modo à l'épreuve des intempéries. Dans le coin cuisine, une cuisinière diffusait sa chaleur tandis qu'un feu crépitait dans la cheminée du séjour. A part le bois des murs qui craquait et quelques bardeaux manquants sur le toit, son nouveau logis des contreforts des Bitterroot Mountains se révélait plutôt confortable. Des lampes à pétrole brûlaient sur le manteau de la cheminée, et il avait décoré les bois de cerf ornant le dessus de la porte de branches de pin et de gui, seule concession aux coutumes des fêtes de fin d'année.

Il siffla. Son chien, un bâtard dont le museau autrefois noir avait blanchi, leva la tête.

– Viens, Rambo. Allons soigner les bêtes pendant qu'il en est encore temps.

Avec un battement de queue et un doux aboiement, le chien se dressa sur ses pattes arthritiques.

Sous le porche arrière, Chase mit ses bottes fourrées, enfonça son chapeau sur sa tête, saisit sa pelle et se dirigea vers l'étable. *Son* étable,

s'il parvenait d'une manière ou d'une autre à rentabiliser ce misérable lopin de terre en l'espace d'une année. Rambo ouvrit le chemin sous une neige qui tombait inlassablement. Soulevée par le vent, elle fouettait les joues de Chase et s'amoncelait contre les bâtiments.

Chase était contrarié. Si la majeure partie de son troupeau se trouvait parquée dans les étables ou les pâturages proches de la maison, quelques animaux erraient encore sur les dix mille hectares de terrain abrupt qui constituaient son domaine. Un domaine contigu à celui où il avait grandi.

Clignant des yeux, il scruta l'étendue en direction du nord, espérant distinguer la maison voisine à travers la tempête. Peine perdue : on n'y voyait pas à dix pas.

Péniblement, il progressa jusqu'à l'étable dans la neige qui lui arrivait aux genoux. Des glaçons pendaient de l'avancée des toits et la vieille porte montée sur roulettes était presque bloquée par le gel.

A l'intérieur, les bêtes s'agitaient. A la lumière de sa lampe à pétrole, Chase se hâta de garnir les mangeoires de foin et de grain puis d'alimenter les abreuvoirs en eau. Par chance, les conduites avaient été correctement isolées, et un filet d'eau coulant en permanence évitait le gel.

Pataugeant dans la neige, il se dirigea vers l'abri extérieur, un vaste toit monté sur poteaux qui protégeait une partie du troupeau, puis, toujours accompagné de Rambo, fidèle comme une ombre, il se fraya un chemin jusqu'aux écuries qui abritaient ses quelques chevaux. Une bonne odeur de grain, de crottin et de cuir l'accueillit. Les chevaux hennirent, les oreilles tendues dans sa direction, et leurs yeux liquides l'observèrent avec curiosité pendant qu'il approvisionnait leurs mangeoires.

Alors qu'il prélevait une dernière mesure d'avoine de la réserve, Rambo se dirigea vers la porte et poussa un bref aboiement. Puis ses vieilles oreilles se dressèrent et il se mit à gratter la porte en gémissant.

– Que t'arrive-t-il, mon vieux ?

Chase remit ses gants, ouvrit la porte et scruta l'obscurité naissante sans rien distinguer d'autre que la neige qui tombait.

– Il n'y a rien...

Si, pourtant ! A présent, Chase distinguait l'appel insistant, quoique étouffé, d'un klaxon. Les yeux plissés, il tenta de percer le rideau de neige, mais en vain. Le klaxon résonnait toujours.

Décidément, cela tombait à pic ! pensa-t-il, maussade. Les pneus de son pick-up étaient lisses et la boîte de vitesses en sale état. Il doutait de pouvoir aller bien loin dans une neige aussi profonde. En revanche, un

cheval y parviendrait. Décidé à agir, il retourna à l'écurie seller le plus robuste hongre du ranch, un solide animal au pied sûr.

– Eh bien, Ulysse, dit-il en jetant une couverture sur le dos du cheval, il semble que nous ayons du travail aujourd'hui.

Quand l'animal fut sellé et bridé, il le conduisit à l'extérieur, dans le vent cinglant.

– Toi, tu restes ! ordonna-t-il à Rambo.

Le chien l'ignora et quand Ulysse se mit à trotter dans la poudre glacée, il lui emboîta le pas, faisant de grands bonds pour maintenir le rythme.

Le bruit du klaxon se précisait à mesure qu'ils progressaient le long du chemin menant à la grand-route. Enfin, Ulysse poussa un hennissement alors qu'une forme sombre se profilait dans un paysage par ailleurs immaculé. En distinguant le véhicule utilitaire qui avait quitté la route et atterri dans le fossé, Chase se dit qu'il fallait vraiment être idiot pour circuler dans des conditions pareilles.

Les fenêtres étaient couvertes de neige. Chase sauta à bas de son cheval et se mit à tambouriner sur la carrosserie. Le klaxon se tut instantanément.

– Y a-t-il quelqu'un ?

– Oui ! cria une voix féminine.

Chase tira d'un coup sec sur la portière du passager qui s'ouvrit en grinçant. La lumière intérieure s'alluma, révélant une femme aux formes généreuses recroquevillée derrière le volant.

– Que le ciel soit loué ! s'exclama-t-elle, ses yeux verts empreints de reconnaissance. J'avais si peur... enfin...

Un cri lui échappa. Fermant les yeux, elle se cramponna au volant et, malgré la température, des gouttes de sueur coulèrent le long de ses joues. Elle exhala un long soupir.

– ... heureusement que Sarah est avec moi.

Chase scruta avec inquiétude la pénombre intérieure : hormis un carton d'épicerie et une valise posés sur la banquette arrière, il n'y avait personne.

– Où est Sarah ?

– Ici. Du moins, elle y était.

– Êtes-vous sûre ? Il n'y a que vous dans cette jeep.

– Puisque je vous dis qu'elle était là ! Enfin, il me semble... Elle est toujours là quand il faut. C'est mon ange gardien.

Inutile de discuter, songea-t-il. La pauvre divaguait.

– Je suis sûre que c'est elle qui vous a amené à moi, reprit la jeune femme.



– C'est elle qui a appuyé sur le klaxon ?

Comme la jeune femme secouait la tête, il vit luire dans la pénombre une masse de cheveux d'un rouge ardent.

– Non, ça, c'est moi, dit-elle.

Puis ses sourcils se froncèrent tandis qu'une expression confuse envahissait ses traits.

– Enfin... je crois.

– Ne vous inquiétez pas de ça, dit très vite Chase. L'important, c'est de vous sortir d'ici.

– Je vois bien que vous ne me croyez pas et que vous me prenez pour une folle ! Pourtant...

– Venez, sortez de là.

Au lieu d'obtempérer, la jeune femme se remit à respirer très fort ; en fait, à haleter comme si elle était sur le point de... Seigneur ! Cette femme était enceinte et effectivement sur le point d'accoucher. Le cœur de Chase se serra tandis que les souvenirs refluaient, aussi vivaces qu'au premier jour. Emily, sa femme, l'amour de sa vie... Sa mâchoire se contracta.

– Attendez..., murmura l'inconnue en s'agrippant au volant. Un instant...

Brutalement ramené au présent, Chase se dit que si cette femme avait un ange gardien, il était temps pour ce dernier de se manifester, car il y avait urgence.

– Désolée, dit-elle finalement, comme la douleur s'éloignait.

Elle essuya d'une main tremblante ses lèvres et se redressa courageusement.

– Je me rendais à l'hôpital, expliqua-t-elle. Le bébé a décidé de venir un peu plus tôt que prévu. La tempête faisait rage et un daim a bondi sur la route. J'ai freiné brusquement et puis... je ne me souviens plus de rien.

– Ne craignez rien. Je vais vous sortir de là et vous conduire en sécurité.

Il plongea son regard dans ses yeux effrayés.

– Remettez-vous. Je vous assure que tout se passera bien.

– Mais...

– Écoutez, le temps presse, et l'heure est mal choisie pour discuter. J'ai mis au monde des centaines de veaux et d'agneaux, croyez-moi. Allons, venez.

Il l'aida à sortir par la portière du passager, puis la vit grimacer en tentant de se mettre debout.

– Vous êtes blessée ?



- C'est ma cheville ; une entorse, sans doute.
- Je vais vous aider à monter sur Ulysse.
- Je ne sais pas si j'arriverai à...

Elle se tut, se rendant sans doute compte qu'elle n'avait pas le choix, et se laissa bravement hisser sur le dos de l'animal.

- Dépêchons-nous, dit-elle seulement.

Après avoir ramassé sa valise, les rênes en main, Chase guida le cheval sur le sentier du retour.

Cramponnée au pommeau de la selle, le visage blême, la jeune femme gémit à deux reprises. Chaque fois, Chase s'arrêta en attendant que la douleur s'estompe. Qu'allaient-ils devenir ? se demandait-il avec inquiétude. Il n'en menait pas large et, quand la maison apparut, il ressentit un mélange de soulagement et d'appréhension.

- Venez, dit-il en l'aidant à mettre pied à terre.

Il la souleva aussitôt dans ses bras et se dirigea vers le porche ; puis, sans prendre la peine de se débarrasser de ses bottes ni de secouer la neige de sa veste, il la porta jusqu'à la chambre.

Sans écouter ses protestations, il la déposa sur son lit, un ancien lit à colonnes qu'il avait apporté avec lui ; celui qu'il avait autrefois partagé avec Emily, dans lequel ils avaient conçu leur enfant, celui où elle dormait lorsque...

- Je reviens, promit-il, refoulant tant bien que mal ses souvenirs. Je conduis le cheval à l'écurie ; pendant ce temps, Rambo vous tiendra compagnie.

Il lui désigna le chien tout trempé et tremblant. Après avoir ordonné à l'animal de rester, il sortit, laissant Lesley toute seule dans une chambre inconnue, avec un bâtard perclus de rhumatismes, attendant qu'un parfait inconnu l'aide à mettre au monde son enfant.

- Incroyable, marmonna-t-elle entre ses dents.

Elle qui ne supportait pas de remettre son sort entre des mains masculines, elle était servie !

« Ne te plains pas, lui souffla une petite voix intérieure. Il y a seulement quelques jours, cette maison était encore inhabitée. Que serait-il alors advenu de toi ? »

Elle posa en soupirant une main sur son ventre distendu. Quelle drôle de façon de donner le jour à son premier enfant ! Une contraction s'annonçant, elle ferma les yeux. Sous l'intensité de la douleur, ses doigts se crispèrent sur la couverture. Elle se rappela alors ses exercices respiratoires et se concentra en fixant un point en face d'elle : un portrait de famille en noir et blanc composé de cinq membres, posé sur

une commode. Puis la contraction s'estompa, et Lesley s'abandonna contre son oreiller.

Le brait courait dans Larkspur et ses environs que le nouvel arrivant appartenait au clan des Fortune. On racontait, en effet, que Kate Fortune, la puissante matriarche de cette grande famille aux ramifications compliquées, avait reçu le ranch du vieux Waterman en paiement d'une dette, et qu'elle cherchait à le remettre sur pied afin de le revendre avec profit. Avait-elle vraiment choisi un homme de sa famille, comme on le prétendait ? Lesley en doutait. Car si son sauveur possédait l'assurance et la morgue qu'on attribuait volontiers aux Fortune, elle imaginait mal ce cow-boy rude et taciturne en train d'évoluer dans l'univers cosmopolite et policé des Fortune peuplé de gens célèbres et d'huiles de la finance.

Une nouvelle contraction l'étreignit de sa main d'acier, et elle s'efforça de respirer en haletant, oubliant tout ce qui concernait la famille Fortune de même que son nouveau voisin.

La situation ne s'annonçait pas des plus simples, songea Chase de retour de l'écurie où il avait gratifié Ulysse d'une ration supplémentaire d'avoine. Non seulement il se retrouvait avec une femme sur le point d'accoucher sur les bras, mais il ne savait rien d'elle. Ni qui elle était ni où se trouvait le père de l'enfant à naître.

Sous le porche arrière, il ôta ses bottes, puis, dans la cuisine, jeta son chapeau sur la patère et se débarrassa de sa veste avant de rentrer dans la chambre. La jeune femme était allongée sur le lit, sa veste et son écharpe à terre, ses cheveux acajou, tout humides, formant une auréole autour de son visage. Son cœur se serra ; il y avait si longtemps que son lit n'avait pas accueilli de femme... La valise ouverte sur le bureau révélait tout un assortiment de vêtements de femme et d'enfant soigneusement pliés.

En lui rappelant son propre fils, né en bonne santé d'après les médecins, mais mort avant son premier anniversaire, la vision réveilla son chagrin.

– Vous voilà, dit faiblement la jeune femme.

Il eut soudain la curieuse impression que la glace qui lui enrobait le cœur se craquelait légèrement. Elle était si pâle, elle avait l'air si épuisée.

– Comment vous sentez-vous ?

– Oh, ce pourrait être pire...

Du moins avait-elle le sens de l'humour.

Il s'approcha du lit.

– Je suis Chase Fortune.

– Je pensais bien que vous étiez d'une manière ou d'une autre apparenté à Kate Fortune.

– Je suis son petit-neveu.

– Et moi je suis Lesley Bastian.

Bastian... C'était le nom de l'acheteur du ranch de son père.

– J'habite tout près d'ici.

Chase se raidit. Vivait-elle donc dans le vieux ranch qui avait été son foyer quand il était enfant ? Il fit passer son poids d'un pied sur l'autre. Qui était-elle ? La plus jeune sœur d'Aaron Bastian, sa fille ou... Une chape glacée lui tomba sur les épaules. Elle ne pouvait tout de même pas l'avoir épousé ! Il avait au moins vingt ans de plus qu'elle.

– Je ne peux avertir personne de votre présence ici, expliqua-t-il. Le téléphone est coupé, il n'y a plus d'électricité.

Elle hocha la tête.

– Je sais.

– Vous avez vraiment choisi votre heure pour accoucher ! Votre mari a-t-il quelque idée de l'endroit où vous vous trouvez ?

– Je n'ai pas de mari et... oh ! oh ! mon Dieu.

Elle fixa sur lui un regard égaré.

– Il me semble que... enfin, je ne suis pas sûre... c'est mon premier...

Comme elle poussait un gémissement, Chase lui prit la main. Ses doigts paraissaient minuscules dans les siens ; pourtant, elle trouva la force de les lui serrer à faire mal.

Quand la contraction s'éloigna, Chase se leva.

– Je vais chercher des serviettes et de l'eau chaude. Je reviens tout de suite.

Chase se hâtait de rassembler les différents objets lorsqu'il l'entendit pousser une nouvelle plainte. Les contractions étaient de plus en plus rapprochées. Il remonta les manches de sa chemise et se lava soigneusement les mains. Tout en s'essuyant, il croisa dans le miroir un regard gris et dur qui le contemplait dans un visage que commençaient à marquer les rides dues au soleil et aux nuits d'insomnie.

– Tu vas réussir. Il n'y a pas de problème, dit-il à son reflet.

De toute façon, il se trouvait au pied du mur. Un être demandait à naître qui n'attendrait pas de meilleures circonstances pour le faire.

## 2.

Vingt minutes plus tard, dans un énergique cri de protestation, naissait une petite fille au visage rouge et au crâne orné d'une tignasse de cheveux bruns.

Malgré lui, Chase se remémora avec une profonde émotion la chambre de l'hôpital où son fils était né, parfaitement sain selon les médecins. Mais ils mentaient. Tous mentaient. Avec effort, il repoussa le douloureux souvenir pour affronter le présent. Après avoir coupé le cordon, il tendit à Lesley son minuscule bébé.

– Elle est belle, dit-il, tout surpris et légèrement honteux de sentir une boule lui obstruer la gorge.

– Magnifique ! renchérit Lesley, les yeux brillant de larmes.

Elle serra l'enfant contre sa poitrine, caressant la petite tête humide.

Chase serra les poings pour empêcher ses mains de trembler. Son cœur battait douloureusement à cause de ces visions, ces bruits, ces odeurs qui lui rappelaient la naissance de son propre enfant. Bien calée contre ses oreillers, Lesley chantonnait doucement, ses souffrances apparemment oubliées. Il ferait bien de prendre exemple sur elle et d'oublier aussi les siennes. Emily et Ryan étaient morts. Morts et enterrés.

Il alla se laver le visage et les mains dans la salle de bains puis gagna la cuisine — en réalité, un coin du séjour aménagé. Ce qui lui suffisait bien puisqu'il projetait de vivre seul le restant de ses jours sur ces misérables hectares de terre, à condition toutefois qu'il parvienne à les rentabiliser.

Pour l'heure, il s'agissait de trouver à cette compagne tombée du ciel de quoi se restaurer. A l'idée qu'il s'agissait du réveillon de Noël, il sourit amèrement. Quelle ironie du sort ! Il ne célébrait plus Noël avec

quiconque depuis des années. Il trouvait qu'on exagérait beaucoup trop l'importance de ces fêtes.

Pour son dîner, il avait prévu de décongeler une tourte à la viande, point final. Pas de dinde, ni d'oie, ni rien de ce genre. En examinant le contenu du freezer il découvrit un poulet et décida que ça ferait l'affaire. Il le disposa sur un plat, avec oignons, pommes de terre et carottes puis, après l'avoir salé et poivré, enfourna le tout dans la cuisinière. Il restait des biscuits de la veille qu'il réchaufferait sur la plaque.

– Un vrai festin, maugréa-t-il à l'adresse de Rambo, qui, allongé sous la table, fixait sur Chase un regard implorant une caresse.

– Plus tard.

Il remit chapeau, veste, bottes et gants afin d'aller chercher des bûches supplémentaires pour nourrir le feu. Quand il estima la provision suffisante, il retourna examiner une dernière fois le troupeau. Pourvu que toutes les bêtes du cheptel aient réintégré l'étable, se disait-il en scrutant la tourmente. Cependant, le compte n'y était pas. Entre vingt et trente animaux manquaient encore à l'appel.

Il regagna en maugréant la maison. L'année commençait bien ! Si jamais il perdait ces bêtes, il voyait mal comment il pourrait espérer rentabiliser ces quelques hectares de terre rocheuse.

Lorsqu'il entra dans le chalet, un arôme de poulet rôti mêlé aux senteurs du bois brûlé et à l'odeur du pétrole embaumait l'atmosphère. Il alluma la radio et l'éteignit très vite tant était déprimant le bulletin météorologique. Lesley était éveillée et avait réussi à faire sa toilette ainsi que celle du bébé. Maintenant la petite fille était vêtue d'un pyjama bordé de rouge qui paraissait deux bonnes tailles trop grand pour elle.

– Joyeux Noël !

Le sourire de Lesley était contagieux. Avec ses yeux gris-vert et ses dents à la blancheur éclatante, c'était une très jolie fille.

– Joyeux Noël, répondit-il sans entrain.

– Permettez que je vous présente Angela.

L'espace d'un instant, il craignit qu'elle ne souffre encore d'hallucinations. Cependant, de la tête, elle désigna le nourrisson endormi.

– C'est son nom ?

– En réalité, elle s'appelle Angela Noël Chastina Bastian, précisa-t-elle en rougissant légèrement. Angela à cause de l'ange...

Chase inclina la tête.

– Noël parce que...

– J'imagine assez bien.

– Et Chastina, en votre honneur. Car, que serais-je devenue si vous n'étiez pas venu à mon secours ?

– N'y pensez plus, répliqua-t-il d'un ton rogue. Vous auriez mieux fait de lui donner le nom de son père, ajouta-t-il.

Le sourire de Lesley s'effaça graduellement ; elle détourna la tête.

– Aaron n'aurait guère apprécié.

Le cœur de Chase se serra. Ainsi elle était ou avait été mariée à Aaron Bastian. La seule idée le rendait malade. Mais pourquoi prétendait-elle n'avoir pas de mari ? Peut-être avait-elle échoué au ranch après leur divorce.

– Ça sent bon, dit-elle soudain.

– Vous trouvez ? Espérons que le goût ne vous décevra pas.

Elle tourna vers lui ce regard si particulier, étincelant de vie, qu'il commençait à trouver fascinant.

– Parlez-moi de vous, suggéra-t-elle.

Comme elle repoussait la masse de ses cheveux en arrière, il se troubla, trouvant le geste sensuel.

– Tout ce que je sais, reprit-elle, c'est que vous êtes un des nombreux petits-neveux de Kate Fortune.

Chase s'installa dans le vieux fauteuil à bascule en s'exhortant à la prudence. Cette jeune femme réveillait des émotions qu'il croyait à jamais enfouies. Un instant, il songea à lui confier qu'il avait autrefois vécu sur le domaine qu'elle habitait, que son ex-mari l'avait acheté une bouchée de pain à son père, un achat qui l'avait mené à sa perte, mais il se retint. Elle en savait probablement aussi long que lui sur la question. Et puis, c'était de l'histoire ancienne.

– Je me suis installé ici à cause d'un marché conclu avec Kate, expliqua-t-il.

Lesley l'écouta raconter son histoire en caressant distraitemment le dos de son enfant.

– Une année pour redresser l'affaire, c'est peu, fit-elle observer quand il eut terminé.

– Possible. Seulement, j'ai été contremaître de trois ranchs, au Wyoming, au Texas et dans l'État de Washington. Cette fois, au moins, je travaille pour mon propre compte.

Il n'ajouta pas qu'il rêvait d'avoir un endroit bien à lui depuis qu'il s'était vu dépossédé du ranch familial ; et ne précisa pas, non plus, que son rêve était mort en même temps que son fils.



- J'aimerais examiner votre cheville maintenant, si vous voulez bien.
- Vraiment, c'est inutile... Je vous assure.

Cependant, un regard à la fois tendre et impérieux la réduisit au silence. Mi-agacée, mi-touchée par sa sollicitude, elle laissa ses doigts calleux explorer sa cheville avec une minutie qui se révéla très vite troublante. C'était idiot, il s'appliquait seulement à déceler d'éventuelles séquelles...

Quand il fit tournoyer son pied, elle laissa échapper un cri de douleur.

- Ça vous fait mal?
- Plutôt, oui.

Il se frotta pensivement le menton.

- J'espère que vous n'avez rien de cassé.
- Je suis sûre que non !

Comment envisager une chose pareille, en effet ? Son enfant dépendait entièrement d'elle. Elle devait être en possession de tous ses moyens.

- Je vous apporte un calmant.

Comme leurs regards se croisaient, Lesley ressentit un stupide pincement au niveau du cœur. Les traits taillés à la hache, la mine austère, il était beau à sa façon. Grand, mince, bien découpé, il portait un jean usé jusqu'à la trame et un chandail. Son expression oscillait entre sollicitude et agacement, et ses yeux gris acier recelaient d'insondables secrets. Elle l'imaginait sous les traits d'un loup solitaire détestant les intrusions dans sa vie privée et luttant seul contre ses démons intérieurs.

De la salle de bains il rapporta un verre et un tube d'analgésiques.

- Désirez-vous du thé ou du café ?
- Non, merci.

Un bâillement échappa à la jeune femme. Chase souleva les couvertures pour glisser un coussin sous son pied.

– Il doit être surélevé. Je vais mettre une poche de glace pour atténuer l'enflure.

- Ne vous donnez pas cette peine.

Sans répondre, il disparut et revint avec un sac rempli de neige tassée qu'il posa sur sa cheville. Lesley retint sa respiration avant d'exhaler un long soupir.

- Ça soulage, assura-t-il.
- Si on ne gèle pas avant, répliqua-t-elle sèchement.

Elle se mordit la lèvre. Elle n'avait pas l'intention d'être désagréable, seulement la journée avait été longue, elle souffrait de partout, et, tout

en sachant que Chase Fortune n'était animé que de bonnes intentions, elle n'appréciait guère son autorité.

Il eut un sourire mi-dédaigneux, mi-charmeur.

– Je vous réveillerais pour le dîner, dit-il.

Dîner. Quelle merveilleuse perspective ! songea-t-elle. L'odeur délicieuse qui s'échappait de la cuisine excitait déjà son appétit. Seulement, elle ne pouvait tout de même pas rester sans rien faire, couchée dans le lit d'un homme, à attendre qu'il lui prépare ses repas. C'était un inconnu, avec son lot de problèmes. Pas question qu'elle s'impose à lui. Et d'où diable venait cette idée que son sourire était séduisant ? Ce devait être le soulagement de tenir sa petite fille dans ses bras et de la savoir saine et sauve après ces heures d'angoisse qui la mettait dans cet état d'exaltation.

– Écoutez, je ne sais comment vous remercier de tout ce que vous faites pour nous, Chase. Seulement, je ne peux m'imposer à vous plus longtemps. Vraiment, je dois rentrer chez moi et...

– Impossible !

La sécheresse du ton la fit sursauter.

– Vous n'êtes pas sérieuse, reprit-il sévèrement. Vous venez tout juste d'accoucher ; et, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, dehors, la tempête fait rage. De toute façon, même si vous parveniez à rentrer chez vous, sans électricité ni téléphone, comment vous chaufferiez-vous et communiquerez-vous avec l'extérieur en cas de problème ?

– Dites donc, je ne vous ai pas demandé de me faire la leçon ! s'exclama-t-elle tout en reconnaissant qu'il avait raison.

– Je ne le ferais pas si vous faisiez preuve, vous, d'un peu de bon sens!

Mais, soudain, son expression s'adoucit.

– Allons, il semble que nous soyons contraints d'attendre la fin de la tempête ensemble...

Il coula un regard vers le bébé endormi avant d'ajouter :

– Tous les trois.

A l'expression de son regard, on devinait qu'il n'était pas plus satisfait qu'elle de la situation. Elle chercha quelque chose à lui dire — excuse ou remerciement — mais aucun mot ne lui venait à l'esprit, ou peut-être y aurait-il eu trop à dire.

– Appelez-moi si vous avez besoin de quelque chose, dit-il encore.

Il avait déjà quitté la pièce. Avec un gros soupir, le chien se roula en boule près du lit, apparemment bien décidé à monter la garde auprès d'elle.

Très lasse, tout à coup, Lesley s'enfonça sous les couvertures. Les dernières paroles de Chase résonnaient étrangement dans la pièce. Six mois plus tôt, elle avait délibérément choisi la solitude, et elle était certaine que, même après la naissance du bébé, aucun homme ne partagerait sa vie. Un mariage raté suffisait dans une existence.

Elle soupira. Ses paupières s'alourdirent ; le sommeil peu à peu l'envahissait — un sommeil qui, espérait-elle, soulagerait les souffrances de son corps.

Elle s'éveilla au son d'un cantique de Noël et de bruits de casseroles, accompagnés des craquements du feu et du doux murmure de la respiration d'Angela.

Le vagissement aigu du bébé surprit Chase au moment où il sortait le poulet du four ; il entendit la voix de Lesley, encore tout embrumée de sommeil, essayer de calmer l'enfant qui exerçait maintenant avec une belle ardeur ses poumons.

Les cris cessant très vite, Chase supposa que Lesley lui donnait le sein. Il découpa le poulet, le disposa sur un plat avec les légumes et l'arrosa de sauce, ou du moins de ce qui en tenait lieu.

Quand il apporta son plateau à Lesley dans la pièce, celle-ci boutonnait sa chemise de nuit. Il eut quand même le temps d'apercevoir un sein parfaitement rond et ferme et son aréole brune. Il détourna précipitamment le regard, non sans avoir croisé le sien, et, l'espace d'un instant, il se sentit perdu.

– Co-comment va-t-elle ? demanda-t-il en posant le plateau sur la table de nuit.

– Bien, d'après moi. Elle mange et dort, et possède une solide paire de poumons.

– J'ai remarqué. Un instant.

Tout en vidant l'un des tiroirs de la commode, il se demanda pourquoi il se sentait ainsi tenu de veiller sur elle. D'autant qu'elle ne semblait guère apprécier ce genre d'attention. Pourtant, pour la première fois depuis la disparition d'Emily, il ressentait le besoin de prendre sous son aile Lesley et sa toute petite fille. Il se consola avec la pensée que c'était seulement l'affaire de quelques jours. Dès qu'elle serait sur pied et que la tempête s'éloignerait, tout rentrerait dans l'ordre.

Quand le tiroir fut vide, il le retira de la commode puis alla chercher une couverture qu'il plia et posa tout au fond. Ce berceau de fortune

achevé, il rapporta le tout près du lit de Lesley. Quand il lui prit des bras le petit être tout chaud, quelque chose frémit en lui mais il refusa de se laisser attendrir. Cette petite fille qui n'était pas de son sang échapperait d'ici quelques jours à sa responsabilité. Quoi qu'il en soit, le bébé sembla apprécier le confort de ce lit improvisé.

– Maintenant, Lesley, vous allez pouvoir manger.

La jeune femme le regarda d'un air de doute.

– Vous croyez vraiment qu'elle est bien comme ça ?

– J'en suis sûr.

– Mais...

Fermement, il posa le plateau sur ses genoux ; puis alla en chercher un second pour lui-même.

– Où est donc le père d'Angela ? demanda-t-il, tout en notant avec plaisir qu'elle mangeait avec appétit.

– Aaron est mort il y a six mois.

– Oh, je suis désolé.

– Moi aussi. Il est décédé d'une crise cardiaque.

Son visage reflétait de la tristesse, mais également une autre émotion qu'il n'aurait su traduire. Il s'abstint toutefois de la questionner ; elle en avait assez enduré pour la journée.

– Quand il est mort, reprit-elle, tout le monde a pensé que j'allais vendre le ranch et partir m'installer en ville.

Mais moi, j'ai décidé de continuer seule. Enfin, avec ma fille.

– Auriez-vous quelque chose à prouver ?

– Peut-être.

Elle ne poursuivit pas et il respecta son silence. Une étrange émotion l'étreignait. Cette femme, cet enfant... Pour la première fois, ses souvenirs se teintaient d'une bouleversante douceur.

Décidément, la vie était imprévisible, se dit-il. Depuis la mort de son fils, il s'isolait lors des fêtes de fin d'année, préférant, à toute compagnie, chevaucher à travers les montagnes et admirer le paysage enneigé en se racontant que Dieu existait, que sa femme et son fils se trouvaient au paradis et que ceux-ci disparus, il n'aurait plus jamais besoin de personne. Aujourd'hui, il n'en était plus aussi certain.

En l'espace de quelques heures, Lesley Bastian et son petit bout de fille avaient semé le trouble dans son esprit. Tout en mâchonnant un morceau de poulet et en regardant les ombres dorées projetées par la lampe à pétrole jouer sur le visage de Lesley, il se disait que leur venue pourrait bien révolutionner son univers, sans parvenir à déterminer, toutefois, si c'était pour le meilleur ou pour le pire.

### 3.

« Soyez un peu raisonnable et restez au lit jusqu'à ce que je puisse vous conduire à l'hôpital faire examiner cette cheville... »

Les paroles de Chase résonnaient encore aux oreilles de Lesley tandis qu'elle essayait de se lever. Le bébé dormait dans son berceau, et Chase était parti à la recherche du bétail manquant. A sa manière un peu bourrue, il s'était montré vraiment merveilleux ces derniers jours ; seulement elle ne pouvait demeurer inactive plus longtemps. Et puis la simple idée qu'un homme dirige sa vie la mettait hors d'elle. Le moment était donc parfaitement choisi pour tester ses forces.

Avec mille précautions, elle posa un pied sur le plancher mais, quand elle voulut se lever, une douleur aiguë lui vrilla la cheville et irradiia le long de sa jambe. Vaincue, elle se laissa retomber sur le lit. Pas pour longtemps, car la douleur n'aurait pas raison d'elle, décida Lesley en réitérant sa tentative.

Cette fois, l'expérience se révéla moins douloureuse. Serrant les dents, elle fit basculer son poids sur le bon pied puis, à l'aide d'une canne dénichée par Chase au grenier, boitilla jusqu'à la salle de séjour où un bon feu pétillait dans l'âtre.

Adossée au plan de travail, elle examina la pièce et son fatras de vieux meubles qui parvenaient malgré leur disparité à restituer une atmosphère authentique de chalet de montagne. Le divan, naguère vert foncé, s'était affaissé ; un sac de couchage jeté sur un des coudes indiquait qu'il servait momentanément de lit à Chase. Un vieux fauteuil de cuir près de la cheminée et une table basse séparaient le séjour du coin cuisine. Quatre chaises, toutes dépareillées, entouraient la table ovale.

Chase lui avait expliqué que la plupart des meubles se trouvaient là à son arrivée. De toute façon, elle l'imaginait mal procéder à un déménagement. Nomade dans l'âme, Chase Fortune ne s'encombrait certainement pas de bagages.

Dans la cuisine, elle se versa une tasse de café tenu au chaud sur la cuisinière. A travers les carreaux couverts de givre, elle regarda en direction des bâtiments sur les toits desquels la neige s'entassait. Des glaçons pendaient des rebords, étincelant sous le pâle soleil d'hiver.

Le bétail, Angus noirs et Hereford à face blanche, mâchonnait paisiblement ses rations sous le vaste hangar, ou piétinait la neige du corral.

Lesley savourait tranquillement son café quand il lui sembla que la maison se mettait à vibrer. Et soudain, ce fut le miracle : le moteur du réfrigérateur recommença à ronronner tandis que les lumières s'allumaient.

L'électricité était rétablie ! La perspective du retour à la civilisation fit remonter instantanément le moral de Lesley. Elle se dirigea vers le téléphone mural et cria presque dans l'appareil en entendant le bruit familier de la tonalité.

Son cœur battait joyeusement, un large sourire étirait ses lèvres. Tous ces gens à appeler, à qui annoncer la naissance d'Angela ! En premier heu, ses parents. Elle composa leur numéro à Seattle et attendit en tapotant impatiemment des doigts sur la table.

Une sonnerie, puis deux, puis trois.

En entendant la voix de sa mère, les larmes montèrent aux yeux de Lesley.

– Bonjour, grand-mère.

Il y eut un silence stupéfait au bout du fil, puis :

– Lesley ! Que dis-tu ? Le bébé est né ? Frank ! Frank !

Prends la communication sur l'autre ligne ! C'est Lesley ; le bébé est là ! Mais où es-tu ? Que s'est-il passé ? Nous étions si inquiets !

Un déclic se produisit et ce fut au tour de la voix de son père de résonner dans l'appareil.

– Lesley ?

Des larmes de soulagement aveuglaient la jeune femme.

– C'est vrai, tu sais, papa. Tu es grand-père ! Angela Noël Chastina Bastian est née le soir de Noël. Elle est magnifique.

– Eh bien, nous sommes...

En l'entendant renifler, Lesley ne put s'empêcher de rire à travers ses larmes.



– Vraiment nous étions morts d'inquiétude, reprenait sa mère. Impossible de te joindre, même la police est restée impuissante. La météo affirme que cette tempête est la pire que la région ait connue...

Très émue, elle dut s'interrompre un instant avant de reprendre.

– A la télévision, nous avons vu des images de voitures échouées dans les fossés et de bêtes mortes de froid. Mais, grâce à Dieu, vous êtes saines et sauves toutes les deux ! Es-tu chez toi ?

– Non, chez mon voisin. J'ai eu une chance phénoménale en tombant sur lui.

– Effectivement !

Lesley se réjouissait du bonheur de ses parents. Depuis des années ils attendaient de devenir grands-parents. Cependant, Janie, le sœur aînée de Lesley, avocate mariée à un confrère et vivant à San Francisco, appréciait trop sa liberté pour s'encombrer d'enfant.

– Tu es donc toujours chez ce voisin ? demanda son père.

– Oui. Il a dit que c'était plus prudent. Surtout sans électricité. Mais je devrais rentrer chez moi aujourd'hui ou demain. De toute façon, vous pouvez me joindre ici.

Lesley laissa à ses parents le numéro de téléphone de Chase. Puis ils bavardèrent encore quelques instants avant de se quitter. Lesley appela alors sa sœur. Comme elle était absente, elle laissa un message sur son répondeur.

La jeune femme regagnait sa chambre en traînant la jambe, quand le téléphone sonna. Se figurant que sa mère la rappelait, elle rebroussa chemin vers l'appareil. Elle décrochait au moment où Chase parut sous le porche arrière, secouant la neige de ses vêtements.

– Bonjour !

Lesley fut toute surprise d'entendre une voix de femme, jeune et légèrement déconcertée, comme si elle ne s'attendait pas à une présence féminine chez Chase. Et, sottement, son cœur se serra.

– Kelly Sinclair à l'appareil. Je voudrais parler à Chase.

– Il est justement là.

Appuyé nonchalamment au chambranle de la porte, Chase examinait la pièce.

– L'électricité est rétablie.

– Ce n'est pas trop tôt !

Elle lui tendit le téléphone avec un sourire contraint.

– C'est Kelly.

– Qui ça ?

– Kelly Sinclair.

– Oh, bien.

Instantanément, le comportement de Chase se modifia, les manières abruptes du cow-boy laissant place à celles d'un homme policé.

– Joyeux Noël ! s'exclama-t-il. C'est un souhait un peu tardif, bien sûr, mais, comme vous le savez, nous avons été coupés du monde par la tempête.

A ce moment, Angela se mit à pleurer et Lesley se dirigea vers la chambre.

– Attendez, je vais vous aider ! s'écria Chase.

Lesley se redressa, très raide. S'imaginait-il par hasard qu'elle était incapable de se débrouiller seule ?

– Je peux marcher, jeta-t-elle par-dessus son épaule.

– Vous êtes sûre ? Comment ?

Cette dernière question ne s'adressait pas à elle mais à son interlocutrice.

– Oh, ce n'est rien, poursuivit-il. Juste la voisine. Oui, nous avons eu pas mal d'ennuis durant cette période.

« Juste la voisine. » Les mâchoires de Lesley se crispèrent et elle agrippa sa canne avec un regain d'énergie. Bien sûr qu'elle n'était *que* la voisine. Elle n'avait qu'à s'en prendre à elle de sa déception. A qui la faute si durant la période où ils s'étaient trouvés contraints de vivre ensemble elle avait découvert sous la rude écorce du cow-boy un homme bon et attentionné et s'en était émue ? Tout en évitant de prendre Angela dans ses bras, il s'était préoccupé de son bien-être. Et puis il avait entouré Lesley d'attentions. Elle l'avait vu aussi gratter affectueusement la tête de son vieux chien. Quant à son inquiétude pour ses bêtes égarées dans la tempête, elle dépassait un simple souci de perte financière. Sous une apparence bourrue, Chase Fortune cachait un cœur d'or. Mais il le cachait bien.

Le visage rougi par la colère, ses petits poings crispés, Angela déployait toute la force de ses poumons.

– Allons, je suis là, lui murmura doucement Lesley.

Elle la prit dans ses bras, s'installa sur le lit et déboutonna sa chemise de nuit. Tandis que le bébé tétait goulûment, Lesley ne put éviter de surprendre la conversation de Chase.

– ... aussi bien qu'on peut s'y attendre... Oui, c'est un obstacle sur lequel je ne comptais pas, mais tout va bien.

Il eut un rire de gorge, grave et lent.

– Je sais... je sais. Mais la situation n'est que temporaire, croyez-moi... Oui, oui... Avec tout le travail qui m'attend, je n'ai pas de temps pour la gaudriole.

Sa familière aisance atteignit Lesley en plein cœur. Kelly Sinclair comptait évidemment plus qu'elle dans la vie de Chase. Avec agacement, elle tenta de chasser son stupide chagrin.

– Je crois qu'il est temps de songer à regagner la maison, murmura-t-elle à sa fille.

Oui, il était temps de rendre à Chase sa liberté et de continuer son chemin.

Après la conversation de Chase avec Kelly, Kate avait appelé son petit-neveu, et il lui avait raconté au passage comment il avait assisté Lesley lors de son accouchement.

– Remercions le Ciel que tu te sois trouvé là au bon moment, dit Kate. Vraiment, on dirait parfois que des anges gardiens nous accompagnent.

Chase garda le silence. Il ne se sentait pas de taille à expliquer que Lesley avait été si choquée qu'elle s'était imaginé qu'un ange gardien se trouvait réellement dans la voiture avec elle.

– Je sais combien ça a dû être dur pour toi, reprit Kate.

Chase ne releva pas ; il en était incapable. Son fils n'avait pas vécu assez longtemps pour voir son premier Noël, et sa femme... Persuadée d'être responsable de la mort de son enfant, Emily s'était supprimée la veille du nouvel an en avalant un mélange de vodka et de somnifères.

– Ça va, Kate, assura-t-il.

– Je sais. Rappelle-toi seulement que l'homme est fait pour vivre au milieu de ses semblables.

Chase raccrocha avec l'inquiétant sentiment que les enjeux du marché passé avec la vieille dame allaient au-delà de ce qu'ils paraissaient tout d'abord. De toute façon, elle se trompait. Un homme pouvait très bien vivre seul, indépendant, ne comptant que sur ses ressources. Quelques années plus tôt, Chase s'était dit qu'il n'avait besoin de personne, pas même de sa famille. Et ce n'était pas sa rencontre avec Lesley Bastian qui y changerait quelque chose.

Il remplit de bois le foyer de la cuisinière puis alla voir Lesley. A la vue de la jeune femme allongée sur le lit, les yeux clos, le bébé niché contre son sein, Chase sentit l'émotion l'êtreindre, et il détourna le regard. La vision de sa poitrine découverte le troublait au-delà de toute expression.

Il commençait à trouver normal qu'elle occupe son lit, son bébé dormant soit contre elle, soit dans son berceau de fortune. Devant le tour pris par ses pensées, Chase se crispa.

Que lui arrivait-il ? Son esprit fonctionnait rationnellement quelques instants plus tôt ; mais il avait suffi qu'il contemple la mère et son enfant pour se mettre à divaguer.

– Nous allons partir ce matin, dit-elle tout à coup.

Il tressaillit, surpris de l'entendre parler alors qu'il la croyait endormie.

– Vous pouvez à peine marcher.

– Je m'arrangerai, répliqua-t-elle en fixant sur lui un regard vert piqueté d'argent qui ne cillait pas. Je me suis déjà imposée suffisamment longtemps.

– On annonce encore de la tempête.

– Cette fois, nous serons préparés.

– Je ne peux vous laisser seule là-bas.

– Vous n'avez guère le choix.

– Tiens donc ! Et comment regagnerez-vous votre ranch ? Il n'existe pas de service de taxis ici.

– J'ai entendu votre pick-up démarrer ce matin. Et comme la radio a annoncé que la plupart des routes étaient dégagées, vous allez nous reconduire.

– Je ne suis pas d'accord.

Il ne pouvait la garder indéfiniment ici, il en convenait. Cependant, l'idée de la savoir seule avec son bébé dans une maison déserte et par ce froid glacial lui était pénible.

– Allons, l'heure est venue de nous séparer, Chase, insista-t-elle. Vous avez votre vie, moi la mienne. J'apprécie tout ce que vous avez fait pour nous mais cette situation ne peut s'éterniser.

– Réfléchissez, Lesley. Vous prenez des risques énormes.

– C'est tout réfléchi.

Voyant qu'il ne la ferait pas revenir sur sa décision, il décida de discuter des modalités de son installation. Il croisa les bras sur la poitrine et la fixa.

– Si vous insistez.

– J'insiste ! répliqua-t-elle, son menton pointant vers l'avant, plein de détermination.

– Dans ce cas, je vais m'assurer que l'électricité est rétablie, la chaudière en état de marche et que vous disposez d'eau courante. Demain matin, quand la maison sera chaude, vous pourrez vous installer chez vous.

– Mais...

Finalement, Lesley leva la main en signe de reddition.

– Bon, d'accord. Vous trouverez la clé sous le paillason.

– Je vais tout de suite aller jeter un coup d'œil.

Il siffla Rambo et s'habilla pour sortir. Le chemin qu'il avait tracé jusqu'aux écuries était resté dégagé : il n'avait pas neigé depuis deux jours. Toutefois, après avoir examiné le ciel où s'amassaient de sombres nuages, il se rembrunit. Qu'advierait-il de Lesley si la région subissait une nouvelle coupure d'électricité ?

Il essaya de se persuader que c'était son problème à elle, mais en vain. A croire que tout ce qui arriverait désormais à Lesley Bastian et à sa fille devait obligatoirement le concerner. Ses bottes crissaient tandis qu'il se dirigeait dans la neige vers son pick-up qu'il avait eu la bonne idée d'équiper de chaînes le matin. Il ouvrit la portière du passager et attendit que Rambo saute à l'intérieur avant de s'installer derrière le volant. Après quelques protestations, le moteur accepta de démarrer. Prudemment, il s'engagea sur le chemin puis sur la route de campagne où il dépassa le véhicule inutilisable de Lesley. Quelques instants plus tard, il se retrouvait sur l'allée qu'il n'avait pas foulée depuis près de vingt ans. La maison n'était pas très éloignée de la route ; cependant, dans la neige épaisse, il dérapa une ou deux fois.

La maison... Il se rappela son père essuyant ses mains tachées de cambouis sur un tissu graisseux après avoir procédé aux différentes réparations que nécessitaient les équipements de la ferme.

Il descendit et se dirigea vers la porte du jardin ; les vieux gonds grincèrent et il dut pousser de toutes ses forces pour vaincre la résistance de la neige. Il traversa alors le jardinet où, enfants, Chet, Delia et lui construisaient des châteaux forts, et gagna le porche arrière. La clé se trouvait à l'endroit indiqué. Quand la porte s'ouvrit et qu'il se retrouva dans la cuisine froide et silencieuse, le passé le prit brutalement à la gorge et il fut ramené d'un coup vingt ans en arrière.

L'ameublement avait changé, bien sûr, et les murs arboraient une agréable couleur jaune pâle. Disparus le papier rose de sa mère ainsi que le linoléum imitation brique. Mis à part le plancher de sapin, rappelant les placards, la configuration de la pièce était restée la même. Ses bottes résonnèrent dans le silence quand il emprunta l'étroit corridor qui menait à la chambre qu'il partageait autrefois avec Chet. A la place de leurs lits jumeaux, on avait installé un bureau équipé d'un ordinateur, d'une imprimante et d'un fax. Un des murs était tapissé d'étagères pleines de livres mais le vieux pin qui poussait devant la maison étendait toujours ses branches devant la fenêtre.

La chambre de Delia avait été reconvertie en nurserie tandis que la troisième chambre, autrefois celle de ses parents, abritait un grand ht à colonnes et une commode antique surmontée d'un miroir ovale.



Il regagna le rez-de-chaussée, hanté par de brèves visions du passé : sa mère étendant la lessive sous le brûlant soleil du Montana, son père clamant qu'il n'avait pas besoin de la famille Fortune pour s'en sortir, son frère, juché sur le tracteur, qui agitait les bras tel un clown en abordant une trompeuse montée.

Il ne devait pas songer à ça, se dit-il. Mais, en traversant la salle de séjour, il vit dans l'appui de la fenêtre l'entaille qu'il y avait creusée avec le talon de sa botte quand une dispute avec son jumeau avait dégénéré en bagarre.

« Bon sang, Chet ! Pourquoi a-t-il fallu que tu meures ? »

Son poing se ferma en signe de frustration. C'était si ancien et, pourtant, il lui semblait que c'était hier.

Tout en s'efforçant de se ressaisir, il se dirigea vers le placard de la réserve qui abritait le tableau électrique et s'assura que tout était en ordre avant de remettre la chaudière en route.

Ensuite, il quitta la maison et se rendit aux écuries par le chemin qu'il avait précédemment déblayé. Tous les jours, depuis la claustration forcée de Lesley, il s'arrangeait pour lâcher ses chevaux quelques minutes afin qu'ils dépensent leur énergie dans le corral enneigé. Il fit de même aujourd'hui et s'attarda à observer les poulinières au ventre rond qui hennissaient et secouaient la tête, aveuglées par le soleil étincelant sur la glace. L'air chaud sortant de leurs poumons formait de petits nuages visibles dans l'air glacé.

Durant combien d'hivers Chase s'était-il frayé un chemin dans la neige pour aider son père à nourrir le bétail ? Combien de fois n'avait-il pas cassé la glace des abreuvoirs avec un marteau, ou sectionné à l'aide de son canif émoussé la solide ficelle des bottes de foin qu'on venait de jeter à bas du grenier ?

Le cœur lourd, il laissa les chevaux prendre un peu d'exercice avant de les ramener à l'écurie. Un regard au ciel le convainquit de l'imminence d'une nouvelle tempête, et il décida qu'il devait empêcher par n'importe quel moyen Lesley de regagner sa demeure.

Il songea à lui confier qu'il avait autrefois vécu dans ce ranch que son mari avait racheté à son père, mais se ravisa. Il était de ceux qui croient fermement qu'il vaut mieux laisser dormir les fantômes du passé.

– Il était pourtant bien entendu que je partais ! s'exclama Lesley. Nous avons passé un accord, tout de même !

Ils étaient installés, Chase et elle, à la table de la cuisine éclairée par des bougies, dînant de restes de poulet tandis qu'Angela dormait dans la pièce voisine.



– Je ne reviendrai pas sur ma parole. Simplement, je l'honorerai dès qu'il n'y aura plus de danger.

– C'est de l'abus de pouvoir pur et simple !

Il la considéra avec impatience.

– Personne ne vous retient prisonnière, Lesley. Seulement vous devez penser à Angela.

– Je ne pense qu'à elle ! rétorqua-t-elle, furieuse.

– Ce serait folie de rentrer chez vous par ce temps, dit-il sèchement. Un peu de patience ; dès qu'il fera meilleur, je vous reconduirai.

– Vous ne me garderez pas ici contre ma volonté !

Dans le feu de la colère, elle se leva et grimaça tandis qu'une douleur aiguë lui rappelait sa cheville blessée. Toute blêmissante, elle se mordit la langue pour s'empêcher de crier. D'un bond, Chase fut à son côté et la souleva dans ses bras.

– Voulez-vous bien me lâcher ! vociféra-t-elle.

Sans souci de ses protestations, Chase la porta jusqu'au canapé où il l'installa doucement.

– Calmez-vous, voyons, et acceptez la situation telle qu'elle vient.

– Impossible. La résignation n'est pas dans ma nature.

– Dans ce cas, considérez qu'il s'agit de vacances.

Comme elle poussait un grognement mécontent, il rit.

– A quand remonte la dernière fois qu'on s'est occupé de vous ?

Elle lui jeta un regard assassin.

– Il y a une différence entre être la cible d'attentions et être retenue en otage.

– Comme si je l'ignorais !

– Si vous continuez, j'appelle la police !

– Ne vous gênez surtout pas !

L'air amusé, il s'assit sur la table basse et, les coudes sur les genoux, la dévisagea avec insistance.

– J'essaie seulement de vous raisonner, Lesley. Vous venez juste d'accoucher, votre enfant n'a pas une semaine, votre jeep est hors d'usage et vous habitez à des kilomètres de la ville. Quel sens cela a-t-il de rentrer chez vous pour vous retrouver bloquée ?

Elle s'agita, mal à l'aise sous son regard. Bien que ça la rende malade de l'admettre, il avait raison, entièrement raison.

– Je pourrais appeler Ray, dit-elle, obstinée.

Il fronça les sourcils.

– Qui est Ray ?

– Ray Mellon, un ami de Aaron. Il avait offert de m'aider pour la naissance du bébé, mais l'accouchement a eu lieu plus tôt que prévu, et Ray rendait visite à des amis. Il revient demain.

Un muscle tressauta sur la mâchoire de Chase.

– Dans ce cas, nous en reparlerons à son retour.

– Ce que vous êtes agaçant avec votre manie de tout régenter !  
s'exclama-t-elle, irritée.

Le regard de Chase tomba sur ses lèvres, et, l'espace d'un instant, elle crut qu'il allait l'embrasser. Il se pencha si près qu'elle sentit sa chaleur et vit les pores de sa peau sous la barbe naissante.

– Faisons la paix, si vous voulez, suggéra-t-il.

Fascinée, elle laissa son regard se perdre dans ses yeux dont les profondeurs gris-bleu promettaient des plaisirs interdits. Dans le silence qui suivit, elle prit conscience des battements affolés de son cœur. Le premier, cependant, il détourna le regard.

– Je vais chercher du bois pour le feu, marmonna-t-il.

Comme la porte claquait derrière lui, Lesley s'adossa au canapé le temps de reprendre ses esprits. Qu'elle le veuille ou non, la proximité de Chase la troublait infiniment ; et dire qu'ils venaient de tomber d'accord pour qu'elle reste un peu plus chez lui...

Avait-elle eu raison d'accepter ? Demeurer chez un homme qui avait le pouvoir d'affoler votre cœur d'un simple regard relevait de la pure folie. En même temps, la perspective ne manquait pas d'attrait, et, pour être honnête, elle devait reconnaître qu'une part d'elle-même se réjouissait de passer quelques jours supplémentaires avec Chase. Malgré elle, elle s'était accoutumée à lui et à leur vie commune.

Assez ! Il fallait qu'elle écarte ce genre de pensée. Ce n'était pas parce que Chase Fortune était séduisant, et manipulateur — soufflant le chaud et le froid, tour à tour — qu'elle devait fantasmer sur lui. D'ailleurs, quelle femme sensée tomberait amoureuse d'un pareil homme ?

L'idée glaça Lesley. Elle qui s'était juré de ne plus jamais aimer, elle ne s'était tout de même pas éprise de lui !

Cependant, quand, d'un regard par la fenêtre, elle l'aperçut qui levait la hache au-dessus de sa tête, son profil dur se découpant sur un arrière-plan immaculé de pâturages et d'arbres, elle comprit qu'elle courait au-devant d'ennuis. De très gros ennuis.

## 4.

– Bonne année ! dit Lesley, heurtant son verre de chardonnay à celui de Chase. Même si ce n'est pas du Champagne, il faudra que ça fasse l'affaire.

Il lui sourit furtivement. Assis à même le plancher de la salle de séjour, adossé au canapé, une jambe repliée, l'autre étendue, il fixait le feu. Refusant de se laisser démoraliser par son humeur morose, Lesley ramena ses genoux sous son menton. Angela dormait dans son berceau, auprès du canapé, Rambo se tenait à sa place favorite sous la table, et le feu crépitait gaiement dans la cheminée.

– Que cette nouvelle année nous apporte bonheur et prospérité, dit Lesley.

Tout en trinquant une seconde fois avec Chase, elle nota son regard troublé et sa tension. Il parvint toutefois à sourire.

– Entièrement d'accord en ce qui concerne la prospérité.

– Moi aussi !

Elle croisa son regard, mais le détourna hâtivement. De la pièce soudain trop petite se dégageait une terrible impression d'intimité. La gorge sèche, tout à coup, elle but une gorgée de vin. Bien que frais, le chardonnay n'apaisa pas son malaise.

– Parlez-moi donc de votre époux, suggéra Chase, amenant abruptement la conversation sur un sujet que tous deux avaient jusqu'ici évité. Que s'est-il passé ?

Lesley fit tourner nerveusement son vin dans son verre.

– Il a eu une crise cardiaque pendant une partie de pêche. On n'a pas pu l'acheminer à temps à l'hôpital.

« Et sa maîtresse ignorait les premiers soins à donner en cas de malaise... » Lesley écarta la pensée. Elle n'aimait pas penser à Aaron.

– Je veux dire, qu'est-il advenu de votre mariage ?

Sa voix grave et familière était rassurante. Un instant, Lesley eut la tentation de tout lui raconter. Comme elle hésitait, il se rapprocha. Sa jambe n'était plus qu'à quelques millimètres de la sienne.

– Bien que vous en ayez très peu dit sur la question, j'ai le sentiment que vous n'étiez guère heureuse.

Pourquoi biaiser ? Chase méritait la vérité, pensa-t-elle. Ne lui avait-il pas sauvé la vie ?

– Ce n'était pas le paradis, si c'est ce que vous voulez dire.

Il attendit tandis qu'elle exhalait un long soupir. Son histoire était si difficile à raconter...

– Aaron était mon aîné de vingt ans. Il était divorcé depuis plusieurs années et sans enfants, quand nous nous sommes rencontrés. Je l'ai cru quand il m'a affirmé que la différence d'âge ne comptait pas. J'étais persuadée que nous nous aimions et que rien d'autre ne comptait. C'était de la folie, bien sûr.

Elle jeta un coup d'œil à Chase et se sentit rougir.

– Dans cette histoire, j'ai fait preuve d'une telle naïveté ! Bref, très vite notre soi-disant amour s'est transformé en indifférence ; et puis, Aaron a trouvé quelqu'un d'autre. L'ennui, c'est que j'étais alors enceinte.

Les yeux de Chase se rétrécirent entre ses paupières ; ses poings se crispèrent et son corps se tendit comme s'il se préparait au combat. Il demeura toutefois silencieux.

– A cause de l'enfant, nous avons décidé d'essayer de sauver notre union. Nous avons consulté des conseillers conjugaux. Aaron affirmait que c'était fini avec l'autre femme, et je voulais désespérément le croire.

Sa propre candeur lui arracha un rire amer.

– Quoi qu'il en soit, reprit-elle, rien n'a jamais plus été pareil entre nous. Et puis, un jour, il est parti pêcher, seul, croyais-je...

La gorge de Lesley se serra. Elle contempla le feu, perdue dans ses douloureux souvenirs.

– C'était faux, évidemment. Cette femme l'accompagnait. Et il est mort.

– L'aimiez-vous ?

La question, qu'elle s'était pourtant posée à maintes reprises, la prit de court, et elle demeura quelques instants silencieuse.

– Au début, je croyais l'aimer, dit-elle enfin. A présent, je n'en suis plus du tout certaine.

– Ce n'est pas grave. On attache à l'amour une importance tellement démesurée !

– Je suppose que, pour dire ça, vous vous y êtes aussi brûlé les ailes.

– Nous en sommes tous victimes un jour ou l'autre ; la vie est ainsi faite.

Le regard perdu dans la contemplation du feu, Chase avala une gorgée de vin.

– Si vous vous sentez d'attaque, je vous conduirai chez vous demain, dit-il soudain.

– Oh ! Bien, chef ! Merci, chef ! s'exclama en riant Lesley.

Chase cependant ne parut pas goûter son humour. Tout au long de la journée, son humeur s'était assombrie et, à presque minuit, il paraissait complètement déprimé.

– Que vous arrive-t-il, Chase ? Vous ne semblez pas dans votre assiette.

– Mais si.

– Allons, quelque chose vous tracasse ; puis-je savoir ce qui se passe ?

Il resta un moment silencieux.

– Je déteste la période des fêtes, dit-il enfin.

– C'est pourtant celle des recommencements.

– Il ne faut pas exagérer...

– Vous êtes bien négatif.

Il hésita.

– Disons que de mauvais souvenirs s'attachent à cette période.

Chase se leva comme pour mettre fin à la conversation. Toutefois, Lesley refusait de se laisser rebuter par ses réponses évasives. Après ce qu'il avait fait pour elle, elle pouvait au moins lui prêter une oreille amicale.

– Quels souvenirs ?

– Je n'ai pas envie d'en parler, répondit-il en se dirigeant vers la cuisine.

– Pourquoi ?

Il tendit la main vers sa veste suspendue à la patère.

– C'est personnel.

Lesley se leva en grimaçant sous l'effet de la douleur et le rejoignit, non sans difficulté, dans la cuisine.

– Et alors ? Vous ne pensez pas qu'avoir un bébé est également un acte très personnel ? J'ai néanmoins accepté votre aide.

– Laissons ça, Lesley.

– Ne me repoussez pas, Chase. Si je peux vous aider...

– Vous ne pouvez rien faire. N'insistez pas.

Il passa avec colère sa veste et mit son chapeau.

– Je vais voir les veaux.

– Mais il est presque minuit !

Sans répondre, il sortit par la porte de derrière.

– C'est ça, prends la fuite ! murmura Lesley entre ses dents.

En l'attendant, elle rangea la cuisine. Au bout de trois quarts d'heure, elle sentait l'inquiétude la gagner quand elle entendit un bruit de pas sous le porche. Quelques instants plus tard, un courant d'air froid pénétrait par la porte, attisant le feu et faisant trembloter la flamme des bougies.

- Je vous croyais au lit, dit Chase.
- Pour moi, la discussion n'est pas close.
- Pourtant, elle l'est.
- C'est vous qui le dites.
- Pour parler, il faut être deux.

L'irritation gagna Lesley.

- Vous savez quel est votre problème ?
- Non, mais je sens que je vais bientôt l'apprendre.
- Vous êtes cynique !
- J'ai peut-être des raisons de l'être.
- Difficile à croire ; quand on porte le nom de Fortune, la vie vous

sourit plutôt.

Aussitôt sa phrase prononcée, elle la regretta.

- Je veux dire...

– Vous vous figurez qu'il suffit de s'appeler Fortune pour être heureux...

- Je...
- Les apparences sont parfois trompeuses, vous savez.
- C'est vrai.

En silence, il éteignit les lumières de la cuisine. Puis, comme Angela s'agitait, il la porta jusqu'à la chambre. Après un bonsoir bourru à Lesley, il regagna son canapé.

Lesley n'insista pas, consciente qu'elle était allée trop loin. Chase était un homme trop pudique pour partager ses secrets avec elle...

Chase se leva avant l'aube. Hanté par les pensées de Lesley et Angela, il n'avait guère dormi. L'idée de leur départ le contrariait et tandis qu'il chevauchait, à la recherche des cinq bêtes manquant encore à l'appel, il éprouvait un sentiment de solitude tout nouveau pour lui.

C'était une radieuse journée, avec un ciel très bleu, et un soleil brillant. Il aurait dû être fou de joie à l'idée de se débarrasser de son encombrante voisine et de son nourrisson. Ce n'était pas le cas. Pour la première fois depuis la mort d'Emily, un rayon d'espoir l'avait effleuré, la promesse d'un peu de chaleur.



— Idiot ! maugréa-t-il.

Soudain, Ulysse secoua la tête en hennissant. Pris d'un mauvais pressentiment, Chase le poussa sur une étroite corniche qui menait à un petit bois de pins. Mais le cheval se planta sur ses quatre membres, refusant d'avancer. Chase fouilla du regard le boqueteau et son estomac se contracta. Il avait retrouvé les bêtes égarées. Mortes. Toutes les cinq.

Un bon début d'année...

Après avoir brièvement examiné les lieux, il remonta en selle. C'était le mauvais côté du métier, celui auquel il n'avait jamais pu s'habituer. Poursuivi par un obsédant sentiment de culpabilité, il reprit le chemin du ranch. Il aurait dû être capable de sauver ces animaux.

Lesley l'attendait. Du bacon grésillait dans la poêle, des pommes de terre attendaient au chaud, sur le coin de la cuisinière, et des biscuits achevaient de cuire dans le four. Elle se déplaçait sans trop de difficulté et travaillait en chantonnant. Elle leva les yeux en entendant la porte s'ouvrir, puis lui sourit, désireuse d'effacer leur querelle.

– Vous arrivez à point ! dit-elle en souriant. Lavez-vous les mains et prenez place à table. Pour mon dernier matin, je tenais à vous préparer... Que se passe-t-il ? demanda-t-elle, soudain rembrunie devant son expression.

– J'ai trouvé les bœufs.

– Et ?

– Morts.

Il jeta ses gants sur la table et dégrafa sa veste.

– Je suis désolée.

– Ce n'est pas votre faute.

– Je sais, seulement...

Dans un geste impulsif, elle jeta les bras autour de ses épaules. Il existait tant de zones d'ombre, chez lui, qu'elle aurait aimé éclairer. Les bras de Chase se refermèrent sur elle, et il la serra contre lui, enfouissant son visage dans le creux de son cou. Sans l'embrasser, il s'accrochait à elle, et elle respirait son odeur de cheval, de cuir et de grand air. Son corps était chaud et dur. Elle soupira contre lui.

– Ce n'est pas toujours facile.

– C'est quelquefois très difficile, répliqua-t-il.

Il laissa ses bras retomber et se racla la gorge.

– Vous n'auriez pas dû, dit-il en regardant le repas.

– Ça m'a fait plaisir. Je vous dois tellement, Chase ! D'ailleurs, j'ai encore un service à vous demander.

– Allez-y.

Elle déposa le bacon sur une assiette, puis cassa trois œufs dans la poêle brûlante.

– C'est un problème d'eau. Servez-vous pendant que c'est chaud.

– Quel problème ? demanda Chase.

– Je possède un puits sur mon terrain, mais qui s'assèche généralement à l'approche du mois d'août. En relais, j'utilise alors la source. Comme elle alimente un étang, je peux pomper assez d'eau pour les chevaux et moi- même.

Elle se raidit en ajoutant :

– Le problème, c'est que la source naît chez vous avant de couler sur mon terrain. Un bail signé avec les précédents propriétaires m'octroie des droits sur l'eau pendant dix ans. Malheureusement il arrive à échéance en juin. Aaron prétendait qu'il était renouvelable, mais il s'agit d'un accord verbal dont je n'ai retrouvé aucune trace. Il me faut donc renégocier avec vous. L'autre solution serait de faire forer un second puits, mais la vérité, c'est que je n'en ai pas les moyens pour le moment.

– Nous trouverons une solution, dit Chase.

– J'appellerai mon avocat dès mon arrivée à la maison.

– Ce sera inutile.

Comme elle tendait la main vers un toast, une bouffée de son parfum parvint aux narines de Chase. Il s'était si bien habitué à sa présence... Il aimait l'écouter parler d'elle, regarder le reflet des flammes jouer dans ses cheveux.

Il beurra un toast tout en essayant de ne pas voir la manière dont son pull épousait la forme de ses seins. Bien que sa taille soit restée un peu forte, sa silhouette avait repris son aspect général. Lesley était séduisante et vraie, et elle commençait de combler le vide de son âme dont il avait décidé de s'accommoder cinq ans plus tôt.

Il ne pouvait pourtant pas s'attacher à elle — pas maintenant, du moins, pensa-t-il en mordant dans un toast croustillant. Il avait trop à faire pour remettre le ranch sur pied, et ce n'était vraiment pas le moment de se laisser distraire par Lesley et son enfant.

Il jeta un coup d'œil à Angela qui dormait dans son tiroir en émettant de légers petits bruits de gorge, et éprouva un brusque élan de protection. Il maîtrisa néanmoins sans pitié cette ridicule émotion et envisagea avec un regain de détermination l'année à venir. Tout ce qu'il avait à faire, maintenant, c'était concentrer son énergie sur ce misérable lopin de terre de manière à en tirer le maximum.

Et rien ni personne, pas même Lesley Bastian, ne saurait le détourner de cet objectif.

## 5.

– Nous sommes à la maison !

Au moment où elle prononçait ces paroles, Lesley trouva qu'elles sonnaient creux. Comme si elle ressentait un malaise, l'enfant s'agita sur son siège et poussa un cri de mécontentement.

– Tout va bien, mon cœur, lui chuchota Lesley.

Pourtant, la vieille maison vide ressemblait à une tombe.

Bien qu'il y régnât une douce chaleur et que l'électricité fonctionnât, il y manquait l'étincelle qui l'aurait transformée en foyer.

Lesley s'exhorta silencieusement à la raison. C'était trop bête ! Tout ça parce qu'elle n'avait pas envie de quitter Chase Fortune.

Tête haute, elle traversa la cuisine en tentant d'oublier son aspect inhospitalier.

Chase y pénétra à son tour avec, dans les bras, les sacs de provisions rapportées de l'épicerie. Rambo était sur ses talons.

– Reste à la porte, lui intima Chase.

– Non, non, il peut entrer, intervint Lesley.

Elle s'était attachée au vieil animal et ne voulait pas le laisser grelotter de froid sous le porche.

– Mais il est trempé !

– Pas plus que nous !

Comme s'il comprenait qu'il se trouvait au centre de la conversation, Rambo se glissa furtivement dans la maison, la queue entre les jambes, et prit place sous la table.

Chase marmonna entre ses dents quelque chose à propos de chiens trop gâtés qui ne savent plus où est leur place. Après avoir posé les provisions sur la table, il désigna la valise de Lesley.

- Où dois-je la déposer ?
- Laissez-la ici. Je la monterai plus tard.
- Pas question.

Lesley savait qu'il pensait à sa cheville, et en fut touchée malgré elle. Pour un cow-boy mal dégrossi et assez têtu pour en remontrer à une mule, Chase pouvait se montrer étonnamment gentil.

Posant le siège d'Angela sur la table d'où le bébé pourrait la regarder agir, elle se mit à préparer le café et déballer les provisions.

La cafetière commençait à chuchoter quand Rambo émit un bref jappement. Un bruit de moteur se faisait entendre dans l'allée. Lesley regarda par la fenêtre et reconnut la Dodge de Ray Mellon, entièrement recouverte de neige.

- Nous avons de la visite, dit Lesley à Angela.

A part Chase, Ray était le premier voisin qu'elle verrait depuis la naissance de sa fille.

–J'espère que tu vas bien te tenir, ajouta-t-elle tandis que Ray coupait son moteur et sautait à bas du pick-up.

Quelques instants plus tard, Lesley lui ouvrait grand la porte.

–Lesley, mon chou ! s'exclama-t-il avec un grand sourire.

–Je me demandais si tu reviendrais jamais du pays du soleil !

–Je suis rentré hier. Quel chantier à l'aéroport, tu ne peux pas imaginer !

Ray pénétra dans la cuisine et contempla Lesley en hochant la tête.

– Voyez-moi cette beauté ! s'exclama-t-il.

Dans un élan, il la saisit par la taille, la souleva et la fit tourner dans ses bras.

–Ce que j'ai pu m'inquiéter à ton sujet. Ne me dis pas que ça...

De la tête, il indiqua la table d'où Angela fixait sur le plafond un regard follement intéressé.

– ... c'est ta fille !

– Je te présente Angela, dit Lesley.

–Eh bien ! Elle est superbe. L'image tout crachée de sa mère !

Du coin de l'œil, Lesley perçut un mouvement. Tournant la tête, elle vit Chase, l'air mauvais, qui les observait depuis la porte du séjour.

–Chase, je vous présente Ray Mellon dont je vous ai déjà parlé. Ray, voici Chase Fortune, grâce à qui nous sommes en vie, Angela et moi.

Après avoir ôté son gant, Chase tendit une main que Ray serra fermement.

–Ravi de vous rencontrer, dit Ray. Êtes-vous un parent de Kate ?

– Son petit-neveu.

Chase examinait le nouveau venu — grand, très mince quoique musclé, des cheveux bruns grisonnant aux tempes, et des yeux qui ne s'attardaient jamais longtemps quelque part.

– Ainsi, vous avez repris le domaine du vieux Waterman ?

– J'essaie d'en tirer quelque chose.

– Bonne chance ! Si je croyais au mauvais sort, je dirais que l'endroit est maudit !

Il jeta un bref coup d'œil à Lesley et passa familièrement un bras autour de sa taille.

– Cette petite est unique, n'est-ce pas ?

– Ray !

Prestement, Lesley se dégagea.

– C'est pourtant vrai, insista Ray avec un clin d'œil à l'adresse de Chase. J'ai toujours dit que quand Aaron se laisserait d'elle, je serais là.

– Vraiment ?

Chase se sentait tendu à l'extrême. Ce type lui déplaisait souverainement.

– Il me semble que j'ai mon mot à dire, intervint Lesley.

Et pour détendre l'atmosphère, elle ajouta :

– Le café est presque prêt. En veux-tu une tasse, Ray ?

– Je ne peux pas rester. Je passais juste jeter un coup d'œil à la petite.

Du bout du doigt, il effleura la joue d'Angela ; et Chase éprouva le brusque désir de lui flanquer son poing dans la figure.

– C'est une vraie beauté, comme sa mère.

Il adressa un sourire plein de sous-entendus à Lesley ; un instant, Chase crut même qu'il allait l'embrasser.

– A plus tard. Surtout, n'hésite pas à me téléphoner si tu as besoin de *quoi que ce soit* !

Et, en riant, il disparut par la porte de derrière.

Les joues écarlates, Lesley laissa échapper un soupir. Chase affichait le calme, alors que ses mâchoires étaient crispées à lui faire mal.

Lesley versa du café dans deux tasses.

– Ray est bien intentionné, croyez-moi, même s'il y va parfois un peu fort.

C'était le moins qu'on puisse dire, pensa Chase. Mais quelle importance ? Ray Mellon pouvait bien danser nu sur le toit de la grange si ça lui chantait. C'était l'ami de Lesley, et après ? Elle avait le droit d'accorder son amitié à qui elle voulait.

Il but son café en deux gorgées. Allons, il était temps de se retirer.

– Je m'occupe de vos chevaux avant de partir, dit-il.

– Non, ce n'est pas nécessaire...

- Si. Ça me fait plaisir, je vous assure.
- Je... je ne sais quoi dire.
- Ne dites rien.

Elle se mordilla la lèvre puis, se dressant sur la pointe des pieds, l'embrassa impulsivement sur les lèvres. Chaud, doux et plein de gratitude, le baiser toucha une corde que Chase croyait à jamais cassée.

- Merci, Chase, dit-elle d'une voix étouffée.

Puis elle se détourna précipitamment et prit sa fille dans ses bras. Ce matin, ses yeux verts brillaient un peu plus que d'ordinaire, comme si elle luttait contre les larmes.

- Je ne plaisantais pas quand je disais que vous nous aviez sauvé la vie à Angela et moi.
- Allons ce n'était pas si...

Elle posa une main sur son bras.

- Si, ça l'était. Jamais je ne pourrai vous rendre la pareille et ça me contrarie ; ça me contrarie énormément.

Son regard se riva au sien ; et il s'émerveilla de ce petit bout de femme pourvu d'un cœur aussi vaste que l'État du Montana. Elle se mordit le coin des lèvres dans un geste qu'il trouva fascinant, et il s'écarta, tant était violent son désir de la soulever dans ses bras, de l'embrasser à en perdre le souffle puis de l'emporter dans sa chambre et de lui faire l'amour jusqu'au complet anéantissement de leurs forces.

Comme si elle devinait ses pensées, elle rougit ; se rappelant soudain que le terrain était miné, il enfouit ses mains dans les poches de sa veste.

- Je suis juste content que tout se termine pour le mieux.
- Moi aussi.

Ils se regardèrent encore quelques instants, et Chase sentit de nouveau le trouble l'envahir. Elle était si belle...

Et hors de sa portée. Comme toutes les femmes.

- Au revoir.

Il siffla Rambo et ouvrit la porte, laissant entrer une rafale d'air glacé dans la pièce. Il sortit, son vieux chien arthritique sur les talons, et, sur un dernier regard à Lesley qui berçait son enfant, il referma la porte. Le geste, si simple pourtant, lui rappela que Lesley Bastian n'était pas sienne. Ni femme, ni maîtresse, ni même petite amie, elle n'était qu'une voisine qu'il avait obligeamment secourue, rien de plus.

C'était ainsi, et pas question d'y rien changer.

Il retrouva son chalet vide, et froid bien qu'un feu de bois crépitât dans la cheminée. Son regard tombant sur une branche de houx glissée dans la petite cruche qu'elle utilisait comme vase, il s'en empara et la fit



tourner entre ses doigts calleux. Son parfum flottait encore dans l'air, mélange d'odeur de savon et de poudre pour bébé. Dans la chambre, son lit regarni de draps propres lui parut stérile et froid.

Lesley et Angela n'avaient pas partagé sa vie une semaine et déjà elles lui manquaient plus qu'il n'aurait cru possible. Ses pensées dérivèrent sûr Emily et Ryan, et il découvrit avec stupeur que son chagrin s'était atténué.

Il accomplit mécaniquement ses tâches, appela Kate afin de lui faire son rapport, et dîna sans appétit. Plus tard, quand la lune fut haute dans le ciel, il se doucha. Il était fermement décidé à ne pas appeler Lesley malgré son furieux désir de savoir ce qu'elle devenait. Il scruta le paysage par la fenêtre ; le clair de lune jetait un voile argenté sur la neige et les arbres. Au loin, on apercevait les lueurs dorées qui filtraient à travers les étroites fenêtres de la maison où il avait grandi, et qu'occupaient désormais Lesley et Angela.

Sans cesse il la revoyait se soulever sur la pointe des pieds, pencher la tête et, les yeux grands ouverts, l'embrasser.

La solitude, cette émotion qu'il s'était efforcé de maîtriser, pesait ce soir sur lui. D'une façon ou d'une autre, tous ses proches avaient disparu. Chet, son jumeau, un garçon impétueux, avait commis l'erreur de conduire un peu trop vite le vieux tracteur qui s'était renversé sur lui dans une pente.

Chase, qui avait assisté à la scène, avait couru jusqu'au ranch en criant et pleurant. Il savait déjà qu'on ne retirerait de dessous le tracteur qu'un corps sans vie. La tragédie avait déchiré sa famille. Son père avait renoncé à toute ambition, sa mère était tombée malade et avait fini par mourir d'un cancer, sa volonté de vivre anéantie en même temps que son fils. Restait Delia qui, avec son tempérament introverti, avait traversé ces jours sombres détachée des siens.

*Et toi !*

Mais Chase ne croyait pas aux vertus de l'introspection. Il n'avait pas plus envie de se noyer dans son chagrin que de discuter de ses malheurs avec Pierre, Paul ou Jacques. Et encore moins de rencontrer un conseiller d'aucune sorte. Il était persuadé que la guérison viendrait d'elle-même, que la meilleure façon de venir à bout du passé était de l'ignorer, de s'abrutir dans le travail et de chercher un autre sens à sa vie.

Le mariage n'avait fait qu'ajouter à sa peine. En pensant à la douce, à la triste Emily, il serra les dents. Et Ryan, son fils unique. A l'idée que le pauvre enfant n'avait même pas vécu jusqu'à son premier anniversaire, la vieille souffrance se réveilla.

Mécontent de s'être laissé attendrir, il remit du bois dans la cuisinière et s'installa à la table de la cuisine avec ses livres de comptes. Il se pencha sur la comptabilité et les impôts des dix dernières années, entra des chiffres dans la calculatrice et prit des notes.

Le ranch du vieux Waterman périlait depuis plusieurs années, semblait-il, mais Chase savait qu'il y avait moyen de rogner sur les dépenses, vendre à meilleur prix, réduire les charges tout en augmentant la production de grain et de bêtes. Même si une année représentait un délai bien court, il lui paraissait possible de satisfaire aux exigences de Kate. Il s'absorba longuement dans les livres jusqu'à ce que, vers 1 heure du matin, Rambo se mette à aboyer.

Chase se frotta la nuque avant d'aller ouvrir la porte. Rambo traversa la cour en courant, disparut à l'angle de la maison puis réapparut, le nez au sol, comme s'il avait débusqué un lapin ou un faisan.

— Laisse tomber, mon vieux ! lui conseilla Chase.

Il accueillit avec reconnaissance l'air froid qui lui fouettait le visage et s'infiltrait sous son pull, l'aidant à chasser la ronde infernale des chiffres dans sa tête.

Avec un reniflement désappointé, Rambo réintégra la maison. Chase, quant à lui, retourna à ses comptes. En dépit de ses efforts, en effet, un dilemme subsistait. Pour la dixième fois peut-être, il étudia son budget prévisionnel de l'année à venir et secoua la tête. Qu'on le veuille ou non, ce n'était pas possible.

Dans un geste de dépit, il froissa ses notes. Oui, il avait beau retourner le problème dans tous les sens, les chiffres parlaient. Et ils disaient que s'il voulait s'assurer la rentabilité du ranch d'ici un an et obtenir la propriété de ces quelques hectares de terre désolée, il ne pouvait vendre de droits sur l'eau à personne, pas même à Lesley Bastian.

## 6.

– J'y arrive pas. J'y arrive vraiment pas !

Jeff Nelson se renversa contre le dossier de sa chaise. A dix-sept ans, il s'intéressait davantage aux filles et au basket-ball qu'aux problèmes d'algèbre.

– Mais si, insista Lesley. Il suffit de te concentrer un peu.

Jeff était l'un des sept élèves à qui elle donnait des cours particuliers de mathématiques qui lui permettaient d'arrondir ses fins de mois sans quitter Angela.

– L'algèbre et moi, ça fait deux ! s'exclama-t-il en ramassant son livre.

Il se leva et s'étira. Malgré son mètre quatre-vingt-dix, il continuait de grandir.

– Ne te laisse donc pas décourager !

– Je suis déjà découragé !

Comme ils sortaient du bureau, Lesley jeta un coup d'œil à sa fille, endormie dans son berceau, le pouce à la bouche.

– A mardi prochain ! dit-elle à Jeff sur le pas de la porte.

Elle alla dans la cuisine afin de noter sur le calendrier la date de leur prochain rendez-vous et se rendit compte par la même occasion qu'on était le jour de la St Valentin. Ce serait la première fois qu'elle passerait seule cette fête, depuis bien longtemps. L'an dernier, Aaron lui avait offert une rose achetée à un vendeur des rues. Le geste l'avait touchée, jusqu'à ce qu'elle découvre, un mois après sa mort, en mettant de l'ordre dans ses relevés de compte, qu'il avait acheté, le même jour, un coûteux bouquet chez un fleuriste.

Oui, c'était peut-être cela qu'on appelait l'expérience. Mais, à force de déceptions, ne risquait-on pas de perdre toute confiance ? Elle pensa

à Chase. Que faisait-il en ce moment ? Elle l'avait vu davantage qu'elle ne l'espérait le mois dernier. Apparemment, il se sentait plus ou moins responsable d'elle ; ce qui était tout à fait ridicule.

Enfin, pour être honnête avec elle-même, elle devait reconnaître que ses attentions, loin de la gêner, lui étaient plutôt agréables, aussi longtemps qu'il n'exagérait pas.

Il s'assurait que ses animaux étaient bien soignés, qu'elle se rendait ponctuellement à ses rendez-vous chez le médecin, et il avait vérifié qu'après réparation, sa jeep ne présentait aucun danger.

D'un autre côté, il gardait ses distances ; il évitait de la toucher et souriait rarement. Il avait accepté une ou deux fois une tasse de café mais, quand elle lui demandait de rester dîner ou de partager une sortie, il déclinait très vite l'invitation.

« Après tout, qui ne tente rien n'a rien ! » se dit-elle en soulevant le téléphone pour composer son numéro. La sonnerie résonna huit fois sans que personne ne décroche. Ce qui n'était guère surprenant car il était plus souvent dehors que dedans et éprouvait une antipathie viscérale pour les répondeurs.

Elle raccrocha en maugréant. Mais renoncer n'étant pas dans sa nature, elle emmitoufla Angela dans une combinaison, l'installa dans son sac ventral et, la carte qu'elle avait achetée pour Chase en poche — une carte plus comique que sentimentale —, elle entreprit de couvrir les quelques centaines de mètres qui séparaient les deux ranchs.

Un froid glacial régnait au-dehors. Un vent âpre soufflait et sur le sol durci s'étendait, intact, un blanc tapis de neige. Cependant un pâle soleil d'hiver s'attardait dans le ciel bleu du Montana, et Lesley se sentait le cœur léger en empruntant le chemin qui menait chez Chase.

Elle n'avait pas remis les pieds au chalet depuis son séjour forcé, et elle avait l'impression ridicule de rentrer chez elle.

– Quelle sottise ! murmura-t-elle entre ses dents.

Elle sentit Angela remuer contre elle.

– Sais-tu que ta mère est devenue complètement folle ? lui murmura-t-elle à l'oreille.

En la voyant arriver, Rambo poussa un jappement amical puis se leva péniblement du porche arrière où il était installé en agitant la queue en signe de bienvenue.

– Toi aussi tu m'as manqué, mon vieux ! lui dit-elle.

Au même moment, la porte s'ouvrit, et Chase en jean et chemise de flanelle se découpa derrière l'écran de la moustiquaire. Il ne souriait pas, et elle eut l'impression déplaisante de le déranger.

– Bonjour, parvint-elle à bredouiller, regrettant son impulsivité.

Qu'était-elle venue faire ici ? Quel prétexte invoquer ? Aucun. Il ne lui restait plus qu'à exposer le véritable but de sa visite.

– Entrez, dit-il en lui tenant la porte. Un problème ?

– Non. J'avais juste envie de prendre un peu l'air. Et puis... à l'occasion de la St Valentin, je voulais vous remettre la carte que j'ai achetée pour vous.

Seigneur ! Heureusement que le ridicule ne tuait pas !

Elle détacha le sac et Chase le prit avec le bébé dans ses grands bras. Tandis qu'elle se débarrassait de sa veste, il extirpa Angela de son siège.

– J'ai vraiment l'air d'une gourde, murmura-t-elle.

– Mais pas du tout !

Il ne pouvait toutefois dissimuler la lueur d'amusement qui brillait dans son regard tout à l'heure si sérieux.

– Angela grandit, constata-t-il.

– Sans arrêt !

Il examina le bébé, une expression très douce sur le visage.

– Ne craignez-vous pas qu'il fasse trop froid pour elle ?

– Voyons, je ne l'aurais pas sortie s'il y avait eu le moindre risque !

L'intérêt que Chase portait à Angela touchait Lesley tout en l'irritant, car elle trouvait qu'il se mêlait tout de même un peu trop de ce qui ne le regardait pas.

– Les bébés sont fragiles.

– J'en suis parfaitement consciente, rassurez-vous !

Il hocha la tête.

– Vous êtes une bonne mère, je le sais...

Il parut désirer ajouter quelque chose, mais finalement se tut.

Pendant qu'il s'occupait d'Angela, Lesley posa sa carte sur la table où ils avaient partagé tant de repas et qui était à présent recouverte d'un fatras de paperasse, puis décida de se jeter à l'eau.

– Pour le moment, tout ce que j'ai trouvé pour vous remercier, c'est de vous inviter à dîner.

– Ce soir ?

– Pourquoi pas ?

Devant son hésitation, le cœur serré, Lesley comprit qu'il cherchait n'importe quel prétexte pour décliner l'invitation. Mais aussi, quelle idée de choisir ce soir entre tous pour l'inviter ?

Sur ces entrefaites, le téléphone sonna. Le bébé sur un bras, il souleva le combiné.

– Oh, Kate, bonjour ! Oui, oui, tout va bien...

Il éclata de son rire de gorge, grave et profond, qui rappela à Lesley les rares moments de détente qu'ils avaient partagés.

– Joyeuse Saint-Valentin à vous aussi, Kate ! Lesley ? Elle est justement à côté de moi... Oui, le bébé va bien... je n'y manquerai pas.

Kate et Chase bavardèrent encore quelques instants. Après avoir raccroché, Chase se dirigea vers la cuisinière sur laquelle était posée la cafetière, et, sans lâcher Angela, en servit une tasse qu'il apporta à Lesley.

– C'était ma grand-tante, Kate. Elle voulait prendre de mes nouvelles, et des vôtres également.

– Des miennes ? Elle ne me connaît pas. Pourquoi s'intéresserait-elle à moi ?

– Peut-être par simple curiosité. Il rit.

– Allons, je plaisante. Elle s'intéresse à tout ce qui se passe ici. Je lui ai parlé de vous et du bébé, ajouta-t-il en fronçant les sourcils comme si cette idée le chiffonnait.

Lesley regarda autour d'elle. La maison était restée la même qu'au moment de son départ, à l'exception de la photographie posée sur le manteau de la cheminée où une jolie jeune femme blonde souriait, les cheveux au vent, un bébé dans les bras.

Lesley s'approcha.

– Qui est-ce ?

Il marqua une hésitation.

– Emily, ma femme, répondit-il enfin.

– Votre femme..., répéta faiblement Lesley. Pourquoi ce coup au cœur ? Évidemment que Chase avait vécu avant leur rencontre !

– Elle tient mon fils dans ses bras.

– Oh... j'ignorais que...

– Ils sont morts depuis quelques années déjà. Devant un destin si cruel, la gorge de Lesley se serra et ses yeux s'emplirent de larmes.

– Oh, Chase, quel malheur ! J'ai tant de peine pour vous !

En se retournant, elle aperçut dans le regard de Chase le reflet d'un profond chagrin. Très vite, pourtant, il se reprit, et un masque d'indifférence revint se plaquer sur son visage.

– Merci.

– Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé ?

– Je ne vois aucune raison de m'appesantir là-dessus. Avant d'avoir eu le temps de s'enquérir des circonstances du drame, Lesley se rendit compte que le sujet était clos. On aurait dit qu'un linceul de glace était brusquement tombé sur leurs épaules.

– J'ignorais que vous aviez été marié...

– C'est du passé, répliqua-t-il d'un ton tranchant.



– Possible, mais vous souffrez encore comme un damné, ne put-elle s'empêcher de faire remarquer.

Devant son expression taciturne et fermée de cow-boy solitaire, elle regretta immédiatement sa phrase. Cependant, comprenant qu'il n'y avait rien à ajouter, elle termina son café et s'excusa de devoir partir. Pour la première fois depuis la naissance d'Angela, elle se sentait intruse dans ce chalet qui l'avait si bien accueillie.

– A quelle heure le dîner ? s'enquit Chase comme elle enfilait sa veste.

Elle dissimula son sursaut de joie étonnée.

– Je ne sais pas. 19 heures ?

– Parfait. Je serai là. Désirez-vous que je vous reconduise ?

Elle secoua la tête.

– J'ai vraiment besoin d'exercice. A tout à l'heure.

Angela bien installée dans son sac, elle prit le chemin du retour, le cœur ridiculement léger.

Quelle stupidité ! Chase n'était qu'un voisin... Elle n'allait tout de même pas se réjouir parce qu'il daignait venir dîner. Mais rien ne put l'empêcher de chanter en préparant le repas.

Chase se sentait, lui aussi, victime d'une étrange euphorie. Il avait lu et relu la drôle de petite carte de Lesley une demi-douzaine de fois et, maintenant, il roulait vers chez elle, excité comme un adolescent à son premier rendez-vous.

A peine arrivé, la porte s'ouvrit, et il demeura stupéfait devant la vision qu'elle lui offrait. Dans sa jupe noire et sa blouse de soie blanche, avec ses cheveux noués en chignon lâche et la touche de fard qui faisait briller ses lèvres, elle était tout simplement éblouissante. Un chaleureux sourire creusait une fossette dans une de ses joues.

– Je me demandais si vous viendriez.

– Je n'ai qu'une parole, dit-il en lui tendant une bouteille de vin blanc.

– J'avais dans l'idée que vous préféreriez m'éviter.

– Parfois, en effet, je me dis que ce serait plus sage.

– Pourquoi ?

– Ça éviterait des complications.

– C'est ce que vous voulez ? Éviter les complications ?

– Oui. Je pense en avoir eu plus que ma part.

Le sourire de Lesley s'évanouit.

– Je vais vous confier un secret, Chase. Nous en sommes tous là, et malheureusement nous n'avons pas le choix. Allons, entrez et détendez-vous. Je ferai en sorte de ne pas vous compliquer la vie.

Elle se moquait de lui, bien sûr. S'abstenant donc de lui répondre, il pénétra sans un mot dans la cuisine qui l'avait vu grandir. La maison embaumait le jambon frit, les pommes de terre sautées et la tarte au citron.

Ainsi qu'elle l'avait promis, Lesley maintint la conversation sur des sujets anodins, et elle adopta une attitude gaie et légère. A plusieurs reprises, il songea à aborder la question de l'eau, mais n'en trouva pas l'occasion. Et puis il n'avait pas envie de gâter leur soirée.

Il se laissa si bien aller qu'il outrepassa même une règle stricte chez lui qui lui interdisait de trop s'approcher des bébés. Angela avait beaucoup grandi en un mois et demi ; son petit corps était maintenant potelé et son regard fixait directement les choses. Chase et Lesley jouèrent avec elle jusqu'à ce qu'elle tombe de sommeil. Alors ils furent vraiment seuls ; et les ennuis commencèrent.

Chase savait qu'en restant il courait au-devant de problèmes qu'il tenait par-dessus tout à éviter ; cependant, installé sur le canapé du séjour avec, derrière les carreaux des fenêtres, l'ombre qui les guettait, seule tenue en respect par la lueur tremblotante des bougies, il ne put trouver les mots pour lui dire au revoir. Il était si doux de la sentir près de lui, familière et attentive, sa jambe proche de la sienne, son épaule effleurant son bras. Une atmosphère intime régnait dans la pièce. Avec l'impression de suffoquer, Chase se redressa.

– Je suis heureuse que vous soyez venu, dit-elle.

– Et moi, que vous m'ayez invité.

L'échange paraissait tout à coup bien conventionnel pour des gens qui avaient partagé des moments de vie commune.

– Je ne voudrais pas... enfin..., bredouilla-t-elle.

Elle se tourna vers lui et planta son regard dans le sien.

– Je ne voudrais pas avoir envie de vous, lâcha-t-elle, seulement... je ne maîtrise pas mon désir.

Ses yeux verts étincelaient comme une forêt sous la pluie.

– Je comprends, dit-il doucement.

Elle s'humecta les lèvres, et il sentit ses dernières résistances l'abandonner. Le cœur battant, il vit ses pupilles se dilater tandis qu'il baissait lentement la tête.

– C'est une erreur, murmura-t-il.

– Une grosse erreur...

Il referma ses bras sur elle et l'embrassa. Les lèvres de Lesley s'écartèrent spontanément sous la caresse, son corps fondit contre le sien.

« Arrête ça tout de suite, se dit-il ! Arrête avant qu'il ne soit trop tard ! »

Mais l'injonction demeura lettre morte. Lesley laissa échapper un faible gémissement ; le pouls de Chase s'accéléra, il eut la sensation que ses veines charriaient de la lave brûlante.

Il glissa une main dans les cheveux de Lesley dont la tête se renversa en arrière, découvrant sa gorge. Fou de désir, il l'allongea sur le canapé et défit d'une main rendue maladroite par l'émotion la rangée de petits boutons qui fermait son chemisier.

Les seins gonflés et ronds de Lesley débordaient légèrement de son soutien-gorge. Il les embrassa avec avidité puis, faisant glisser les bretelles, les dévoila dans toute leur splendeur. Il pencha la tête pour savourer leur plénitude ; les doigts de Lesley mêlés à ses cheveux le pressaient de continuer sa délicieuse exploration.

Tout en sachant qu'il s'aventurerait en terrain miné, il lui ôta sa blouse et son soutien-gorge, et, après s'être débarrassé

prestement de son pull, il se mit à couvrir son corps de baisers. Alors qu'il s'attendait vaguement à une résistance, tout au contraire, le corps de Lesley s'arqua contre le sien et, comme il faisait glisser sa jupe sur ses hanches, elle frissonna de désir.

Elle l'aidera à quitter son jean, et ils furent bientôt nus tous les deux. Il s'allongea alors sur elle ; et quand il écarta doucement ses genoux avec les siens, elle le contempla avec des yeux brûlant de passion.

– Lesley, murmura-t-il, ma douce, je...

– Chut ! C'est bien ainsi, coupa-t-elle comme si elle devinait ses scrupules.

Elle le serrait contre elle, chaude et frémissante. Elle était la seule femme capable d'assouvir sa faim en même temps que d'apaiser les tourments de son âme. Son regard rivé au sien, il s'enfonça dans sa tiédeur accueillante. Elle poussa un petit cri et il se souleva, mais seulement pour mieux se perdre en elle.

– S'il te plaît, chuchota-t-elle, le corps tendu. Oh, s'il te plaît...

Il lui fit l'amour lentement, jusqu'à ce qu'il la sente trembler sous lui, qu'il entende son cri de plaisir. Alors seulement, il perdit toute maîtrise de lui-même. Quelques instants plus tard, il s'effondrait sur elle et l'embrassait comme il n'avait jamais embrassé une femme de sa vie.

## 7.

– Tu as vu souvent Chase Fortune, ces derniers temps, il me semble ?  
Accoudé à la barrière du jardin, Ray Mellon regardait Lesley planter une rangée de maïs. Le soleil de mai réchauffait la terre d'où montait une bonne odeur d'humus.

– Nous sommes voisins, c'est normal, non ? Et puis, il me rend de grands services.

– On ne parle que de ça en ville, dit-il d'un ton traînant.

Lesley se hérissa. L'idée d'être un sujet de commérages lui déplaisait souverainement.

– Remarque, c'est normal, reprit-il. Tout le monde devrait comprendre qu'un ranch, c'est dur pour une femme seule. Tu as besoin d'un homme, et Chase est particulièrement bien placé.

De sa poche, Ray sortit un paquet de cigarettes et en alluma une, tout en observant Lesley de sous le rebord de son chapeau.

– Je n'ai pas besoin d'un homme ! rétorqua la jeune femme.

– Le mot est peut-être mal choisi. En tout cas, Chase tombe à pic. Et puis il connaît ton ranch mieux que quiconque.

– Que veux-tu dire ?

Un mouvement dans le corral voisin détourna momentanément leur attention. Un poulain alezan avec une étoile sur le front et trois balzanes blanches cabriolait, ses longues jambes fuselées se détendant comme des éclairs fauves dans le soleil de l'après-midi.

– Il a déjà vécu ici, dit Ray.

Lesley se redressa, son attention éveillée.

– Tu te trompes. Il a exploité des ranchs dans le Wyoming, dans l'État de Washington et...

– Exact, mais il a grandi ici. Ce ranch appartenait à ses parents.

Zeke. Zeke Fortune, bien sûr ! Pourquoi n'avait-elle pas fait le rapprochement ? Elle savait, en effet, que des liens de parenté unissaient l'ancien propriétaire du ranch à la famille Fortune, mais il existait tant de ramifications dans le clan Fortune qu'on s'y perdait parfois. En outre, Aaron demeurerait très discret sur le compte de Zeke.

– Tu l'ignoraes ?

– Chase ne m'en a jamais parlé.

Pourquoi ? se demanda-t-elle, piquée au vif. Même si Chase n'aimait pas se répandre en confidences, il aurait dû aborder ce sujet qui la touchait de près.

– On ne peut guère le lui reprocher, dit Ray, avec tous les drames qui se sont succédé ici.

Ray désigna du doigt un pâturage escarpé où poussait une herbe verte et drue.

– C'est là-bas que Chet, le jumeau de Chase, est mort, écrasé sous un tracteur.

Le cœur de Lesley se serra douloureusement.

– Je l'ignoraes.

Ray fuma quelques instants en silence.

– Ça a été le début de la fin pour les Fortune, reprit-il. Chet mort, la famille s'est désagrégée.

Un étau de glace comprimait la poitrine de Lesley. Chase ne mentionnait que rarement sa famille, et, quand il le faisait, c'était toujours au sens large.

– Bon, j'y vais, dit Ray. Je passais juste prendre de vos nouvelles, à la petite et toi.

– Tout va bien ; je te remercie.

Ray écrasa sa cigarette du bout de sa botte éculée avant d'examiner le petit troupeau de chevaux qui paissait à côté.

– Préviens-moi si tu désires vendre ; certaines bêtes pourraient m'intéresser.

Son regard se rétrécit tandis qu'il fixait pensivement une jument poulinière baie.

– Pour l'instant, il n'en est pas question.

Bien sûr, elle croulait sous les dettes et les remboursements d'emprunts ; seulement son élevage représentait sa raison de vivre au ranch.

– Comme tu voudras. Tiens-moi juste au courant si tu changes d'avis.

Lesley le regarda grimper dans son vieux pick-up et s'éloigner dans un nuage de fumée bleuâtre, puis elle s'agenouilla et se remit à la tâche. Elle travaillait machinalement, l'esprit ailleurs. Elle songeait à Chase.

Ils étaient maintenant amants depuis trois mois. Tout en appréciant leur relation, elle le sentait tourmenté. Malgré sa prévenance, derrière son sourire, elle devinait une réticence. Elle avait bien essayé de se convaincre qu'elle était trop sensible, qu'il travaillait simplement dur pour tenter de redresser son ranch, tout au fond d'elle-même, elle sentait qu'il s'agissait de quelque chose de plus important, quelque chose qui la concernait.

Levant la tête, elle regarda autour d'elle et vit le ranch avec de nouveaux yeux. Aaron n'avait pas contracté l'assurance vie promise et le peu d'argent dont disposait Lesley passait dans le remboursement de leur emprunt au lieu d'être consacré à l'entretien du ranch. La maison aurait eu besoin d'un bon coup de peinture et de gouttières neuves. Le toit de l'étable devrait être entièrement refait d'ici un an ou deux, et, à chaque lessive, elle croisait les doigts pour que la vieille machine ne rende pas l'âme. Toutefois, en dépit de ces problèmes, ces quelques hectares de terre ingrate représentaient son foyer et celui d'Angela.

Pas un instant elle n'avait imaginé qu'il ait pu être aussi celui de Chase. Pourquoi ne lui en avait-il pas parlé ? Justement, il venait ce soir. Il faudrait qu'elle l'interroge à ce sujet.

Elle se remit à l'ouvrage, ajoutant de l'engrais avant de reboucher les tranchées garnies de graines. Ceci fait, elle reprit hâtivement le chemin de la maison. Il lui restait une demi-heure avant l'arrivée de son prochain élève.

Chase composa le numéro du bureau de sa grand-tante. Il détestait l'appeler mais n'avait pas le choix. L'affaire était sérieuse ; il devait lui parler de cette histoire de droits. Il la mit d'abord au courant de l'état de ses affaires. La récolte de foin s'annonçait bonne. La plupart des veaux étaient nés, il n'avait perdu que deux génisses. Le blé était rentré et il avait commencé les réparations des clôtures ainsi que la vaccination et le marquage des veaux.

En revanche, il ne lui raconta pas qu'il commençait à la soupçonner de tirer les ficelles dans l'ombre, c'est-à-dire d'avoir choisi le ranch du vieux Waterman exprès pour le ramener vers sa maison natale. Il y avait trop de coïncidences dans cette histoire, et Chase n'était pas homme à croire au destin.



Après avoir fait son rapport, Chase lui exposa le problème.

– Vous comprenez, c'est impossible, Kate. Je ne peux détourner un litre d'eau pour quiconque sans contrepartie financière.

De frustration, il fourragea nerveusement dans ses cheveux.

– Et Lesley a absolument besoin de cette eau.

– C'est ce qu'elle prétend.

– Tu crois qu'elle ment ?

– Non, absolument pas ! s'exclama-t-il avec véhémence.

Lesley était foncièrement honnête, brutalement honnête même parfois.

– Comment se porte sa petite fille ?

Chase éprouva un brusque élan de tendresse protectrice pour l'enfant.

– Elle pousse comme du chiendent, tient sa petite tête bien droite, regarde partout autour d'elle et sourit.

– Tu sembles bien la connaître.

– Je la vois assez souvent.

En vérité, il s'intéressait à Lesley et Angela bien plus qu'il n'aurait cru cela possible. Pour sa tranquillité d'esprit, il s'était beaucoup trop rapproché d'elles. Il connaissait les souffrances engendrées par la perte d'un enfant et tenait pardessus tout à s'en protéger. Seulement, ses intentions se volatilisaient dès qu'il se retrouvait en présence de la mère et de l'enfant.

– C'est ce qui rend la situation si délicate, reconnut-il. Lesley est une amie.

Sans qu'il ait besoin de se montrer plus précis, Kate sembla prendre conscience de son dilemme.

– Je comprends, mon petit, ce n'est pas facile. Mais il n'y a que toi qui puisses trouver une solution.

Eh bien, pensa-t-il, si jamais il avait compté sur les conseils éclairés de sa grand-tante, il était servi ! En même temps, elle n'avait pas tort de garder pour elle-même son opinion. Il s'agissait d'un problème strictement personnel : comment concilier rentabilité et bon voisinage ?

Malheureusement, Lesley Bastian était davantage qu'une voisine, ou même qu'une amie.

Bien davantage.

Lesley posa Angela sur son épaule et lui tapota doucement le dos. Quelques secondes plus tard, la petite émettait un rot.

— Ça va mieux ? s'enquit Lesley.

Elle s'émerveillait toujours de se sentir aussi proche de ce petit être, tout juste capable de la regarder avec de grands yeux curieux et de répondre à ses sourires.

Elle installa le bébé dans son siège et, comme d'habitude, tandis qu'elle vaquait à ses occupations domestiques, ses pensées revinrent à Chase.

Il représentait une véritable bénédiction dans son existence, bien plus précieux encore que l'ange gardien qu'elle s'était inventé dans les affres de l'enfantement.

A chacune de ses visites, il nourrissait les chevaux et inspectait les bâtiments. Il avait réparé la marche cassée de l'escalier du porche, remplacé les carreaux manquants de l'étable, changé les joints du robinet, scié et débité l'arbre mort qui menaçait de tomber en cas de tempête sur la maison, et il l'abreuvait de conseils sur les soins à donner aux nourrissons. Pendant ce temps, elle préparait le repas. Angela couchée, ils dînaient, regardaient la télévision, écoutaient de la musique, discutaient et faisaient l'amour.

Chase, cependant, ne restait jamais la nuit. Il trouvait toujours une bonne raison pour s'éclipser avant l'aube. Après avoir rassemblé à tâtons ses vêtements, il jetait un coup d'œil à Angela avant de disparaître dans l'escalier.

Un bruit de moteur la tira bientôt de ses pensées. Le camion de Chase remontait l'allée. Elle le regarda se garer, sauter de la cabine et, après un bref regard en direction de la maison, se diriger vers les écuries. Rambo, qui trottait devant, le nez au sol, débusqua un merle d'un buisson.

Après avoir installé Angela dans son sac, Lesley sortit le rejoindre. Le vent était frais et chargé d'humidité. Quand elle poussa la porte de l'écurie, une bonne odeur de cheval et de cuir l'accueillit. Malgré le peu de lumière, elle aperçut Chase, la fourche à la main, qui garnissait les mangeoires de foin sous les regards intéressés des juments et des poulains.

- Tu ne crains pas qu'elle s'enrhume ? demanda-t-il en levant la tête.
- Mais non, voyons !
- Ces petits êtres sont si fragiles, dit-il en tranchant les liens d'une botte de foin.
- Qu'en sais-tu ?
- J'ai présidé à la naissance d'une quantité de veaux et de poulains, répliqua-t-il, le regard noir.

– Je sais, je sais. Comme tu as présidé à celle d'Angela. Crois-moi, j'apprécie ta sollicitude ; mais ma fille est solide comme un roc, et cela lui fait du bien de prendre l'air.

Il paraissait rien moins que convaincu, mais elle décida de ne pas insister. Elle longea l'allée centrale, s'arrêtant pour caresser les tendres naseaux de velours les uns après les autres. Comme s'ils sentaient la tension ambiante, les chevaux agitaient leurs oreilles mobiles et fouettaient l'air de la queue tout en grattant les litières de leurs sabots.

– Pourquoi ne m'as-tu jamais confié que tu avais habité ce ranch ? demanda-t-elle soudain.

Il interrompit son geste, le corps soudain tendu. Un instant, elle crut qu'il allait nier, mais il piqua sa fourche dans une botte de foin et s'adossa au mur. Un cheval poussa un hennissement nerveux.

– Je comptais t'en parler.

– Quand ?

Les lèvres de Chase prirent un pli dur et son regard gris, habituellement si chaleureux, se glaça.

– Le moment venu. Simplement celui-ci ne s'est jamais présenté.

– Zeke Fortune était ton père ?

– Oui.

Lesley leva les yeux vers le plafond éclairé par le halo lumineux que dessinaient les derniers rayons du soleil à travers la fenêtre circulaire du grenier à foin.

– On raconte qu'Aaron a profité de la situation. Aaron ne semblait pas partager ce point de vue.

– Papa a été désespéré de devoir vendre.

– Pourquoi ?

– Les ragots ne t'ont pas permis d'en apprendre davantage ?

– Je n'écoute pas les ragots.

Avec un hochement de tête, Chase entreprit de lui raconter l'histoire de la mort de Chet et comment celle-ci avait affecté ses parents.

– Quand la banque a menacé de saisir le ranch, papa s'est dépêché de le vendre au premier venu, qui ne lui en offrait pourtant pas grand-chose...

– Aaron, murmura Lesley.

– Bingo.

– Je... j'ignorais...

Soudain, Lesley se sentait quelque part responsable du chagrin de Chase et des siens, et la tristesse l'envahit.

– Maintenant tu sais.

– Tu aurais dû m'en parler, dit-elle, les larmes aux yeux.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas... mais il me semble que... que j'aurais dû savoir.

Il s'approcha, et elle respira son odeur, unique entre toutes, de cuir et d'after-shave épicé.

– Est-ce que ça aurait changé quelque chose ?

– Tu veux dire à mes sentiments pour toi ?

– A tout.

– Je ne sais pas.

Que lui répondre ? Elle aurait tant voulu retrouver le refuge protecteur de ses grands bras.

– N'y pense plus, dit-il. Il y a autre chose...

Elle se raidit. Au ton, elle devinait qu'il ne s'agissait pas de bonnes nouvelles.

– Oui ?

Elle nota un tic au coin de son œil.

– C'est au sujet des droits sur l'eau que tu voudrais que je te cède. Si je veux rentabiliser mon ranch, je ne peux distraire une goutte d'eau de la source. Même pas pour toi.

## 8.

– Tu sais... il me semble... étant donné les circonstances... ce serait peut-être mieux que nous... si nous...

La voix de Lesley se brisa. Elle posa sur Chase un regard plein de détresse. Les droits sur l'eau se dressaient entre eux.

– Que nous ne nous voyions plus ? termina Chase.

Il était installé dans la cabine de son camion ; le moteur tournait, prêt à démarrer. Depuis qu'il lui avait annoncé, la semaine dernière, qu'il ne pourrait pas l'approvisionner en eau, leur petite vie tranquille avait volé en éclats. La tension grandissait entre eux ; l'inquiétude empêchait Lesley de dormir. Il s'agissait de davantage que d'une simple question d'eau. Lesley dépendait de Chase et leur relation s'en ressentait.

– Oui, acquiesça-t-elle, la mort dans l'âme.

Comme si elle sentait le drame qui se déroulait, Angela se mit à pleurer dans ses bras.

Assis sur le siège, près de Chase, Rambo poussa un sourd aboiement de détresse.

– Comme tu voudras, Lesley.

Ce n'était pas ce qu'elle voulait, loin de là. Ne s'en rendait-il pas compte ? Elle l'aimait. Seulement, elle avait besoin de savoir que cet amour était partagé.

– Très bien...

Elle parvint à sourire, malgré ses yeux qui brillaient de larmes contenues.

– ... mais nous pouvons rester...

– C'est ça, voisins, termina-t-il d'un ton sec.

Elle rougit. Bien sûr qu'ils ne pourraient être amis après avoir partagé tant de choses.

– D'accord, voisins.

Par la fenêtre ouverte, il tendit la main vers la tête d'Angela mais, avec une crispation de la mâchoire, la retira avant d'avoir effleuré le soyeux duvet brun, comme s'il refusait de se laisser aller à une trop grande intimité. Le cœur de Lesley se fendit. Elle l'aimait, mais cela ne servait à rien...

– Je te dis que j'achète le tout.

Accoudée à la barrière près de Ray Mellon, Lesley regardait les ébats des poulains qui galopaient d'un bout à l'autre du corral, tournoyant aux extrémités pour repartir de plus belle, queue dressée, naseaux frémissants, yeux brillants et fous.

Le soleil estival lui chauffait le dos, la brise jouait avec les mèches de cheveux échappées de sa queue-de-cheval. Calée sur sa hanche, Angela manifestait un grand intérêt pour sa boucle d'oreille.

Lesley avait travaillé d'arrache-pied ces derniers mois. Elle aurait aimé savourer les fruits de son labeur : un jardin qui promettait une récolte superbe, des élèves qui avaient réussi leurs examens, un bébé plein de vivacité et de santé, et un ranch qu'elle parvenait à diriger avec un budget réduit. Malheureusement, le mois d'août se profilait à l'horizon avec ses signes avant-coureurs de sécheresse.

– Ainsi, Fortune refuse de t'accorder des droits sur l'eau ?

– C'est un gros problème, reconnut-elle, souhaitant n'avoir jamais posé les yeux sur Chase.

Depuis leur rupture, elle le voyait beaucoup moins. Il passait encore de temps à autre, sans doute parce qu'il s'imaginait de son devoir de veiller sur elle, mais la conversation demeurait guindée et sa joie de le voir, tempérée par le fait de le savoir aussi égoïste. Le plus difficile, c'était la façon dont il regardait Angela quand il pensait que Lesley ne le voyait pas. Le cœur de la jeune femme se serra. Elle croyait ressentir sa tristesse.

– Et si je te proposais un arrangement ?

La voix de Ray la ramena brutalement au présent.

– Tu sais, Lesley, poursuivit-il, j'ai toujours pensé que notre relation avait un caractère spécial. Je ne traîne pas mes guêtres ici uniquement parce que tu es la veuve d'Aaron...



Lesley eut un mouvement de recul. Elle avait toujours considéré Ray comme un ami, rien de plus.

– J'achèterais ton troupeau en un clin d'œil ; surtout cette robuste petite alezane. Elle est fringante, ajouta-t-il, son regard luisant entre ses paupières. C'est ainsi que j'aime mes femelles.

Il éclata d'un gros rire en tapant sur la barrière.

– A bientôt, chérie, dit-il en caressant la tête d'Angela sans toutefois quitter Lesley des yeux. Réfléchis à notre conversation. Je suis sérieux, tu sais. Tu es tellement jolie...

Sous son regard chargé de désir, Lesley eut envie de rentrer sous terre.

– J'ai l'utilisation d'une femme fringante comme d'une jument...

– Inutile d'y réfléchir, dit précipitamment Lesley. Je te vendrai ma jument et peut-être un ou deux chevaux, mais c'est tout.

Elle planta son regard dans le sien de manière qu'il ne subsiste aucun doute.

– Angela et moi nous débrouillons très bien toutes seules, ajouta-t-elle d'une voix assurée, avec ou sans l'eau de Chase Fortune.

Les lèvres de Ray se pincèrent.

– Tu ne m'abuseras pas, Lesley. Aaron et moi avons été assez liés. Je sais combien rapporte ce ranch ou, plutôt, combien il ne rapporte pas. Je pensais que nous pourrions faire équipe mais...

Il leva une épaule.

– Si ce n'est pas le cas, je pourrais être intéressé par l'achat de ta propriété. Je sais aussi à combien s'élève l'emprunt. Je te donnerai suffisamment pour que tu puisses me louer la maison ou acheter un appartement en ville.

La proposition stupéfia Lesley.

– Mais je n'ai... aucune intention de vendre.

– Je sais, mon chou. Je sais. Seulement, il y a des moments dans la vie où l'on est contraint d'agir contre son gré.

Son regard tomba sur Angela.

– Il faut parfois prendre en compte les intérêts de nos proches.

Une grosse boule obstruait la gorge de Lesley.

– Quand Aaron est mort, reprit Ray, je me suis promis de veiller sur toi. Et même si les choses ne tournent pas exactement comme je le souhaitais, la promesse tient toujours.

Il eut un sourire faussement bienveillant.

– Il est temps que tu comprennes que diriger un ranch est au-dessus de tes forces.

Jamais ! pensa-t-elle âprement. Jamais elle ne renoncerait à son foyer, à celui d'Angela. A moins que... A vrai dire, la perspective d'une certaine sécurité matérielle ne manquait pas d'attraits. Une maison en ville, plus de souci d'alimentation en eau, de cours fluctuants de l'avoine, de mauvais temps ou de mises bas difficiles. Elle pourrait entrer dans l'enseignement et disposer d'un revenu assuré. Et si elle n'était pas avec Angela à longueur de temps, elles auraient les vacances pour se retrouver.

Elle regarda partir Ray avec soulagement. Même s'il avait raison, elle ne lui accordait pas totalement sa confiance. Surtout depuis qu'il avait avoué avoir des vues sur elle. L'idée la fit frémir. Même réduite à la misère, elle ne lui céderait pas. Elle donnerait davantage de cours, louerait une partie de ses terres ; tout, plutôt que de se laisser acheter par un homme.

Restait aussi la possibilité de vendre le ranch.

Son regard glissa sur les bâtiments et les hectares de collines ondoyantes, le jardin, les clôtures branlantes, les chevaux en pleine santé, pour atterrir sur la remise abritant la pompe, totalement inutile quand l'eau manquait à la fin de l'été.

Cet endroit avait constitué le foyer de Chase jusqu'à ce que son univers vole en éclats. Alors, il avait dû y renoncer. Et s'il avait pu le faire, pourquoi pas elle ? Elle poussa un énorme soupir. Elle s'était attachée au ranch. Avant de s'installer ici avec Aaron, son existence n'avait été qu'une suite de déménagements.

Comme elle serrait plus fort Angela contre elle, la petite gazouilla. Elle devait penser à sa fille avant tout. Ceci ne l'atteindrait pas, elle s'en faisait le serment. Elle se redressa et scruta l'horizon où les pâturages partaient à l'assaut des contreforts boisés des montagnes.

Oui, vendre était peut-être la seule solution.

– Il existe plusieurs façons de plumer un canard, dit Kate, assise derrière son immense bureau. L'expression est hideuse mais vraie, Chase.

Installé sur une chaise, il lui faisait face, un pied sur son genou. Il avait fait le voyage jusqu'à Minneapolis à la requête de sa grand-tante et venait de lui exposer la conclusion de ses réflexions.

– Vous n'aimez pas mon idée, constata-t-il.

– Même si je trouve très noble d'abandonner à Lesley la jouissance de ta source, renonçant par la même occasion à tout espoir de devenir

propriétaire du ranch du vieux Waterman, je pense que c'est prématuré. Ne voulais-tu pas posséder un endroit à toi ?

Il fusilla sa grand-tante du regard. Mieux que quiconque, elle savait ce que représentait à ses yeux la possession d'un ranch.

– Bien sûr. Seulement il existe des choses plus importantes que quelques hectares de terre. Au lieu de se montrer déçue de le voir renoncer, Kate regardait Chase avec satisfaction, comme si elle savourait sa réaction.

– C'est soudain, n'est-ce pas ? reprit-elle.

– C'est ainsi.

– Écoute, Chase, selon les termes de notre accord, il te reste six mois pour atteindre ton objectif. Peut-être que si tu étudies bien le problème, tu trouveras une meilleure solution.

Il considéra sa vieille parente dont l'esprit était demeuré si vif malgré l'âge.

– Vous savez ce que je crois, Kate ? Que vous m'avez délibérément confié ce ranch parce qu'il est tout proche de celui de mon père...

Elle sourit malicieusement.

– Tu me prêtes un machiavélisme que je suis loin d'avoir !

Il se frotta la joue.

– Je n'en jurerais pas. Mon cousin Kyle m'a téléphoné l'autre jour.

Elle se détourna avec un soupir pour regarder par la fenêtre.

– J'ignorais que vous vous fréquentiez.

– Ce n'était pas le cas. Seulement, il a entendu parler du marché que vous avez passé avec moi. Il m'a raconté comment les choses s'étaient déroulées pour lui. C'est drôle, je trouvais à son récit un parfum vaguement familier.

– Il existe certainement des similitudes.

C'était le moins qu'on puisse dire. Kyle, le play-boy, s'était vu offrir le ranch de Clear Springs s'il y demeurerait six mois durant. Il n'avait toutefois pas prévu que sa voisine n'était autre que son ex-petite amie qui avait mis au monde sa propre fille et avait omis de l'avertir de son existence.

– Kyle est heureux à présent. Et je suis contente d'avoir contribué à son bonheur.

– Et maintenant, c'est à ma vie privée que vous vous attaquez ! Vous n'êtes pas le bon Dieu, vous savez.

– Je le sais, mon garçon ! Je préfère penser que je suis une sorte de... d'ange gardien, voilà !

– Pardon ? s'exclama Chase, qui se rappelait tout à coup le délire de Lesley.

– Je sais, ça paraît un peu prétentieux mais, à mon âge, on comprend souvent beaucoup de choses. Et on aime bien donner ces petits coups de pouce qui sont parfois nécessaires pour faire le bonheur de ceux qu'on aime.

Sans entrer dans les détails, Chase savait que Kate avait également passé des marchés avec Ryder et Hunter, ses cousins germains, et les avait placés dans des situations similaires.

– Cela dit, rassure-toi, je te crois parfaitement capable de régler tes propres problèmes, reprit Kate. Y compris ton différend avec Lesley Bastian.

Elle adressa un clin d'œil à son petit-neveu.

– Écoute ton cœur, crois-moi.

Chase hocha la tête.

– C'est tout ce que vous avez à me conseiller ?

– Je me suis toujours bien portée d'avoir suivi ce précepte.

Chase ne comprenait pas très bien comment on pouvait écouter son cœur quand on se trouvait écartelé comme il l'était. En quittant Minneapolis pour regagner les Bitterroot Mountains, il se dit toutefois que son petit séjour dans le bruit et la fureur de la grande ville avait eu, au moins, l'avantage de le convaincre que sa vie était bien là-bas, dans le Montana.

« Avec Lesley », ajouta une petite voix intérieure. Sa vie était avec elle parce qu'il l'aimait. C'était aussi simple que ça. Ainsi que le conseillait Kate, il lui suffisait d'écouter ton cœur. Il ne pouvait pas continuer à ressasser éternellement le passé. Emily et Ryan étaient morts ; Lesley et Angela étaient vivantes.

Chase haussa les épaules. Justement, ce n'était pas aussi simple. A moins que... Tandis que l'avion fendait les nuages, une idée germa dans son esprit ; une idée qu'il avait depuis longtemps reléguée aux oubliettes, mais qui lui paraissait tout à coup la seule valable.

Pour la première fois depuis des jours, il sourit, et un sentiment de paix l'envahit. Dès qu'il remettrait les pieds sur le sol du Montana, il changerait définitivement l'orientation de sa vie.

Kate consulta l'horloge. Presque 22 heures et elle n'avait toujours pas quitté son bureau. Elle n'osait imaginer ce que dirait Sterling s'il

l'apprenait ! D'après lui, une femme de son âge devait se nourrir de mets digestes et insipides, jouer au bridge une fois par semaine, se rendre chez le coiffeur tous les vendredis matin et se coucher à 21 heures au plus tard.

Avec un soupir dégoûté, elle se leva et se dirigea en s'étirant vers le bar où elle se servit un verre de riesling glacé. Elle en avala une gorgée et sourit tandis que le liquide chaleureux descendait le long de sa gorge. Manifestement, Chase avait besoin d'aide. Elle irait donc contre ses principes qui voulaient qu'une fois la machine lancée, elle laisse les gens se débrouiller.

Elle regagna son bureau. A travers la baie, les lumières de Minneapolis scintillaient sur l'écrin de la nuit. La ville tout entière semblait palpiter sur un rythme bien à elle. Elle adorait la regarder. C'était sa ville, l'endroit où elle se sentait chez elle, où elle avait bâti l'empire des Fortune et mis ses enfants au monde.

Mais, trêve de rêverie, il lui fallait agir. Elle tendit la main vers le téléphone et, après quelques recherches, découvrit le numéro de Lesley Bastian. D'un geste décidé, elle le composa. Ce n'était pas grand-chose, juste un minuscule coup de pouce, mais deux précautions valaient toujours mieux qu'une.

A l'autre bout de la ligne, très loin dans le Montana, la sonnerie du téléphone se déclencha.

Un peu plus tard, Lesley raccrocha, le cœur et l'esprit en déroute. Elle ignorait, jusque-là, à quel point Chase avait souffert... Elle savait par Ray Mellon qu'il avait perdu son frère jumeau et sa mère, avant que son père ne se résigne à vendre le ranch. Chase, lui-même, avait fait allusion au fait qu'il entretenait des rapports très lointains avec son père et sa sœur Delia. Et il avait évoqué la mort de sa femme et de son fils. Ce qu'elle n'avait pas compris, toutefois, c'était le terrible sentiment d'abandon et de culpabilité qu'avaient creusé en lui ces deuils accumulés.

La vie avait fait de Chase Fortune un être désenchanté et solitaire. Il n'était donc pas étonnant qu'il éprouve tant de difficultés à s'ouvrir aux autres.

Mais maintenant elle savait, et elle allait tout faire pour l'aider à sortir de sa coquille ! Une fois Angela réveillée, elle se rendrait chez Chase et lui avouerait son amour. Elle lui communiquerait sa foi en l'avenir, lui expliquerait qu'elle voulait passer le restant de ses jours avec lui, que, en dépit de ses grands discours sur sa volonté de se débrouiller toute seule, elle était tombée amoureuse de lui. Qu'il le veuille ou non, Chase entendrait la vérité.

Elle venait de prendre sa décision quand elle entendit un pick-up remonter l'allée. A travers les fenêtres de la cuisine elle reconnut celui de Chase qui luisait au clair de lune. Son cœur battant follement dans sa poitrine, elle courut à la porte et l'ouvrit au moment où il pénétrait sous le porche.

– J'ai quelque chose à te dire ! s'exclama-t-elle avant de perdre courage.

– C'est drôle. Moi aussi.

Devant la sévérité de l'expression de Chase, Lesley sentit sa résolution faiblir.

– Je...

– Épouse-moi...

– ... t'aime...

Il la dévisagea.

– Que dis-tu ?

Lesley retint son souffle. Avait-elle bien entendu ?

– Je... j'ai dit que je t'aimais.

Un coin de la bouche de Chase se releva.

– Ça tombe bien parce que je viens justement de te demander de m'épouser.

Elle éclata de rire.

– Tu n'as pas demandé, Chase. Tu as *exigé*.

– Je voulais juste le dire très vite...

– De peur de te dégonfler ?

Il rit.

– Tu me fais peur, c'est vrai.

Lesley n'en croyait pas ses oreilles. Pris de folie, le monde tourbillonnait autour de son axe.

Il la souleva dans ses bras.

– Parce que, vois-tu, je t'aime beaucoup trop.

L'allégresse submergea Lesley tandis que la bouche de

Chase prenait possession de la sienne. Ce n'était pas un rêve ; il l'aimait vraiment !

– Tu ne m'as pas répondu.

Il l'emporta dans la maison et referma la porte du talon.

– Notre mariage résoudrait tous les problèmes, tu sais.

– Quels problèmes ?

– Ce petit conflit à propos de l'eau. En gérant soigneusement nos ressources, nous parviendrions certainement à alimenter les deux endroits. Nous pourrions habiter une des maisons, mettre toutes nos bêtes ensemble et contrôler le remplissage des abreuvoirs.



– Tu as déjà tout prévu, dit-elle en plaisantant.

– Le trajet est long depuis le Minnesota, dit-il en s'engageant dans l'escalier. J'ai eu le temps de réfléchir. Nous travaillerons ensemble et rentabiliserons nos deux ranchs. Mais ce n'est pas ce qui importe vraiment.

– Qu'est-ce qui importe ?

Le cœur de Lesley était si plein qu'elle avait la sensation qu'il allait éclater.

Il la porta dans la chambre du bébé et tous deux contemplèrent l'enfant paisiblement endormie dans son berceau.

– Ce qui importe, c'est toi, moi et Angela.

Il baissa la voix, très ému.

– Si tu acceptes, nous formerons une vraie famille, Lesley.

Des larmes de joie montèrent aux yeux de la jeune femme.

– J'adorerais t'épouser, Chase.

Au cri d'allégresse de Chase, Angela remua dans son berceau, mais pour se rendormir presque instantanément. Bouleversée, Lesley se serra plus étroitement contre l'homme qu'elle aimait et, quand il l'emporta jusqu'à la chambre, elle regarda par la fenêtre la nuit d'été et tressaillit. Son esprit lui jouait des tours, bien sûr. Elle ne pouvait avoir aperçu de nouveau l'ange gardien qui lui était apparu le jour de la naissance d'Angela.

En embrassant celui qui allait devenir son mari, elle décida qu'effectivement son imagination lui jouait des tours. L'excès de bonheur sans doute. N'était-elle pas follement heureuse ?

## Épilogue

Les cloches de Noël carillonnaient sur Minneapolis et les lumières de la ville scintillaient gaiement. Une neige épaisse ralentissait la circulation.

Chase aida Lesley et Angela à sortir du taxi et ils pénétrèrent dans les locaux de la société Fortune où se tenait la fête annuelle qui rassemblait toute la famille.

Les yeux d'Angela brillaient comme des billes. Son ruban avait légèrement glissé de ses cheveux bruns et bouclés.

Lesley s'extasia de la magnificence du lieu tandis que Chase la guidait vers la salle remplie d'invités élégamment vêtus. Une joyeuse animation régnait sous la lumière chatoyante des lustres.

Bien des choses avaient changé depuis l'an dernier. S'il tirait toujours sur le col de sa chemise et souffrait dans ses bottes trop neuves, Chase ne se sentait plus exclu. Il était désormais marié et père d'une ravissante petite fille, et Lesley, radieuse dans sa robe de velours noir, était enceinte de quelques semaines. Enfin, pour couronner le tout, il avait réussi à relever le défi auquel Kate l'avait soumis.

Aussitôt entrés, ils se retrouvèrent noyés dans les accords de la musique et le bruit de la conversation. Kate, qui les guettait, agita la main dans leur direction.

— Quelle jolie petite famille vous formez ! s'exclama-t-elle avec un grand sourire.

Elle embrassa Lesley comme si elle faisait depuis toujours partie de la famille.

— Les choses n'auraient pu mieux tourner si je les avais moi-même planifiées, dit-elle en riant.

Chase la gratifia d'un regard signifiait qu'elle ne l'abusait pas une seconde.

– Vous êtes fantastique, Kate.

– Vraiment ? Mais dis-moi, mon garçon, j'ai dans mon bureau un document à te faire signer. Mon ranch est à toi désormais. Tu le mérites. Tu as fait un travail magnifique !

Chase l'étreignit.

– Je dois vous remercier, Kate. Pas pour le ranch, mais pour m'avoir rendu le goût de vivre.

La vieille dame renifla, luttant contre une soudaine émotion.

– Tout s'arrange à merveille, n'est-ce pas ?

Elle leva les yeux sur Lesley et la petite Angela, et un sourire espiègle joua sur ses lèvres.

– Décidément cette famille n'arrête pas de s'agrandir. Je ne vais bientôt plus savoir où donner de la tête si cela continue, dit-elle avec un clin d'œil à l'adresse de Chase.

**BARBARA BOSWELL**

Un défi à relever

**AMOURS D'AUJOURD'HUI**

***Cet ouvrage a été publié en langue anglaise  
sous le titre : A HOME FOR CHRISTMAS***

***Traduction française de FRANÇOISE HENRY***

**Originally published by SILHOUETTE BOOKS, division of  
Harlequin Enterprises Ltd. Toronto, Canada**

***Toute représentation ou reproduction, par quelque  
procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon  
sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. ©  
1998, Harlequin Books S.A. ©2001, Traduction française  
Harlequin SA. 83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75013 Paris  
— Tél. 01 42 16 63 63 Service Lectrices — Tél 01 45 82 47 47***

## Prologue

Kate Fortune contemplait avec ravissement la foule des invités rassemblés pour fêter son quatre-vingtième anniversaire. Un gigantesque arbre de Noël décoré tenait le centre de la salle et des poinsettias rouges et blancs ornaient la table où trônait un gâteau d'anniversaire à deux étages. C'était Kate elle-même qui avait avancé que son anniversaire tombant si près de Noël, il serait plus judicieux de célébrer les deux fêtes en même temps.

Avec un élan de fierté, elle regardait ses enfants, petits- enfants, arrière-petits-enfants, neveux et nièces eux-mêmes accompagnés de leurs rejetons, qui bavardaient, riaient, se restauraient et s'agitaient avec un évident plaisir. Elle les englobait tous dans le même amour.

En fait, la seule personne qui ne lui soit pas apparentée était Kelly Sinclair, sa jeune secrétaire, qui avait accompli des prouesses d'organisation pour cette réception.

Kate se réjouissait que, à une époque où il devenait de plus en plus difficile, à cause de l'éloignement et du manque de temps, de réunir tous les membres d'une famille, aucun des siens n'ait voulu manquer son quatre-vingtième anniversaire.

— Quelle belle réunion, fit observer Sterling, qui s'était glissé à son côté. Bien sûr, je n'en attendais pas moins. Le clan est à la hauteur de son exceptionnelle aïeule !

Sterling, le second mari de Kate, tout à la fois époux, ami, complice et avocat, tenait ces différents rôles avec bonne volonté, humour et intelligence. Il l'avait efficacement secondée dans son dernier grand projet d'offrir également une chance aux cousins de ses petits-enfants.

– Avez-vous parlé aux garçons ? demanda-t-il.



La question fit rire Kate car ceux que Sterling qualifiait de « garçons » — Chase, Ryder et Hunter — étaient respectivement âgés de 34, 32 et 29 ans. Elle comprenait toutefois l'emploi de la formule. Elle-même en était arrivée à considérer les moins de cinquante-cinq ans comme des adolescents.

– Je compte m'entretenir séparément avec chacun.

Chase, Ryder et Hunter étaient les petits-neveux de Ben

Fortune, son défunt mari. Ne les ayant jamais perdus de vue, elle n'ignorait pas qu'ils se trouvaient à une croisée de chemins dans leur vie. Tous trois avaient besoin d'un coup de pouce pour trouver un bonheur qui les fuyait. Et Kate avait décidé de le leur donner.

– Je sais qu'ils feront bon usage de la chance que je leur offre, dit-elle avant que Sterling ait pu émettre le moindre doute sur la question.

Tout en étant un homme merveilleux, Sterling possédait un tempérament plutôt pessimiste.

– Après tout, j'ai réussi avec mes petits-enfants, non ? ajouta-t-elle.

– Je le reconnais. Vous êtes un génie de la manipulation, Kate.

Il préleva deux coupes de Champagne sur un plateau que faisait circuler un serveur.

– Portons un toast à vos futurs succès, ma chère !

Avec un clin d'œil, Kate heurta sa coupe de cristal à celle de son époux.

Ryder Fortune contemplait d'un air abasourdi les lumières de l'arbre de Noël. Autour de lui, la fête battait son plein, mais il demeurerait assommé par l'incroyable marché que venait de lui proposer sa grand-tante.

N'était-elle pas en train de lui offrir sur un plateau une firme de design semblable à celle que possédait autrefois son père ? Une occasion qu'il avait eu le tort de laisser passer, des années plus tôt, alors que son père dirigeait sa propre affaire. Ce dernier avait espéré que son aîné s'associerait à lui quand il serait en âge de prendre des responsabilités mais, à cette époque, Ryder avait d'autres projets concernant son avenir.

Son diplôme d'ingénieur industriel et sa maîtrise de gestion en poche, il avait fui son rôle d'héritier. Malgré — ou peut-être à cause — de ses années d'études, le monde de l'entreprise lui apparaissait soudain comme un milieu fermé, étouffant. A vingt-trois ans, l'idée de finir ses jours dans la peau d'un homme d'affaires lui paraissait intolérable.

Après tout, ses veines charriaient le sang des Fortune, avec tous ses désirs d'aventure.

Il avait donc renoncé à l'héritage paternel et son lot de contraintes, rompu avec sa fiancée — de toute façon, il était trop jeune pour se marier ! — et demandé à Kate de lui trouver un emploi sans rapport avec l'assommant monde des affaires.

Kate avait d'abord essayé de le raisonner mais, comme il tenait bon, elle l'avait expédié dans une mine de diamants d'Afrique du Sud, propriété de la multinationale Fortune. Quoique sans grand enthousiasme, ses parents avaient accepté sa décision, mieux en tout cas que sa fiancée Victoria qui avait fait un beau scandale quand il lui avait annoncé son intention de rompre. Par la suite, Ryder avait appris que, tout en ayant épousé un chirurgien de vingt ans son aîné, elle entraînait toujours dans une rage folle à la seule mention de son nom.

Quelques années après le départ de son fils, James Fortune avait fermé les portes de son entreprise pour se retirer en Arizona avec sa femme Sylvia. Ryder s'était donc trouvé, de fait, dépossédé de son héritage, ce qui, à cette époque, lui était complètement indifférent.

Avec les années, néanmoins, un revirement s'était opéré en lui, et la perspective de diriger sa propre affaire avait fini par lui paraître enviable. Et voilà que Kate lui offrait de nouveau la chance qu'il n'avait pas su saisir quelques années plus tôt.

Elle avait racheté pour une bouchée de pain une entreprise autrefois florissante qui avait périclité. « A cause de l'incurie de son précédent propriétaire », expliqua-t-elle, avec ce mépris qu'elle continuait à afficher pour les gens qui manquaient de professionnalisme.

– Je crois fermement que tu sauras la remettre sur pied, ajouta-t-elle.

Stupéfié par sa générosité et bouleversé par les excitantes perspectives qui s'offraient à lui, Ryder l'écoutait sans mot dire.

– Saisis la balle au bond, Ryder, poursuivit-elle. Il y a toutefois une condition : tu disposes d'un an pour réussir.

*Un an.*

– Je réussirai, déclara fermement Ryder. Je ne sais comment vous remercier, Kate, d'une telle...

– Tu me remercieras plus tard ! Encore une chose, Ryder : ne t'avise pas de t'abrutir de travail tout au long de cette année. Pour réussir, un homme d'affaires doit mener une vie équilibrée. Il a besoin de l'amour d'une femme, de la chaleur d'un foyer où il puisse se détendre — d'une famille, en somme, conclut-elle en regardant avec affection sa progéniture.

Ryder qui, transporté de joie, se voyait déjà triompher dans le monde des affaires, se demanda avec perplexité où diable il pourrait bien trouver le temps de tomber amoureux et de fonder une famille.

Encore abasourdi de sa bonne fortune, il quitta la salle de réception, l'esprit bouillonnant de projets. Depuis longtemps il n'avait été si heureux ; cette nuit se révélait la plus prometteuse de sa vie.

## 1.

Pouvait-on être plus mal secondé que lui ? se demandait amèrement Ryder tout en ouvrant la porte de son bureau. Il alluma la lumière avant de mettre en route son ordinateur et de déclencher la cafetière électrique. Le courrier, glissé la veille sous la porte, gisait épars sur le sol. Ryder le ramassa et le posa sur son bureau.

La plupart des P.-D.G. disposaient de personnel pour accomplir ce genre de tâche ; mais pas lui. Si l'on exceptait l'acariâtre réceptionniste quinquagénaire qui prenait son poste beaucoup plus tard que lui, le dernier membre de l'équipe en place à son arrivée avait démissionné la semaine précédente, prétextant, comme tous les autres, que ses méthodes de travail différaient trop de celles de son prédécesseur.

Heureusement qu'elles différaient ! pensa en fulminant Ryder. Son prédécesseur négligeait si bien son entreprise qu'il lui arrivait de ne pas paraître des jours entiers à son bureau. Quoi d'étonnant, dans ces conditions, que les employés trouvent désormais insupportable de devoir accomplir leur journée de travail sous le regard attentif d'un patron ?

Voilà pourquoi, en plein mois de janvier, le personnel de Fortune's Design se réduisait à Mlle Volk, laquelle avait pris soin de l'informer, dès leur première rencontre, qu'elle le poursuivrait pour discrimination d'âge s'il s'avisait de la congédier. Ryder ne s'en était pas avisé. Mis à part le problème de ses arrivées tardives, Mlle Volk était parfaitement compétente.

– Seriez-vous M. Fortune ?

La voix féminine, légèrement rauque, le tira de ses pensées.

– Non, son clone, répliqua-t-il d'un ton sarcastique. Évidemment que je suis M. Fortune ! Qui d'autre que moi pourrait se trouver dans ce bureau à 8 heures du matin ?

– Je ne sais pas moi... un espion venu dérober des secrets industriels, suggéra la voix. Ou un parent, bon à rien, usurpant votre identité pour avoir accès à...

– Que savez-vous des parents ratés de la famille Fortune ? coupa Ryder.

Levant les yeux de son courrier, il découvrit devant son bureau une jeune femme en long manteau marron entrouvert sur une robe de jersey côtelé bleu portée sur des collants assortis.

– On raconte que Chad Fortune a les dents longues. Et puis, il y a Brandon...

Ryder fronça les sourcils d'un air soupçonneux.

– Seriez-vous journaliste ?

Elle avait raison au sujet de ses cousins Chad et Brandon ; des bons à rien, effectivement. Il l'examina avec attention. Elle ne ressemblait pas à ces déterreurs de scandales de la presse tabloïde, mais comment en être sûr ?

A condition d'apprécier les petites brunes minces, elle n'était pas désagréable à regarder. Personnellement, il avait toujours préféré les grandes blondes dotées d'une généreuse poitrine.

Ce petit bout de femme — elle ne devait guère mesurer plus d'1 mètre 60 — possédait un visage en forme de cœur aux traits délicats, des yeux bleu-gris et des cheveux bruns et raides coupés à hauteur d'épaule. En réalité, sans être son type, elle était carrément jolie.

– Que désirez-vous ? demanda-t-il d'un ton dépourvu d'affabilité.

– Être ailleurs, n'importe où. Seulement, que ça me plaise ou non, je suis ici. Je me présente : Joanna Chandler. Et je ne suis pas journaliste.

Elle lui tendit la main. Ryder se leva, prit ses petits doigts dans les siens et se rassit très vite.

– Joanna Chandler..., répéta-t-il en hochant la tête d'un air sombre.

Il se rappelait tout à coup ce déjeuner, peu après Noël, pris en compagnie de son cousin Michael Fortune dont le grand-père, Ben, était un frère de son propre grand-père. Michael était un cadre dynamique et influent de la société Fortune. Il était également marié à Julia Chandler. Michael avait tenu à rencontrer Ryder au moment où ce dernier prenait la direction de son entreprise.

– J'aimerais que tu aies un entretien avec ma belle-sœur, Joanna Chandler, avait dit Michael, venant droit au but. Elle s'est récemment

installée à Minneapolis pour se rapprocher de Julia et des enfants, et ma femme est ravie de l'avoir près d'elle.

Un emploi la retiendrait à Minneapolis, avait-il poursuivi, ce que souhaitait ardemment Julia dont les désirs semblaient beaucoup compter pour son époux. Ryder pourrait sûrement trouver à caser dans son entreprise cette jeune femme.

Quand Ryder avait voulu obtenir de plus amples informations, Michael avait simplement répondu qu'elle avait suivi un parcours professionnel plutôt chaotique.

Ce qui, en termes clairs, signifiait probablement qu'elle n'avait jamais travaillé du tout. Ryder voyait d'ici le tableau : une jeune femme frivole, au tempérament brouillon et dépourvue de volonté. Avec son goût pour les sorties, elle montrerait sans doute encore plus tard que Mlle Volk le bout de son nez au bureau. Comment expliquer, sinon, que Michael n'ait pas jugé bon d'incorporer sa belle-sœur à la société Fortune ? Il aurait eu tort de se gêner puisqu'il avait la possibilité de refiler le bébé à un autre.

Vis-à-vis de ce cousin plus âgé, plus riche et plus puissant, Ryder avait pourtant gardé pour lui ses sarcasmes.

L'impulsif jeune homme qu'il était encore seulement deux ans auparavant avait laissé la place à un homme d'affaires soucieux de ses intérêts. Sans mot dire, il avait donc accepté d'employer la petite sœur.

Trois semaines s'étant toutefois écoulées depuis ce déjeuner et, n'ayant reçu ni curriculum vitae ni lettre de motivation, Ryder avait classé l'affaire. Ce qui n'était pas le cas de tout le monde, malheureusement.

Joanna regarda autour d'elle le bureau vide.

– Où est le personnel ?

Impossible de dire si son étonnement était sincère ou bien teinté d'ironie.

Ryder grimaça.

– Il se compose d'une réceptionniste, qui prend généralement son service entre 9 heures et demie et 10 heures, et de vous.

Les yeux de la jeune femme s'écarquillèrent. Ils étaient finalement plus bleus que gris, nota Ryder. A moins que ce ne soit le bleu soutenu de sa robe qui accentue cette teinte. Si elle portait du gris, peut-être paraîtraient-ils plus gris que bleus ?

Il se leva et secoua la tête pour chasser l'idée importune. Comment pouvait-il se laisser aller à de pareilles divagations ?

– Cela signifie-t-il que j'ai le poste ?

– Il semblerait. Joanne, je...



– J-o-a-n-n-a, épela-t-elle patiemment. Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle comme il soupirait.

– Tout va à merveille. Je suis heureux de constater que vous savez au moins épeler votre nom.

Joanna leva les yeux au ciel. Puis, après avoir ôté son manteau, elle alla le suspendre à un portemanteau qui affectait la forme d'un palmier brillamment coloré.

– C'est un objet... surprenant.

– Ridicule, oui ! rétorqua-t-il. N'ayons pas peur des mots.

– Ce n'est donc pas vous qui l'avez choisi ?

– Bien sûr que non ! C'est un cadeau de ma sœur Charlotte, championne, comme vous je suppose, de mondanités et de shopping.

– Parce que vous vous imaginez que je passe mon temps en mondanités et en shopping ?

– Je n'imagine rien ! Puis-je espérer, au moins, que vous tapez dix mots à la minute ?

– Je me doutais que ce serait difficile, mais pas à ce point. Michael vous a forcé à m'engager, n'est-ce pas ?

– Personne ne m'a forcé à quoi que ce soit, répliqua vivement Ryder. Mais je dois admettre que je suis, euh... disposé à rendre certains services aux membres de ma famille.

– Surtout quand ces derniers peuvent racheter et vendre dix fois votre entreprise.

Joanna eut un sourire légèrement railleur.

– Allons, Ryder, reconnaissez qu'il vous a mis le couteau sous la gorge.

– Vous voulez la vérité ? La voici : je ne vous engagerais pas si votre beau-frère ne m'avait fortement suggéré de le faire.

– Ses suggestions ressemblent parfois à des menaces...

– Surtout quand elles sont accompagnées d'un certain regard.

– Mais, bien sûr, pour reprendre vos propres termes, vous ne vous êtes pas senti forcé à quoi que ce soit ?

– Pas du tout ! Ça m'a juste paru une bonne idée.

Quel charme quand il souriait ! se dit Joanna. Et soudain, devant ce bel homme aux cheveux d'ébène et aux traits taillés au burin, elle se sentit gauche et nerveuse comme l'adolescente d'avant l'accident — accident qui avait coûté la vie à sa mère et l'avait clouée, elle, des années durant sur un lit d'hôpital.

Mais pas question de se laisser troubler. Faisant appel à toute cette force de caractère acquise au cours de ces années terribles où elle avait dû lutter pour recouvrer la mobilité perdue, elle rétorqua avec sérieux :

– Écoutez, je déteste l'idée de représenter un fardeau pour vous, Ryder. Considérez-vous libre de revenir sur votre décision. J'expliquerai à Michael qu'il y a incompatibilité de caractère entre nous, ou quelque chose du même genre.

Ils se regardèrent, et un courant mystérieux, aussi intense qu'impalpable, vibra entre eux. Cette fois, ce fut Ryder qui baissa les yeux le premier.

Étrange, pensa-t-il. Il ne pouvait être attiré par cette fille qui n'était pas du tout son genre, ni physiquement ni moralement. D'un autre côté, pas question de provoquer le courroux de Michael Fortune en la repoussant.

– Michael m'a demandé un service que je suis heureux de lui rendre, dit-il avec hauteur. Il n'y a rien d'autre à dire. Compris ?

– Parfaitement, répondit Joanna entre ses dents serrées.

Ryder désigna une table plus petite, située près de l'étrange portemanteau.

– Vous pourrez prendre ce bureau, ajouta-t-il.

Joanna s'abstint de tout nouveau commentaire. L'animosité que déclenchait chez elle l'odieuse attitude de Ryder l'aidait à minimiser l'impact de l'incompréhensible courant qui était brusquement passé entre eux. Incompréhensible parce qu'il ne pouvait s'agir d'attirance physique, se dit-elle. Trop autoritaire, trop impatient, trop séduisant, trop tout, Ryder Fortune n'était absolument pas son genre. Quoi qu'il en soit, il aurait fallu être folle pour seulement envisager une aventure avec son supérieur. On savait bien ce que ça donnait.

Bien sûr, Julia était tombée amoureuse de Michael quand elle était sous ses ordres et tout avait merveilleusement bien tourné pour eux. Mais c'était différent. Quel homme ne se serait épris de Julia qui incarnait la perfection en tout ?

Ce qui était loin d'être le cas de Joanna. Nul, plus qu'elle, n'était conscient de ses défauts. Et elle n'irait certainement pas au-devant de nouveaux déboires en s'amourachant de quelqu'un qui, comme Ryder Fortune, appartenait à un autre univers que le sien.

– La dernière secrétaire, Sandra je-ne-sais-quoi, s'asseyait ici, dit Ryder. Elle n'appréciait guère de partager mon bureau, ce qui est bien compréhensible : devant moi, plus question de prendre des pauses de deux heures pour déjeuner ni de passer son temps au téléphone en communications privées.

– C'est inhabituel de partager le bureau du P.-D.G., souligna Joanna.

Elle éprouva un élan de sympathie pour Sandra je-ne-sais-quoi. Ce devait être épouvantable de travailler sous l'œil d'aigle de Ryder Fortune ! Sort qui lui était pourtant réservé !

– Évidemment, votre beau-frère ne partage pas le sien ! répliqua avec aigreur Ryder. Mais ici c'est ainsi, même si cela a de quoi surprendre, je vous l'accorde.

– Cela incite même à se poser des questions sur ce qui se passait ici, dit songeusement Joanna.

– Vous peut-être. Moi, j'ai autre chose à faire qu'à m'interroger sur de pareilles broutilles !

Joanna se rembrunit. S'il essayait de la faire passer pour une commère, c'était réussi !

– De toute façon, reprit-il, même si je n'ai pour le moment ni temps ni argent à consacrer à l'aménagement des locaux, je compte bien faire en sorte que cette situation ne s'éternise pas.

Un silence tendu tomba entre eux, que Joanna s'empessa de rompre.

– Je suis donc engagée comme assistante de direction ?

– Vous ne pourrez faire pire que la précédente.

– Pourriez-vous me peindre le profil du poste ? Que je sache ce qu'on attend de moi.

Ryder eut un sourire plutôt malveillant.

– Je vais vous en faire une description par écrit. Mais d'abord, veuillez jeter ce café que je réchauffais et m'en préparer du frais. Cela fera partie de vos fonctions. Je veux du café frais en arrivant le matin. Compris ?

Joanna haussa les épaules.

– Compris.

– J'arrive à 8 heures. Vous devrez donc prendre votre service plus tôt.

– Mais naturellement. Je serai là avant 8 heures pour préparer votre café, dit-elle d'un ton qu'elle voulait professionnel.

– Je n'apprécie guère vos sarcasmes, Joanna.

La jeune femme en conclut qu'il lui faudrait retravailler son expression orale.

– Désolée, monsieur.

C'était sûrement mieux. Elle paraissait vraiment contrite, presque humble !

Ryder se rassit derrière son bureau afin de taper son profil de poste.

– Est-ce le moment de m'enquérir de mon salaire ? demanda prudemment Joanna.

Comme Ryder avançait un chiffre astronomique, la bouche de la jeune femme s'arrondit.

– Je gagnerai tout ça ?

– Pas du tout. C'était une blague.

Cette fois, il énonça un chiffre beaucoup plus raisonnable.

– Plus les avantages, ajouta-t-il. Seulement, vous devrez avoir travaillé un mois entier avant de les toucher. Quatre semaines à huit heures par jour.

Il eut un sourire narquois. Comme si elle allait tenir le coup aussi longtemps !

Joanna résista à l'envie de souligner qu'elle n'appréciait pas plus le sarcasme que lui. Mais il n'entrait certainement pas dans les attributions d'une bonne secrétaire de chercher à marquer des points contre son patron, n'est-ce pas ?

– Pourquoi n'essayez-vous pas de discuter votre salaire ? reprit Ryder. N'avez-vous pas besoin d'argent ? Non, bien sûr, puisque vous êtes entretenue par votre sœur et votre beau-frère.

– Si je voulais dépendre de Julia et Michael, j'aurais accepté l'emploi fictif que Michael m'avait déniché au siège de la société Fortune, et aurais emménagé dans le luxueux appartement qu'ils proposaient de me louer ! Seulement, voyez-vous, comme je n'aime pas qu'on me fasse la charité, je partage un appartement avec deux colocataires et je prends cet emploi, même si je dois encore à la bonté des Fortune de l'occuper. A présent que je vous ai rencontré, je suis toutefois rassurée sur un point : le fait d'être la sœur de Julia ne me fera bénéficier d'aucun privilège. Ce qui m'arrange beaucoup !

Quel feu dans son regard ! pensa Ryder, tout surpris. Il l'examina pendant qu'elle préparait le café.

Sa robe lui allait vraiment bien. Plus il la regardait, plus il trouvait sa silhouette gracieuse. Elle était très mince mais pourvue d'un postérieur joliment galbé et de jambes longues et nerveuses. Ses seins étaient menus, certes, mais de plus généreux auraient alourdi sa silhouette. Non, elle était très bien comme elle était.

Se retournant brusquement, Joanna le surprit en plein examen et leva ses élégants sourcils bruns.

## 2.

« Je suis grillé ! » pensa Ryder. Il se demandait comment sortir de cette situation quand une idée lui traversa l'esprit. Il s'éclaircit la gorge.

– C'est que euh... en regardant cette cafetière, je me disais que c'était le genre d'objets auxquels devrait s'intéresser cette entreprise.

– Je vois, dit Joanna qui préférait feindre de croire que c'était la cafetière qu'il détaillait avec autant d'attention et non pas elle. Vous vous intéressez donc aux gadgets ménagers.

– Pas seulement. Il y a aussi tous les objets de haute technologie destinés à l'industrie et au commerce. J'aimerais également inclure dans notre production du matériel d'entraînement de pointe pour les athlètes. Notre domaine, c'est l'ingénierie industrielle. Nous prenons les idées des inventeurs afin de leur donner une application pratique. Nous aurons nos propres concepteurs, bien sûr, mais je veux aussi travailler avec des inventeurs indépendants.

Joanna l'écoutait, médusée. Son enthousiasme était contagieux, se dit-elle.

– Avez-vous songé à une ligne de produits facilitant la vie ? demanda-t-elle avec intérêt. Si vous voulez recruter de nouveaux inventeurs, certains accomplissent des miracles dans ce domaine.

– Qu'entendez-vous par produits facilitant la vie ?

– Ce sont des objets spécialement dessinés pour aider les handicapés dans les tâches quotidiennes.

C'était là un sujet cher à son cœur. A travers son long combat pour retrouver l'usage normal de ses membres, elle avait appris à connaître les difficultés que présentent de simples tâches ménagères à ceux qui ne disposent pas — soit de naissance, soit par accident — de tous leurs moyens. Elle était personnellement en contact avec des gens déterminés à changer cette situation grâce à des appareils adaptés.

Soudain, elle trouvait exaltante l'idée de convaincre Ryder d'étendre son champ d'action à la création de ces objets qui répondaient à un besoin réel.

– Ça peut aller de quelque chose d'aussi simple qu'un interrupteur de lampe accessible à une personne en fauteuil roulant à...

– Il existe des maisons spécialisées dans ce domaine, dit Ryder dont l'intérêt faiblissait visiblement. Ce que je cherche, ce sont...

– Les maisons spécialisées en fournitures médicales sont davantage axées sur l'équipement au sens large, coupa-t-elle. Vous seriez surpris des difficultés qu'on éprouve à trouver ces objets sur le marché. Bien sûr, quelques catalogues spécialisés s'emploient à combler ce vide mais...

Comment se faisait-il qu'elle connaisse si bien le milieu hospitalier et les problèmes des handicapés ? se demanda-t-il sans chercher toutefois à en savoir plus long.

– Je n'envisage pas de produire pour un marché limité, Joanna. Je vois plus grand, voyez-vous. Sur un marché de masse, seuls les plus forts, et les plus capables de s'adapter survivent. C'est la sélection des espèces. Darwin a parlé de cela avant moi. Et j'ai bien l'intention que Fortune's Design fasse partie des gagnants.

– Quelle philosophie ! rétorqua Joanna en grimaçant.

– C'est la seule qui vaille, affirma Ryder. Car pour le reste ce sera l'affaire du département marketing et ressources humaines quand il fonctionnera normalement et que les employés n'attendront pas 9 heures pour arriver au bureau...

– 9 heures, n'est-ce pas l'heure normale d'ouverture des bureaux ?

– 9 heures, c'est pratiquement la moitié de la matinée ! s'exclama Ryder.

Sa façon de le regarder comme s'il était un négrier, le fouet à la main, l'excédait. Il tenta de s'expliquer.

– Vivre en regardant l'horloge n'incline pas à la réussite. Quand je travaillais dans les mines de diamants, en Afrique du Sud, nous ne ménagions pas notre temps. De l'aube à...

– Vous travailliez dans une mine de diamants ?

Ryder sourit.

– Ma grand-tante Kate m'avait envoyé là-bas. Je voulais tout laisser tomber, vivre une vie d'aventures ; on peut dire qu'elle m'en a fourni les moyens !

Le souvenir le fit rire.

– Parfois, on se serait cru dans un film d'Oliver Stone, avec des personnages tout droit sortis de Cental Casting ! Le travail était un



combat de chaque jour. Un sport, bien plus qu'un jeu. J'en ai bavé, je peux le dire.

– J'ai l'impression que ça vous a plu.

– C'est vrai.

Par la fenêtre, il examina le ciel gris et morne de Minneapolis. On annonçait une fois encore de la neige.

– Je comprends maintenant le palmier, dit Joanna. Votre sœur voulait apporter une touche d'exotisme dans votre bureau.

– Temps, climat, paysages : tout est radicalement différent là-bas.

– L'Afrique vous manque-t-elle ?

Il haussa les épaules.

– Parfois.

– Dans ce cas, pourquoi être revenu ?

– J'ai envie de vivre ici.

Comme elle le regardait d'un air de doute, il hocha énergiquement la tête.

– Je suis vraiment content d'être de retour. Et content d'être en vie, surtout.

– Si vous le dites.

– Je le dis. Parce que l'aventure a bien failli mal tourner !

Joanna s'assit à son bureau et fit pivoter son siège pour lui faire face en prévision de l'histoire qui, elle le sentait, n'allait pas manquer de venir.

– L'année dernière, commença-t-il, j'ai découvert un réseau de contrebandiers qui opérait dans une des mines. Certains ouvriers utilisaient des pigeons pour faire sortir des gemmes volées de la zone surveillée. J'ai accepté de travailler sous une couverture afin d'attraper les suspects la main dans le sac, et j'ai réussi. Ils ont été arrêtés et inculpés. Malheureusement, je n'ai pu éviter un échange de coups de feu...

Soudain, il se leva, ôta sa veste et retrouva sa chemise. Joanna l'observait, les yeux grands ouverts. Avec surprise, elle découvrit un torse bronzé — fait inhabituel en une saison où les habitants de Minneapolis exhibaient tous des mines de papier mâché — et ne put s'empêcher de noter qu'il était également très musclé.

Sous les yeux fascinés de Joanna qui se demandait où il voulait en venir, il désigna une cicatrice rosâtre sur son épaule.

– C'est là que la balle m'a atteint, expliqua-t-il avec une gloriole plutôt touchante.

Joanna fit de son mieux pour paraître impressionnée ; sur ce terrain toutefois, se disait-elle, elle le dépassait haut la main. Après l'accident,

elle avait subi tant d'interventions chirurgicales qu'elle ne comptait plus les cicatrices. Ses hanches, ses jambes, son abdomen, sa poitrine, sa tête même étaient marquées. Elle se frotta machinalement le crâne, ses doigts retraçant la ligne invisible de la fracture. Quoi qu'il en soit, elle n'avait pas l'intention d'entrer en compétition avec lui sur ce terrain-là.

– C'était très douloureux, dit Ryder, se rapprochant pour qu'elle puisse admirer son trophée dans toute sa gloire.

– Je le crois facilement.

– Sans parler de la rééducation, une fois la plaie cicatrisée.

Elle connaissait tout cela par cœur ; durant des années, elle avait dû se soumettre à des exercices exténuants et devait encore travailler pour garder sa souplesse. Si elle ne s'exerçait pas régulièrement, ses muscles redevenaient raides et douloureux.

– Je surnommais la salle de kinésithérapie la chambre des tortures et le thérapeute Torquemada !

Joanna hocha la tête d'un air entendu.

– Et les employés du laboratoire, ne les traitez-vous pas de vampires quand ils venaient prélever des échantillons de sang ?

– Si, dit en riant Ryder. Il y en avait un en particulier que j'avais surnommé Dracula !

Bien sûr. Il se trouvait toujours un membre du personnel qui faisait preuve d'un zèle un peu inquiétant.

– Qui dit que les vampires appartiennent à la légende ? demanda Joanna. Ils rôdent partout autour de nous ; seulement ils sont munis de longues aiguilles au lieu de dents acérées.

– Ce n'est que trop vrai. Durant mon séjour à l'hôpital, j'ai eu tout le loisir de réfléchir, et j'ai compris qu'il était temps pour moi de revenir aux États-Unis. Je me préparais à repartir au bas de l'échelle, mais Kate m'a fait la proposition de reprendre cette entreprise en difficulté afin de la remettre sur pied. J'ai un an pour réussir. Si ça marche, l'affaire m'appartiendra en propre.

– Sinon c'est le retour à la mine de diamants ?

– J'avoue que je ne me suis pas posé la question, car j'ai la ferme intention de réussir. C'est pourquoi j'exige autant de travail de moi-même et de mes employés.

Les yeux noisette de Ryder brillaient de ferveur.

– Pensez-vous pouvoir supporter une telle pression ?

Il aurait aimé qu'elle abandonne son air distant et qu'elle fasse preuve de davantage d'enthousiasme. Pour atteindre son objectif, il avait besoin d'éléments dynamiques.

Joanna se leva pour lui servir une tasse de café.

– Ce que vous appelez pression, dit-elle en souriant, d'autres ne le nommeraient-ils pas intimidation ?

Il fronça les sourcils. Il n'avait pas besoin d'empêcheuse de tourner rond dans son entourage.

– J'aimerais voir votre curriculum vitae, Joanna. Connaître les endroits où vous avez travaillé, pour qui, et avec quels résultats.

En tant que P.-D.G., il avait parfaitement le droit de se renseigner sur la qualité de la marchandise qu'on lui avait imposée.

– A quoi bon ? Vous savez très bien que, grâce à mon beau-frère, vous m'avez sur le dos que ça vous plaise ou non.

Le provoquait-elle ? Il l'observa avec attention. Elle souriait. A vrai dire, son sourire était même particulièrement attirant.

« Elle le sait et en joue », se dit-il. Mais si elle croyait qu'un sourire suffirait à l'embobiner, elle en serait pour ses frais !

– Êtes-vous capable de taper à la machine et d'utiliser un ordinateur ?

– Si je réponds par la négative, je suis virée ?

– Contentez-vous de répondre à ma question.

– Je sais un peu taper et j'ai surfé sur le Net.

Comme qualifications, il avait vu mieux. Cependant, ainsi qu'elle l'avait souligné, il n'avait pas le choix. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, Ryder lui sourit.

– Bienvenue chez Fortune's Design, Joanna.

– Oui, trésor, je te promets de venir bientôt.

Joanna rit doucement dans le téléphone.

– Non, pas ce soir ! Je travaille tard. Demain soir pour dîner ? Eh bien, je ne sais pas...

A quelques mètres de là, feignant de s'absorber dans les chiffres inscrits sur son écran, Ryder ne perdait pas un mot de la conversation. Il ne pouvait reprocher à Joanna de téléphoner pendant l'heure de la pause. Elle s'était contentée d'un sandwich et d'une orange en guise de repas et, à présent, elle était libre de disposer de son temps comme elle l'entendait.

– Que veux-tu dire, Trésor ?

Ces propos mielleux donnaient la nausée à Ryder. Qui pouvait-elle bien affubler d'un pareil nom ?

– Je sais. Tu me manques aussi.

Joanna se renversa contre le dossier de sa chaise et se massa la nuque d'un air absent. Ryder l'observait sans parvenir à détourner son

regard. La courbe de sa nuque était si gracieuse, ses doigts, petits et fins, si délicats. Elle portait une bague au majeur de la main droite, une améthyste montée sur un anneau d'or. Durant son séjour en Afrique du Sud, Ryder avait appris à évaluer les pierres précieuses. Celle-ci n'avait pas une grande valeur. Pourtant, Joanna la portait fidèlement, jour après jour. Elle y attachait sans doute une valeur sentimentale. Un cadeau de « Trésor », peut-être ?

– Passe le téléphone à ta maman, maintenant, Phoebe. Je veux lui parler.

Ryder laissa échapper un long soupir de soulagement. « Trésor » était la petite Phoebe, sa nièce âgée de quatre ans.

– Phoebe m'a invitée à dîner demain soir, annonça d'un ton amusé Joanna à sa sœur. Elle dit qu'elle m'a appelée au travail parce qu'elle voulait me parler. Depuis quand sait-elle se servir du téléphone ? Comment ? Tu plaisantes ! La messagerie vocale ?

Ryder sourit. Bien qu'il ne soit jamais parvenu à se rappeler les noms des nombreux rejetons de la famille Fortune, grâce aux photos qui ornaient le bureau de Joanna, il connaissait les filles de Michael. Après Grace, l'aînée, venaient Phoebe et Felicity. Et enfin Noelle, le bébé né fin décembre.

C'était pour les voir grandir que Joanna avait souhaité s'installer à Minneapolis, lui avait-elle confié. Photos et vidéo ne lui suffisaient pas et elle avait préféré renoncer à ses pérégrinations. Il en avait conclu que la jeune femme devait aimer beaucoup sa famille.

En étudiant le curriculum vitae de Joanna, en effet, Ryder avait compris pourquoi Michael qualifiait son parcours professionnel de « chaotique » : la jeune femme n'avait cessé de voyager depuis qu'elle avait abandonné ses études à la fin du secondaire pour partir vivre en Europe. Non qu'elle ait beaucoup de moyens, au contraire. Entre ses différentes places de jeune fille au pair, elle campait ou dormait dans des auberges de jeunesse, et quand le manque d'argent se fait sentir elle s'engageait comme femme de chambre dans les hôtels ou serveuse de fast-food.

Les deux dernières années, elle avait travaillé comme assistante dans une maison chargée de prospecter des lieux susceptibles de servir de décors de films. Par ce biais, elle avait traîné ses guêtres à travers toute l'Amérique du Nord ; ce métier lui convenait très bien, avait-elle expliqué, parce qu'elle ne tenait pas en place.

Ainsi donc, elle était encore plus instable que lui, avait-il découvert avec étonnement. Et, comme lui, elle avait néanmoins choisi de privilégier la vie de famille. Tous deux gravitaient dans l'orbite des

Fortune sans vraiment jouir de leur aisance financière. Trajet professionnel à part, ils avaient suivi des chemins incroyablement parallèles.

Ryder l'observa tandis qu'elle s'entretenait avec sa sœur. Elle était toujours en mouvement ; faisant pivoter son fauteuil, jouant avec un stylo, se levant pour se percher sur un coin de son bureau, une jambe battant l'air.

On ne s'ennuyait jamais à la regarder, et Ryder ne s'en était pas privé depuis un mois qu'elle travaillait pour lui.

Durant cette période, leur entente avait connu des hauts et des bas. A la surprise de Ryder toutefois, Joanna ne se plaignait jamais, quelle que fût la lourdeur du travail ou la longueur des journées. Car, souvent, ils travaillaient tard dans la soirée.

Us prenaient leurs repas au bureau, testant tous les lieux du quartier qui livraient des plats. Elle se montrait d'agréable compagnie, bavardant avec animation de tout et de rien. Les employés l'appréciaient, un peu trop peut-être, au goût de Ryder.

Cependant, si son hyperactivité l'amusait généralement, certains jours, elle le rendait fou. Elle avait également une fâcheuse tendance à la distraction ; Il lui fallait tout noter sous peine d'oublier. En réalité, Joanna travaillait mal sous la pression, alors que Ryder s'y épanouissait. Jongler avec cinq projets à la fois l'enchantait alors que, quand les choses s'accéléraient, elle mélangeait noms, adresses, numéros de téléphone, heures de rendez-vous ; tout. Quand il la réprimandait à ce sujet, elle plaisantait sur son, manque de mémoire à court terme. Ryder ne riait pas. Il détestait la désinvolture.

Pourtant, alors que les oublis de Joanna le mettaient hors de lui, il ne restait jamais bien longtemps fâché contre elle. Pourquoi cette indulgence à son égard alors qu'il se montrait si sévère envers ses autres employés ? se demandait-il parfois. A cause de sa charmante frimousse et de son tempérament aimable ou bien de son statut de petite sœur bien-aimée de l'épouse de Michael Fortune ?

Levant les yeux, Joanna se rendit compte que Ryder l'observait. Elle s'immobilisa, une photographie à la main. Elle détestait quand il la regardait ainsi, lui donnant la sensation d'être un rat de laboratoire. Ou un patient dont un thérapeute guette les moindres progrès.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-elle, sur la défensive. Je suis trop remuante, c'est ça ?

Il lui en faisait la remarque au moins une fois par jour. Joanna devait accomplir de gros efforts pour se tenir tranquille, et encore, ça ne suffisait pas toujours. C'était une des conséquences les plus pénibles de



l'accident. Elle était parfaitement consciente de ce défaut ; elle n'avait pas besoin qu'on le lui rappelât sans cesse.

– Pas étonnant que vous soyez si maigre, dit Ryder. Vous devez brûler l'équivalent calorique de trois repas, rien qu'en virevoltant dans ce bureau.

– Je ne suis pas maigre ! répliqua-t-elle, piquée au vif.

Elle avait peu d'appétit, son sens du goût ayant été également atteint. Elle devait constamment se rappeler qu'il fallait manger, et maintenir son poids était chez elle un souci constant.

– C'est vrai. Vous êtes mince, rectifia-t-il, son regard s'attardant sur elle.

Joanna se sentit rougir. Parfois, l'examen approfondi auquel il la soumettait la rendait nerveuse.

– Je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre votre conversation, reprit-il. Si vous dînez chez votre sœur demain soir, je partirai tôt également, à 19 heures.

– 19 heures, ce n'est pas tôt, Ryder ! Ça va probablement vous causer un choc, mais en Amérique les gens quittent leur bureau à 17 heures.

– Un choc ? Impossible ! Tout le monde ici quitte son poste dès 17 heures, même Mlle Volk qui n'arrive qu'à 10 heures !

– Sortir dans le froid matinal lui est pénible. Elle souffre de bronchite chronique, de migraines, de lumbago et de...

– Elle devrait s'installer sous des cieux plus cléments.

Joanna lui jeta un regard de reproche.

– Ne parlez pas ainsi devant elle.

– Je sais, je sais. Mais on peut toujours rêver.

– Je suppose que vous aimeriez la remplacer par une pulpeuse blonde.

– Je l'imagine déjà, assise là...

De la tête, il indiqua le bureau de la réception.

– Ah ! je parie que ça ne vous dérangerait pas de partager votre bureau avec *elle*, poursuivit Joanna, toujours sur le ton de la plaisanterie.

– Ça ne me dérange pas de le partager avec vous, répliqua-t-il d'une voix légèrement enrouée.

Seigneur ! était-ce bien lui qui avait prononcé ces mots, avec un tel accent de sincérité ? Il pensa aux plans de l'architecte qui dormaient au fond de son tiroir. Il remettait toujours à plus tard le commencement des travaux, sous prétexte qu'il ne supportait pas de travailler dans le bruit et la poussière. Mais était-ce vraiment cela qu'il voulait éviter ?



Son regard croisa celui de Joanna. Ils se dévisagèrent un long moment. Devant l'intensité de son expression, Joanna sentit un flot de chaleur l'envahir et elle grimaça. Elle n'allait tout de même pas se laisser émouvoir par un simple regard !

Ce serait à la fois stupide et vain ; une simple aventure ne l'intéressait pas et Ryder n'avait aucune intention de s'engager. Elle l'avait assez souvent entendu rappeler aux jeunes femmes qui lui téléphonaient, la perspective de mettre la main sur un Fortune semblant en tenter plus d'une. Inévitablement, Ryder avançait qu'il avait trop de travail pour sortir, qu'il ne savait pas quand il pourrait les revoir. De l'entendre ainsi éconduire ses prétendantes mettait Joanna en joie.

Non, vraiment, ça n'avait pas de sens, se dit-elle. Tomber amoureuse de Ryder serait de la dernière stupidité. En plus, il n'avait aucune affinité avec elle. Les meilleurs jours, elle l'exaspérait, et les pires, elle le soupçonnait de se retenir pour ne pas la virer.

Soudain mue par un brusque besoin d'action, Joanna se leva pour manipuler la commande du store, passa l'éponge sur le plan de travail déjà nettoyé, puis transféra ses stylos d'un porte-crayons à un autre.

– On dirait une mouche qui tourbillonne, fit remarquer Ryder. Vous buvez trop de café, Joanna.

Elle réprima un soupir. Cela faisait longtemps qu'elle ne buvait plus de café afin de ménager son système nerveux déjà ébranlé.

– Depuis un mois, vous n'avez pas encore remarqué que je ne bois que de la tisane ?

Impulsivement, elle ramassa dans la corbeille un sachet usagé qu'elle lui lança. Ryder eut le réflexe de l'attraper au vol.

Son geste horrifia Joanna. « Vous devez toujours réfléchir avant d'agir, Joanna », lui répétaient les kinésithérapeutes qui s'occupaient de son cas. Dommage qu'elle se soit rappelé trop tard leur conseil.

– Je ne peux pas croire que j'ai fait ça ! Vraiment, je vous prie de m'excuser... Ce... ce n'était pas très professionnel.

– C'est le moins que l'on puisse dire ! répliqua-t-il, les lèvres frémissant d'un rire contenu. J'ai bien paré le coup, vous ne trouvez pas ?

Saisi d'une impulsion soudaine, il lui jeta à son tour le sachet qui atterrit sur son bras, laissant une marque humide sur son chemisier.

– Vous, par contre, vous êtes nulle question réflexe !

– Je retire mes excuses. Vous ne vous comportez pas mieux que moi.

– Ça, c'est vrai. La différence, c'est que c'est moi le patron.

Remettons-nous au travail, voulez-vous ?

Envolé le ton facétieux ; sans transition il avait réendossé le strict costume de l'homme d'affaires.

– Je voudrais que vous rapportiez ce nouveau projet de développement au marketing. Dites-leur qu'il me faut davantage de détails.

Joanna imaginait les gémissements qu'elle allait entendre. Cela faisait la troisième fois que Ryder leur demandait de revoir le projet. Perfectionniste pour lui-même, il n'en attendait pas moins des autres. L'ennui c'est qu'elle se retrouvait toujours dans le rôle de bouc émissaire...

Elle regagnait son bureau quand elle se souvint avoir omis de réserver le billet d'avion de Ryder qui devait se rendre à une conférence à Washington le mois suivant. C'est, en effet, ce qu'elle s'apprêtait à faire quand l'appel de la petite Phoebe l'avait distraite. Il fallait qu'elle s'en occupe immédiatement...

– Joanna, chère petite, voudriez-vous aller m'acheter des vitamines C au drugstore d'en face ? Et puis un spray nasal. J'irais bien, mais il fait si froid et le vent est si violent... J'ai des douleurs partout.

Pauvre Mlle Volk !

Joanna éprouva un élan de sympathie pour la quinquagénaire. Elle ne savait que trop ce qu'on éprouve quand on souffre.

– Bien sûr, mademoiselle Volk. J'enfile mon manteau et j'y cours !

### 3.

– Je t'en prie, Ryder, viens avec nous, dit Charlotte de ce ton mi-geignard, mi-implorant dont elle usait depuis des années pour amener ses frères aînés à satisfaire ses caprices.

D'un tempérament flegmatique, Matthew, le cadet, savait assez bien lui résister tandis que Ryder, de huit ans son aîné, succombait à ses cajoleries plus souvent qu'il ne l'aurait désiré.

Cette fois, pourtant, il était bien déterminé à ne pas lui céder.

– Écoute, Charlotte, je rentre juste de l'aéroport après avoir joué à la marelle dans tout l'Est du pays, tout ça parce que mon idiotie d'assistante a oublié de réserver ma place d'avion et ne s'est souciée de m'en avertir que le matin de mon départ. Pour joindre Washington, j'ai dû...

– Une raison de plus pour prendre un peu de bon temps. Tu adoreras Surf City, Ryder.

– Certainement pas ! Rien que le nom me donne des boutons ! Je vais regarder les informations à la télé et puis me mettre bien sagement au lit.

– Tu ressembles de plus en plus à papa ! s'exclama Charlotte, boudeuse. Au lit tous les soirs à 11 heures. A ceci près que les parents ont au moins des amis, eux ! Songe à ce fait déprimant, Ryder : les résidents d'une maison de retraite sont plus vivants que toi !

– Ne dis pas n'importe quoi ! protesta Ryder.

– Ce que je dis est vrai. Tu te lèves pour aller au boulot, et puis tu rentres pour te coucher. Tu es un obsédé du travail, Ryder ! Un vieux ours solitaire et ennuyeux !

La voix de Charlotte grimpa d'un cran.

– Quand je pense que je racontais à mes amies combien tu étais drôle, décontracté et porté vers l'aventure !

A l'entendre, on aurait pu croire qu'il l'avait personnellement offensée.

– Écoute, Charlotte, j'ai eu ma dose de sorties en Afrique du Sud et...

– Je n'étais pas là pour m'amuser avec toi ! Depuis neuf ans, je ne t'aperçois que quelques jours à Noël. Maintenant que tu vis à Minneapolis, j'aimerais tellement pouvoir un peu montrer mon grand frère à mes amies ! Je t'en prie, accompagne-nous ! Je t'assure que nous nous amuserons bien.

Flatterie, cajolerie, éveil de la culpabilité : Charlotte savait jouer sur tous les tableaux. Ryder soupira. Se sentant faiblir, il tenta de mettre des conditions à sa reddition.

– D'accord, je te retrouve là-bas. Mais je n'ai pas l'intention de...

– Fantastique ! Vers 11 heures à Surf City. Veux-tu que je te fasse un plan ?

– Je trouverai, grommela-t-il.

– D'accord. Au fait, Ryder, n'oublie pas ton maillot de bains !

Une boue faite de neige fondue et de sel gicla sous ses pneus tandis qu'il prenait la direction de Surf City, une demi-heure plus tard.

L'endroit ne le surprit aucunement. Il était exactement aussi bondé, bruyant et agité qu'il l'imaginait. La musique hurlait ; dans une lumière tamisée, les gens se livraient à des exhibitions de danse quasi obscènes. C'était le genre d'atmosphère dans laquelle tout peut arriver.

Une promenade, bordée de jeux et de stands de rafraîchissements, ceignait des dunes de sable où des planches de surf s'agitaient comme si elles chevauchaient des vagues. D'un air dégoûté, Ryder regarda les gens qui essayaient d'y tenir en équilibre pour finir par en être éjectés.

Dans son jean et sa chemise rayée, il était un des clients les plus vêtus de l'endroit, la plupart ayant adopté la tenue estivale — short et sandales — ou pire : maillot de bain. Il scruta la foule à la recherche de sa petite sœur. L'idée qu'elle fréquentât régulièrement cet endroit lui déplaisait, tant il paraissait évident que le plus grand laxisme régnait ici. En se frayant un chemin à travers la foule, il croisa même des couples pratiquement sur le point d'enfreindre le règlement précisant qu'il était interdit de se livrer à des ébats sexuels en public. Et, tout à coup, il se sentit très vieux, très collet monté et pas branché du tout.

– Joanna, il faut absolument que tu essaies le surf ! C'est tellement drôle ! cria Jenny, une des colocataires de Joanna, complètement déchaînée.

Joanna regarda les gens se faire éjecter des planches de surf pour rencontrer durement le sol, et ne trouva pas ça drôle du tout.

– Excuse-moi, Jenny, mais cela ne m'amuse pas vraiment.

Jenny n'entendit pas car il fallait hurler pour se faire entendre, ce dont Joanna n'avait nulle envie. Elle se sentait tout étourdie par la cacophonie environnante.

Depuis des semaines, elle résistait aux pressions de Jenny et Wendi, son autre colocataire, qui menaient toutes deux des vies très agitées et s'inquiétaient de ce qu'elle ne sortait jamais.

Ce soir, Ryder étant à Washington, elle avait quitté tôt le bureau sans avoir eu besoin de se trouver une excuse. Elle grimaça en se remémorant la fureur de Ryder, deux jours plus tôt, en découvrant qu'elle avait oublié de prendre sa réservation d'avion, et se demanda s'il serait encore fâché contre elle à son retour.

S'il l'était, il l'abreuverait de remarques sarcastiques sur sa distraction. Elle songea aux plans de réaménagement qui dormaient dans un tiroir de son bureau, et rêva d'un mur entre elle et lui.

– N'es-tu pas contente de nous avoir accompagnées ? demanda Jenny.

Joanna soupira. Non, elle n'était pas contente. Heureusement qu'elle avait insisté pour venir avec sa propre voiture. Dans un endroit bondé comme celui-ci, elle n'aurait certainement pas de difficultés à disparaître.

A une certaine époque, elle aurait aimé Surf City, se dit-elle. La musique, avec son rythme obsédant, la foule tapageuse et l'ambiance générale de folie l'auraient enchantée. Cependant, toutes ces années d'hôpital lui avaient forgé une âme solitaire.

La constatation réjouit et inquiéta Joanna tout à la fois. D'un côté, elle appréciait de se sentir mûrie, mais de l'autre, elle ne tenait pas à vivre en ermite. Aussi ne trouvait-elle rien à objecter à Jenny, Wendi, ou même Julia, quand celles-ci lui reprochaient d'avoir une vie sociale inexistante. Seulement, cette vérité ne la blessait pas. Elle aimait faire des heures supplémentaires avec un patron qui tenait sa présence pour acquise, et puis après ? Bien sûr, Ryder n'était pas des plus faciles et il y avait des jours où ses bévues le mettaient hors de lui, mais ce n'était pas la majorité des cas. Une vague de chaleur l'envahit en pensant aux moments où ils s'entendaient si bien, travaillant dans une véritable harmonie, bavardant, riant...

– Joanna!

Une main venait de se poser sur son bras...

– Il me semblait bien que c'était vous !

A cause de la foule, Joanna ne put tout de suite se retourner. Elle n'en avait nul besoin, cependant : elle avait immédiatement reconnu la voix. C'était comme si la seule force de son esprit avait matérialisé Ryder Fortune.

– Que faites-vous là ? ajouta-t-il d'un air à la fois surpris et désapprobateur.

– Puis-je vous retourner la question ? Je n'aurais jamais imaginé que vous fréquentiez ce genre de lieu.

– Et vous auriez eu raison. Ma sœur a exercé un chantage affectif sur moi pour m'entraîner ici. Et vous, quelle est votre excuse ?

– Mes colocataires qui affirmaient qu'on s'y amusait bien.

– C'est aussi ce que prétend ma sœur. Du coup, je m'interroge sur la signification du verbe s'amuser.

– En tout cas, ce n'est pas ici que vous la découvrirez. Comment était-ce à Washington ?

– Oh, la ville est agréable et la conférence s'est bien passée. C'est plutôt le voyage que j'ai trouvé pénible. Trois escales dans des aéroports bondés... Dois-je poursuivre ?

– Je suis navrée, Ryder.

Elle paraissait vraiment contrite, pensa Ryder en lui jetant un regard de biais. Il constata qu'elle le regardait aussi, et son ressentiment fondit. Après tout, tout le monde peut commettre des erreurs, se dit-il. Ce n'était pas comme si elle l'avait fait exprès.

– Excuses acceptées, Joanna. Mais que ça ne se reproduise pas, se sentit-il obligé d'ajouter.

Joanna poussa un énorme soupir.

– Ah, ce ton tranchant ! dit-elle d'un ton moqueur. Une spécialité Fortune.

– Je ne suis pas tranchant !

– Sévère, alors ?

– Non.

Elle le cherchait. Bien qu'il s'en rendît compte, Ryder mordait à l'hameçon comme un jeune sot.

– Souvenez-vous que je viens d'accepter vos excuses, Joanna. L'ennui, c'est que je doute quelque peu de leur sincérité.

Malgré le vacarme de Surf City, Ryder entendit le ton cassant de sa voix et en demeura abasourdi. Pourquoi s'acharnait-il ainsi sur Joanna ? Pourquoi, de la voir ici, dans sa petite robe diaphane qui lui découvrait généreusement les jambes, avec ses joues rougies et ses yeux brillants lui donnait-il envie de... de la réprimander et de la forcer à quitter ce lieu de perdition ?



Sans voir son visage, Joanna imaginait sans peine l'expression de Ryder, un mélange de dignité vertueuse et de contrariété. Elle l'avait souvent vu poser un tel regard sur elle. Et, tout à coup, elle fut prise d'une folle envie de le faire sortir de ses gonds.

– Si jamais vous décidez de suivre l'exemple de ces P.-D.G. qui écrivent des best-sellers à l'usage de leurs semblables, je peux vous proposer un titre : *Comment accepter des excuses d'une employée négligente*. Vous devriez également y adjoindre un enregistrement où l'on entendrait ce ton aimable qui est le vôtre !

– N'essayez pas de faire rejaillir sur moi la culpabilité ! C'est moi qui ai souffert de votre négligence, Joanna. Et non l'inverse !

– Peut-être. Mais vous vous moquez de mes excuses. Ce n'est pas très agréable non plus, dit gaïement Joanna.

Un peu trop gaïement, décida Ryder. Il la dévisagea.

– Combien de verres avez-vous bus ce soir ?

– Inutile d'insinuer que je suis ivre ! s'exclama Joanna, indignée.

– Vous n'avez pas répondu à ma question.

– Un seul verre. J'ignore ce qu'il contenait mais c'était très bon.

– A en juger par la décontraction générale, je l'imagine plutôt corsé. D'ailleurs il suffit de voir l'insolence avec laquelle vous me répondez.

– Je ne suis pas insolente ! se défendit-elle.

– Alors disons que vous avez une manière plutôt directe de vous exprimer.

Avant que Joanna puisse répondre, un mouvement de foule la jeta contre Ryder. Un autre menaçant de la faire tomber, il passa un bras autour de sa taille.

– Ça va ?

– Oui.

Elle parvint à tourner légèrement la tête pour le regarder. Ses yeux noisette semblaient la sonder. Dire qu'elle trouvait que son beau-frère avait un laser à la place du regard ! Ce n'était rien à côté. Soudain, il lui parut urgent de quitter l'atmosphère étouffante du lieu, de fuir Ryder Fortune, surtout.

– Je... j'en ai assez d'ici, bredouilla-t-elle. Je m'en vais.

– C'est exactement ce que j'allais vous proposer.

Venez.

Il ne bougeait pas, cependant. Autour d'eux, les gens s'étaient mis à danser un slow.

– On se croirait à Times Square, le soir du nouvel an, se plaignit Joanna.

Elle remua pour se faire un peu de place. Plaquée comme elle l'était contre Ryder, elle le sentit prendre une brève inspiration.

– Attendez, chuchota-t-il, ses lèvres contre son oreille.

Sous le souffle chaud de son haleine, elle frissonna. Doucement, il la fit pivoter, puis laissa tout naturellement ses mains glisser sur ses hanches. Elles étaient souples et féminines à souhait. Ryder fut stupéfait de l'effet que ce contact produisait sur lui — conséquence, sans doute, de sa récente période d'abstinence, se dit-il pour se rassurer.

Retenant son souffle, Joanna le regardait. Le jean, la chemise à rayures, les manches retroussées, tout la surprenait. Elle examina ses avant-bras musclés et parsemés de poils sombres. Au bureau, elle l'avait toujours vu porter des complets-vestons, sauf, bien sûr, ce jour mémorable où il s'était déshabillé pour exhiber sa cicatrice... Elle revit son torse puissant. Dans le cas présent, elle ne souffrait d'aucun trouble de la mémoire.

Le souvenir la fit rougir. La tête lui tournait. Et pas seulement à cause des effets du cocktail.

Ce soir, Ryder différait tellement du chef d'entreprise impeccablement vêtu qu'elle croisait quotidiennement au bureau ! Les cheveux légèrement emmêlés, le menton bleui d'une barbe de quelques heures, il était... très séduisant.

– Si nous dansions ? suggéra-t-il.

– Sur *Surfer Girl* ?

– Je sais, c'est surréaliste, mais en accord avec le thème du lieu, non ?

Quel rêve étrange, se disait Joanna. La musique, les gens en tenue estivale alors qu'il gelait au-dehors, le désir qui luisait dans le regard de Ryder Fortune... C'était comme un réveil au sortir d'une anesthésie.

Mais pourquoi boudier son plaisir ? Elle leva les bras vers le cou de Ryder et dut s'étirer parce qu'il était très grand. Pressés par les autres couples, ils se serrèrent l'un contre l'autre et s'abandonnèrent au rythme de la musique. La tête posée contre la poitrine de son compagnon, Joanna entendait son cœur battre contre son oreille. Soudain prise de langueur, elle ferma les yeux et resserra l'étreinte de ses bras.

Ryder raffermir aussitôt sa prise, le menton dans ses cheveux. Il adorait la tenir dans ses bras. Des mains, il se mit à lui palper doucement le dos. En réponse à la caresse, Joanna se pressa en frémissant contre lui.

– Ryder..., murmura-t-elle d'une voix tremblante.

Il continuait de lui caresser le dos d'une main tandis que l'autre, après s'être nichée sous son bras, descendait maintenant et se posait sur son sein. Une chaleur trouble envahit Joanna tandis que les doigts virils la palpaient doucement. Mais, bouleversée aussitôt par le désir violent qu'éveillait la caresse, elle se rejeta en arrière avec effroi.

En elle, raison et désir se livraient un âpre combat. « Vous devez toujours réfléchir avant d'agir, Joanna. » Le précepte si souvent répété lui revenait à la mémoire.

– Arrêtez, je vous en prie ! supplia-t-elle, écartelée entre l'envie qu'il obéisse et celle qu'il continue à la caresser.

– Pourquoi arrêter ? dit-il en la serrant plus fort. C'est si bon ! Tu es sûre que c'est ce que tu veux ?

Elle leva la tête pour le regarder au moment où il baissait la sienne. Brusquement, le brouhaha autour d'eux se trouva relégué au second plan. Plus rien n'existait que Ryder et ses lèvres si proches, si proches...

C'est alors qu'un rire moqueur résonna tout près d'eux.

– Eh bien, Ryder, s'écria Charlotte, tu ne t'ennuies pas, on dirait !

Au comble de la confusion, Joanna s'écarta précipitamment de Ryder. Si elle l'avait pu, elle se serait enfuie, mais la foule la retenait prisonnière. Au lieu de cela, elle regarda comme dans un rêve la jeune femme en maillot deux-pièces qui enlaçait Ryder.

– Je te présente ma sœur Charlotte, dit froidement celui-ci. Elle adore sortir et c'est à elle que je dois d'être ici.

Pour l'heure, il ne paraissait pas particulièrement heureux de voir sa sœur. Joanna, quant à elle, bien que gênée, lui était plutôt reconnaissante de son intervention.

– Oh, là, là, Ryder ! On dirait un proviseur de lycée ! Tu n'es vraiment pas marrant !

La jeune femme vacilla et renversa un peu du contenu rose vif de son verre sur les chaussures de Ryder. Elle avait évidemment trop bu.

– Oh ! désolée, dit-elle en éclatant de rire.

– Tu vas me faire le plaisir de rentrer immédiatement, intima sèchement Ryder.

– Maintenant, on dirait papa ! Quelle chance que tu ne puisses pas m'interdire de sortir ni me supprimer mon argent de poche !

Joanna ne put s'empêcher de sourire.

– Au lieu de l'encourager, aide-moi donc plutôt à la sortir d'ici, lui dit Ryder.

Joanna ne discuta pas. Au fond d'elle-même elle était d'accord avec Ryder : dans l'état où se trouvait Charlotte, il n'était guère prudent de la laisser traîner ici.

– Allons-y.

Joanna glissa un bras autour de la taille de Charlotte qui la dépassait de quinze bons centimètres. Ryder en fit autant de l'autre côté, si bien que leurs mains et leurs bras se frôlèrent. Joanna frémit délicieusement à ce contact.

Jetant un rapide regard à Ryder, elle découvrit un visage figé dans un masque de désapprobation. Qu'était devenu le jeune homme qui déclarait d'une voix rendue rauque par le désir qu'il n'avait pas envie de la laisser partir ? Il regrettait évidemment l'incident. Sa réprobation les englobait toutes les deux.

Dire qu'elle l'avait presque embrassé ! En le regardant, Joanna trouvait la chose difficile à croire. Son patron avait failli l'embrasser. Et elle était plus que consentante. Elle frissonna. Où en seraient-ils à présent s'ils avaient cédé à leur impulsion ?

– Il est trop tôt pour partir, protesta Charlotte.

– Où sont ton manteau et tes chaussures ? demanda Ryder sans prendre la peine de lui répondre.

Charlotte indiqua la direction d'un stand de boissons.

– Là-bas, bredouilla-t-elle. Quelqu'un a renversé du pina colada sur mon manteau et...

Ryder la dévisagea durement. La même expression que quand elle-même commettait une bétise, pensa Joanna. Et elle éprouva un fugitif élan de sympathie pour Charlotte.

– Je vais chercher ses affaires et vous retrouve à la porte, proposa-t-elle.

Quelques instants plus tard, elle rejoignait Ryder et Charlotte qui chantait et dansait sur l'air de *California Girl* avec un enthousiasme que son frère n'avait pas réussi à éteindre. Joanna l'aida à passer son manteau et ils sortirent.

– Merci de ton aide, maugréa Ryder.

– N'est-ce pas le rôle d'une assistante ?

– Assistante ? Vous êtes l'assistante de Ryder ? éructa Charlotte.

Alors c'est vous celle qu'il appelle son idiot d'assistante ?

– Son idiot d'assistante ? répéta Joanna, furieuse et blessée. Oui, ce doit être moi.

– Vous... vous travaillez donc pour mon frère..., bredouilla Charlotte, fronçant les sourcils dans son effort pour assembler deux idées. Et vous êtes... ici... ce soir, avec lui...

Un sourire triomphal illumina soudain son visage.

– Pas étonnant qu'il travaille si tard le soir ! Il a une maîtresse au bureau !

– Absolument pas ! s'exclama Joanna. Voyons, réfléchissez un instant. Vous imaginez votre frère courtisant une idiote ?

– Joanna, je...

Ryder paraissait sincèrement contrarié. Cependant, refusant de s'en laisser conter, Joanna profita d'une brusque brèche dans la marée humaine pour planter là le frère et la sœur. Dans sa précipitation, elle faillit toutefois heurter un homme très beau et bien bâti, une superbe jeune femme blonde au bras, tous deux en luxueux costumes de bain qui ne cachaient pratiquement rien de leur anatomie. L'homme adressa un sourire éclatant à Joanna.

– C'est notre cousin Chad, fit la voix de Charlotte derrière elle.

Ryder ne prononça pas une parole. Ses doigts agrippèrent la ceinture du manteau de Joanna et la tirèrent violemment en arrière. Elle se retourna, stupéfaite par la possessivité du geste. Cependant, sans un regard en arrière, Ryder entraîna ses deux compagnes, tirant l'une, portant à demi l'autre, vers la porte. Le brusque passage du vacarme au silence et de la foule au désert était presque traumatisant. Il s'arrêta devant la porte de l'ascenseur menant au parking.

– Qu'est-ce qui vous prend ? cria Joanna, excédée. Me tirer ainsi ! Je...

– Je n'avais pas envie de parler à Chad. En plus, je n'ai pas aimé la façon dont il te regardait ! grommela Ryder. Au moindre encouragement de ta part, il se débarrassait de sa blonde siliconée et...

– Mais je ne l'ai pas encouragé ! répliqua froidement Joanna. De plus, je suis parfaitement capable de me faire une idée personnelle des gens !

L'ascenseur se présentant, Ryder poussa Joanna et Charlotte à l'intérieur. Puis il appuya sur le bouton numéro quatre et l'appareil s'ébranla.

– Je suis garée au niveau deux, dit Joanna.

Ryder ne fit pas un geste pour rectifier et ils dépassèrent le niveau devant une Joanna impuissante.

– Peu importe. Tu viens avec moi, déclara-t-il de ce ton autoritaire qui la mettait hors d'elle.

– Vous n'êtes pas au bureau, Ryder. Vous n'avez pas d'ordre à me donner.

Les portes s'ouvrirent au quatrième niveau.

– Non ?

– Non !

– C'est ce qu'on va voir !

Sans ménagement, Ryder entraîna Joanna hors de l'ascenseur tandis que Charlotte les suivait d'un pas vacillant.

## 4.

- Lâchez-moi ! cria Joanna, se débattant pour se libérer.
- Les routes sont mauvaises ; je t'interdis de conduire par ce temps.
- Vous *m'interdisez* ?

Là, il dépassait la mesure. Elle essaya de se rappeler la dernière fois où on lui avait *interdit* quelque chose. Ça devait remonter à l'époque de son adolescence, quand ses parents vivaient encore.

Depuis l'accident, Julia, qui représentait désormais sa seule famille, s'était contentée de lui donner son avis ou de lui prodiguer des encouragements ; Michael, pour sa part, se cantonnait plutôt aux questions de mécanique, en lui rappelant fréquemment de vérifier son niveau d'huile, la pression de ses pneus et de mettre de l'antigel dans son radiateur. Mais l'expression « interdire » avait disparu de son vocabulaire. Rien que de l'entendre constituait une nouveauté.

– Quelle autorité ! s'exclama Joanna. Vous vous prenez sans doute pour mon père.

Ryder lui jeta un regard noir. Comment ça, il se prenait pour son père ? Ce qu'il ressentait à son égard était tout sauf paternel !

– Tu planes, comme d'habitude, Joanna. Et tu as bu. Pas question que tu prennes le volant, ce soir !

– Vous exagérez ! A vous entendre, on croirait que j'ai passé la soirée à boire !

– Moi oui, intervint Charlotte. Es-tu fâché, Ryder ?

– Oui. Joanna et toi n'avez rien à faire à Surf City ! Ignorez-vous que, dans ce genre d'endroit, il arrive que des voyous glissent de la drogue dans les verres des filles ? C'est un lieu mal famé, voilà tout.

– Pas du tout ! rétorqua Charlotte. On s'y amuse beaucoup. Ce que tu peux avoir changé depuis ton retour à Minneapolis ! Tu es devenu pantouflard à n'y pas croire ! A côté de toi, papa est un gai luron ! Ma



parole, tu es un vrai puritain ! Parfaitement, un puritain ennuyeux comme la mort !

– Si je suis un puritain, tu es une dévergondée !

Tout en discutant, ils avaient traversé le parking glacial. Ryder s'arrêta à côté de sa Range Rover.

– Montez ! ordonna-t-il aux deux jeunes femmes.

– Est-il aussi pénible au bureau ? demanda Charlotte, boudeuse, à Joanna. Parce que dans ce cas, à votre place, je donnerais ma démission. Moi, je n'ai pas le choix ; en tant que sœur, je suis obligée de le supporter.

– Écoutez, Charlotte, répliqua Joanna, vos disputes ne m'intéressent pas. Mais, si vous voulez savoir, en tant que patron, Ryder est...

Elle ébaucha un sourire.

– ... acceptable, termina-t-elle.

Ryder haussa les sourcils.

– Merci de votre retentissant soutien, Joanna.

– Je suis ravie que vous l'appréciez, monsieur.

Elle avait conscience qu'ils flirtaient à présent à mots couverts. Elle trouvait déroutante et en même temps excitante la façon dont leurs rapports passaient ce soir d'un extrême à l'autre — brûlants un moment, glaciaux l'instant d'après. A présent, un net dégel s'amorçait. En réponse au sien, il lui adressa un sourire légèrement penaud.

– J'ai réagi un peu trop violemment quand j'ai vu Chad te regarder, reconnut-il. Pardonne-moi, c'était idiot.

Chaque fois qu'il la tutoyait, Joanna ressentait une légère excitation, comme si cette marque d'intimité qu'il lui témoignait était un peu une façon de lui signifier qu'elle lui appartiendrait tôt ou tard. Et voilà qu'il venait de lui faire cet aveu avec une telle possessivité dans le regard qu'elle en fut profondément troublée.

– Excuses acceptées ! dit-elle en affectant un air dégagé.

– Parfait ! Allons, grimpe, petite sœur.

Prenant Charlotte par le bras, il la poussa sur la banquette arrière. Ce qui laissait à Joanna le siège du passager. Elle s'y glissa, tentant de discipliner les battements de son cœur.

Mais comment garder son calme alors qu'elle sentait croître leur mutuelle attirance ? Elle ne pouvait s'empêcher de penser à ces instants d'intimité partagés avec un Ryder très différent de celui-ci. Elle aurait aimé passer davantage de temps avec son compagnon de ce soir, explorer les sentiments fascinants qu'il suscitait.

« Mauvaise idée, Joanna ! »

Qu'importait, en effet, les différentes facettes de la personnalité de Ryder ? Il était son patron, elle ne devait pas l'oublier, et elle ne serait jamais pour lui qu'une « idiote d'assistante ». En repensant à la réflexion de Charlotte, une bouffée d'indignation la souleva.

– Comment suis-je sensée me rendre au travail demain si ma voiture reste ici ? demanda-t-elle à Ryder tandis qu'il s'installait au volant. Je n'ai aucune intention de prendre le bus, figurez-vous !

– Loin de moi cette idée ! Nous viendrons demain matin récupérer ta voiture, déclara-t-il d'un ton sans discussion.

Et puis, avec une nonchalante audace, sa grande main vint se poser sur son genou.

– Ryder, vous ne pouvez pas...

Joanna se tut, submergée par l'émotion.

– Je ne peux pas faire ça ? demanda-t-il d'une voix pleine de séduction.

Ses doigts se mouvaient lentement sur son genou, remontant jusqu'à l'ourlet de sa jupe pour caresser l'intérieur de sa cuisse.

– Tu préfères vraiment que je retire ma main ?

Joanna aurait bien été empêchée de répondre par l'affirmative tant la caresse lui procurait de plaisir. Devant son muet consentement, Ryder fit remonter sa main un peu plus haut.

Ses intentions étaient claires, songeait Joanna. En disant qu'ils viendraient récupérer sa voiture le lendemain matin, Ryder sous-entendait qu'ils allaient passer la nuit ensemble. Cette nuit.

Elle pouvait refuser évidemment, mais la perspective l'émoustillait. Elle se retrouvait dans le même état de trouble qu'au moment de l'arrivée impromptue de Charlotte. Elle leva les yeux vers Ryder ; la violence du désir qu'elle lut dans son regard provoqua chez elle une vive réaction.

A la sortie du parking, ils se trouvèrent happés par le vent de mars qui soufflait en rafales. A une intersection, à quelques pâtés de maisons de là, le feu passa au rouge et Ryder dut s'arrêter.

– Viens chez moi, chuchota-t-il à Joanna.

Comme elle le dévisageait, bouche entrouverte, il se pencha et l'embrassa, délicatement d'abord, puis avec plus de passion tandis qu'il la sentait s'abandonner sous la caresse.

– C'est la première fois que j'ai l'impression d'être la cinquième roue du carrosse ! s'écria soudain Charlotte. Et c'est très désagréable ! Pourquoi ce satané feu ne passe-t-il pas au vert ?

Ryder détacha ses lèvres de celles de Joanna pour murmurer quelques mots incompréhensibles. Toutefois, malgré la présence de

Charlotte, il ne parvint pas à s'écarter totalement d'elle et l'embrassa une fois encore dans le cou, savourant la douceur de sa peau ainsi que l'odeur attrayante de son parfum.

Quand il atteignit le creux sensible, derrière l'oreille, Joanna frémit ; et puis, son regard croisant celui de Charlotte dans le rétroviseur, elle rougit.

– Ryder, murmura-t-elle d'une voix presque inaudible. Charlotte...

La jeune femme leur adressa un petit signe.

– Eh oui, je suis encore là !

Ryder poussa un soupir et se détourna.

– Pour des gens qui n'ont que des relations professionnelles, vous faites drôlement bien semblant ! fit observer Charlotte. S'il te plaît, Ryder, brûle ce stupide feu et reconduis-moi à la maison !

– Je ne brûle jamais de feux. Mais c'est d'accord pour la deuxième partie.

La main de Ryder reposait toujours sur la cuisse de Joanna, mais il n'essaya plus de l'embrasser. De toute façon, le feu passa au vert et ils durent démarrer. Pour une fois, Joanna trouvait dommage que le trajet lui laisse le temps de réfléchir. C'aurait été tellement plus facile d'agir sous le coup de l'impulsion. Elle hésitait, brûlant du désir de passer la nuit avec Ryder. Cependant, mieux que quiconque, Joanna savait qu'on ne fait pas toujours ce qu'on veut. Julia disait que le bonheur n'est pas d'obtenir ce qu'on veut mais de vouloir ce qu'on a.

Julia était sage, pensa Joanna.

Après avoir déposé Charlotte, ils roulèrent un moment en silence.

– Tu es bien silencieuse, dit soudain Ryder. A quoi penses-tu ?

Il lui adressa son sourire le plus charmeur.

– Ça doit être vraiment important, parce que tu ne t'es pas agitée depuis au moins cinq bonnes minutes.

– Un record, pour moi, reconnut Joanna. Si je vous disais à quoi je pense, vous seriez...

– Encore plus ému que je ne le suis ?

– Exaspéré, plutôt.

– Jamais, mon cœur. Pas avec toi.

– Même si j'avoue que je n'étais pas en train de fantasmer à votre sujet et que mon esprit dérivait tout simplement de cette manière qui vous rend f o u ?

– Joanna, gémit Ryder. Tout en toi me rend fou. Je...

– Je m'en rends compte. C'est pourquoi nous ne devons pas euh... nous laisser aller à notre attirance ce soir ni... ni... aucun autre soir.

Son esprit avait beau connaître des défaillances, Joanna était certaine d'avoir pris la bonne décision. Quand une femme irrite un homme, il n'envisage forcément avec elle qu'une aventure sans lendemain. Et les aventures sans lendemain n'intéressaient pas Joanna.

De plus, coucher avec son patron n'était pas son genre.

– La vie est assez compliquée sans qu'on en rajoute, murmura-t-elle. Coucher avec quelqu'un qui vous tape sur les nerfs mène forcément au désastre. Surtout quand il s'agit, en plus, d'une employée qu'on a embauchée par complaisance.

Ryder s'était rembruni.

– Joanna... je... quand j'ai dit que tout en vous me rendait fou, c'était plutôt un compliment !

Elle ne le croyait pas ; il le voyait à sa façon de se rencogner contre sa portière, le plus loin possible de lui.

– Joanna, je ne voulais pas dire... Je veux...

– Reconduisez-moi, Ryder. Je demanderai à une de mes colocataires de m'accompagner à ma voiture demain.

– Laissez-moi au moins tenter de vous faire changer d'avis.

Ryder se gara le long du trottoir puis essaya de la prendre dans ses bras. Avec un farouche désespoir, Joanna se blottit contre la portière. Elle savait que si elle permettait à Ryder de la toucher, elle finirait dans son lit.

Elle se repassa mentalement toutes les bonnes raisons qu'elle avait de lui résister. Diplômé de grandes écoles, fortuné, membre de la famille la plus influente de l'État, Ryder différait d'elle comme le jour de la nuit. Dans un conte de fées, de telles inégalités n'auraient été que brouilles. Mais Joanna était réaliste.

D'un autre côté, Ryder disposait d'arguments convaincants. Elle lui prit le poignet d'une main tremblante.

– Non, Ryder.

Il la dévisagea, surpris par la détresse du ton. Elle paraissait si petite, et si angoissée ! Immédiatement, il retira sa main.

– Je vous en prie, ne me regardez pas comme si j'étais un monstre ! Joanna haussa les épaules.

– C'est juste que nous avons de bonnes relations professionnelles et amicales. Je ne voudrais pas les gâcher en... bref, à cause d'une soirée passée dans un lieu complètement fou.

– Parce que vous vous imaginez que c'est Surf City qui m'a donné des idées ! s'exclama Ryder, outragé.

Comment pouvait-elle se méprendre à ce point sur son compte ?

– J'avais oublié votre talent dans l'art de mal interpréter les choses ! ajouta-t-il, le peu de patience dont il disposait fortement entamé par la fatigue et la frustration sexuelle. Quant à nos bonnes relations de travail, je...

Joanna déglutit. Elle ne se trompait certainement pas en reconnaissant dans l'expression de Ryder l'exaspération du patron qui s'adresse à son employée la plus incapable ; son « idiotie d'assistante ».

– Oh ! je vois. Vous êtes encore furieux parce que j'ai oublié de réserver votre place dans l'avion l'autre jour !

– Entre autres choses, maugréa-t-il.

Il se rappelait chacun de ses oublis, chacune de ses bévues, elle en était certaine. Sans l'appui de Michael, sans doute l'aurait-il remerciée depuis longtemps.

– Souhaitez-vous ma démission ? demanda-t-elle. Ainsi, nous pourrions du moins sauvegarder notre amitié.

Il lui jeta un regard si terrible qu'elle en frémit.

– A moins que nous ne soyons déjà plus amis...

– Ce que je ressens pour toi est aussi éloigné que possible de l'amitié ! tonna Ryder.

Bien sûr ! songea-t-elle. Il la désirait trop pour éprouver ce genre de sentiment.

Le silence retomba, uniquement rompu par les indications que lui donnait Joanna pour se rendre chez elle. Il s'était à peine arrêté devant son immeuble que, déjà, elle était sortie de la voiture.

Avant de s'éloigner, elle se retourna néanmoins.

– Dois-je me présenter au bureau demain ? demanda-t-elle, hésitante.

Sa façon de jaillir hors du véhicule avait encore aggravé la mauvaise humeur de Ryder. S'imaginait-elle qu'il allait la violer ? Eh bien, qu'elle se tranquillise. Il n'était pas du genre à s'imposer à une femme qui ne voulait pas de lui !

– Si vous ne venez pas demain, je devrai donner des tâches supplémentaires à Mlle Volk, avec les résultats que vous savez.

Quand on connaissait les sentiments de Ryder envers Mlle Volk, difficile de considérer le fait de lui être préférée comme une marque de confiance. Joanna refusa pourtant de se laisser rebuter.

– D'accord, je serai là.

– J'apprécie votre sens des responsabilités.

En dépit de sa tristesse, Joanna ne put se retenir de rire. Le ton de Ryder lui rappelait le revêche vieux M. Lachlin du centre de rééducation.

En plus, elle se moquait de lui ! pensa avec indignation Ryder. D'accord, il s'était ridiculisé. Mais elle aurait pu avoir la diplomatie de feindre ne pas s'en être aperçue.

Sans ajouter un mot, il remit le moteur en marche et démarra. Deux pâtés de maisons plus loin, une patrouille de police le prenait en chasse, toutes sirènes hurlantes.

Il récolta une contravention pour excès de vitesse et un sermon sur la folie de conduire sans tenir compte de l'état des routes. Tout était la faute de Joanna Chandler, décida-t-il, amer. Elle le rendait vraiment fou et, cette fois, dans son esprit, ce n'était plus un compliment.

Si seulement elle était là ; qu'il puisse lui dire le fond de sa pensée. Il se représentait si bien la scène ! Dans son imagination débordante, il l'abreuvait d'abord de reproches, d'injures même. Mais ensuite... Ensuite, il l'embrassait follement, et ses baisers allumaient dans ses veines un désir pareil au sien. Et puis il l'emportait dans sa chambre et lui faisait l'amour jusqu'à ce que l'un et l'autre ne se préoccupent plus que du sublime plaisir qu'ils se donnaient.



## 5.

Joanna et Ryder passèrent les semaines qui suivirent dans un état de paix larvée.

C'était encore pire qu'une guerre déclarée, se disait la jeune femme. Dans une guerre, au moins, on exprimait sa colère et son ressentiment. Dans la situation actuelle, la politesse glacée de Ryder le rendait inaccessible et le fossé grandissait entre eux.

Jour après jour, elle subissait l'examen de son regard acéré, certaine qu'il analysait et critiquait ses moindres paroles et gestes. Ils travaillaient toujours tard le soir, mais leur précédente camaraderie avait disparu.

Leur mésentente coïncidait avec une période de travail particulièrement intense. Le travail des jeunes loups engagés par Ryder dans le service marketing et relations publiques commençait à produire ses fruits, et Fortune's Design était assaillie de demandes de renseignements qui ne manqueraient pas, tôt ou tard, de se transformer en contrats en bonne et due forme.

Joanna savait que, même dans une atmosphère de décontraction, il lui serait personnellement difficile de maintenir le rythme avec une charge de travail aussi complexe et exigeante. La froideur de Ryder et son attitude réprobatrice ne faisaient qu'accroître la pression.

Elle était persuadée qu'il guettait la faute pour pouvoir la congédier en toute conscience. Il devait espérer commettre une erreur d'une telle ampleur que personne, pas même Michael, ne s'aviserait de lui reprocher de s'être débarrassé d'elle. La tension entre eux ne cessant de grimper, ce n'était qu'une question de temps pour qu'elle lui donne satisfaction.

Le jour suivant la St Patrick, Mlle Volk arriva encore plus tard que d'habitude et annonça de but en blanc à Joanna qu'elle quittait son

poste, à la minute même. Il revint donc à la jeune femme d'informer Ryder du départ précipité de sa réceptionniste.

– La sœur de Mlle Volk a gagné hier cent mille dollars à la loterie, annonça-t-elle.

Plongé dans un épais dossier, Ryder ne prit même pas la peine de feindre s'intéresser au sort des sœurs Volk.

– Elles ont donc décidé de s'installer toutes les deux en Floride. En fait, Mlle Volk a quitté Fortune's Design ce matin. Elle... elle est, euh... partie.

Ryder leva le nez de ses papiers.

– Mlle Volk est partie ?

Joanna hocha la tête.

– Victoire ! Voilà enfin mon rêve devenu réalité ! s'exclama-t-il d'un ton ironique.

– Elle dit qu'elle vous poursuivra en justice si vous retenez sa prime de départ sous prétexte qu'elle n'a pas donné de préavis.

– Lui retenir sa prime ? Mais je la doublerais plutôt, pour la remercier de sa bonne idée !

Ryder se renversa contre le dossier de sa chaise, un large sourire aux lèvres.

– Je suis si content que je sauterais volontiers de joie !

– J'aimais bien Mlle Volk, dit Joanna d'un air pincé.

La réaction de Ryder lui faisait l'effet d'une gifle parce qu'elle était persuadée qu'il réagirait de même à l'annonce de son propre départ.

– Elle va me manquer, insista-t-elle.

– Eh bien, pas à moi. Ni à personne d'autre ici. C'était une vraie source d'ondes négatives.

– Elle aime sa sœur et son chat ; elle ne peut être entièrement mauvaise.

Ryder leva les yeux au ciel.

– Je crois qu'on a tenu des propos semblables au sujet de Staline.

Après avoir consulté sa montre, il rassembla ses papiers.

– J'ai rendez-vous avec Ike Olsen, notre conseil en propriété industrielle de St Paul.

Joanna le regarda ranger les documents dans sa serviette et la refermer d'un coup sec.

– Puisque notre chère Mlle Volk n'est plus parmi nous, voudriez-vous tenir le bureau de la réception et répondre au téléphone, Joanna ?

Il était clair qu'il s'agissait d'un ordre et non d'une requête.

– Dirigez tous les appels vers la messagerie vocale, reprit-il sans attendre de réponse. A une exception près : ma grand-tante Kate. Elle

doit m'appeler aujourd'hui. Si son numéro apparaîtrait sur l'écran, décrochez et dites que je la rappellerai dès mon retour.

– Entendu.

La mission plaisait à Joanna. Il lui était déjà arrivé de remplacer Mlle Volk et elle n'avait jamais commis d'erreur à ce poste. Elle s'apprêtait à gagner la réception quand la voix de Ryder l'arrêta, à la porte.

– Je souhaiterais également que vous profitiez de mon absence pour imprimer tout le courrier électronique des deux dernières semaines. J'ai été si occupé à préparer mon intervention pour la réunion-débat de Los Angeles à la fin du mois que je n'ai pas trouvé le temps de répondre à mes messages. J'ai l'intention de m'y mettre cet après-midi.

Joanna nota qu'il ne précisait pas qu'il s'était lui-même chargé des réservations d'avion pour le voyage en question. Étant donné qu'il s'arrangeait toujours pour remettre au moins une fois par jour cette vieille histoire d'oubli sur le tapis, l'omission était forcément significative. Tout comme était significatif le sourire inattendu qui éclaira son visage. Le cœur de Joanna chavira dans sa poitrine. Pour la première fois depuis la tumultueuse soirée à Surf City, il semblait... moins froid avec elle.

Elle chercha son regard, mais détourna le sien la première.

– Je m'occuperai de la réception, des appels téléphoniques et sortirai votre courrier sur imprimante, dit-elle avec une assurance qu'elle n'éprouvait plus, accomplir toutes ces tâches impliquant la nécessité de jongler entre le bureau de la réception et l'ordinateur de Ryder.

– J'allais oublier, reprit ce dernier, veuillez inscrire, également, un déjeuner le 11 avril avec Hathaway sur mon agenda électronique.

Sur ce dernier ordre, Ryder quitta la pièce.

Tout ceci était assez simple, essaya de se persuader Joanna. Elle n'en ressentait pas moins une certaine anxiété en s'approchant de l'ordinateur de Ryder. Il faut dire que l'enjeu était gros. L'impasse dans laquelle se trouvaient leurs relations semblait sur le point de s'entrouvrir et elle ne voulait pas risquer de tout gâcher en décevant son attente.

C'était une vraie chance pour elle que Ryder se réjouisse tant du départ de Mlle Volk qu'il ait décidé d'étendre sa magnanimité à son « idiot d'assistante ».

Joanna prit donc place dans le vaste fauteuil de cuir. Deux mots de passe donnaient accès aux dossiers contenant l'agenda électronique de Ryder et son e-mail. Une précaution de sécurité, se rappelait-elle, bien

que la longue séance avec l'expert en sécurité électronique ait été ardue, et qu'elle ait éprouvé de grandes difficultés à se concentrer.

Avec un coup au cœur, Joanna se rappela les jours d'avant l'accident, la facilité avec laquelle elle assimilait les connaissances et sa faculté d'adaptation à toute situation nouvelle. A cette époque, elle tenait ces qualités pour dues. Si seulement Ryder savait combien elle était alors intelligente...

Joanna secoua la tête. Son passé ne regardait pas Ryder. Mieux valait qu'il attribue ses maladresses à un manque de concentration qu'à une réelle infirmité.

Même si personne ne prononçait le mot devant elle, Joanna n'oubliait pas la triste réalité. Tous les membres du corps médical qui s'étaient occupés d'elle après l'accident l'avaient enjointe de regarder les choses en face pour pouvoir considérer l'avenir. Ce qu'elle avait fait. C'était nécessaire car la vérité était qu'elle ne serait plus jamais comme avant.

Mais elle ne voulait pas que Ryder le sût, tant la révoltait l'idée qu'il pût la prendre en pitié.

Les téléphones se mirent à sonner, et elle vérifia que le numéro de Kate Fortune ne figurait pas au nombre des appels. L'ordinateur de Ryder profita de ce laps de temps pour ourdir un plan diabolique l'empêchant de consulter ses agenda électronique et e-mail. « Accès impossible », s'entêtait-il à inscrire sur l'écran alors qu'elle entrait pour la troisième fois un mot de passe après l'autre.

L'idée qu'elle ait pu les intervertir lui traversa l'esprit et elle tenta de rectifier le tir. Cependant, quelque manipulation qu'elle tentât, elle obtenait toujours le même résultat. C'était comme si l'infamale machine les mélangeait délibérément !

Les téléphones sonnaient maintenant sans arrêt. On aurait dit que tout Minneapolis — le monde entier, peut-être — s'était concerté pour appeler Fortune's Design. Joanna continuait de vérifier les numéros. Pourvu qu'aucun n'appartienne à la grand-tante de Ryder, se disait-elle. Car les numéros commençaient de se brouiller comme les mots de passe dans sa tête.

Le front mouillé de sueur, elle faisait l'aller-retour entre le bureau de Ryder et celui de la réception avec la sensation d'être un rat pris au piège d'un labyrinthe. La comparaison l'inquiéta. Les rats sortaient-ils jamais de ces labyrinthes ou couraient-ils partout sans résultat ?

Enfin, un miracle se produisit, lui donnant accès aux deux dossiers. Bien qu'elle eût préféré les ouvrir un par un plutôt que simultanément, elle n'osa pas contrarier l'ordinateur qui daignait enfin lui obéir.

Quelque chose pourtant n'allait pas. Bien qu'elle pressât la commande correspondante, l'imprimante refusait de se mettre en marche.

« L'e-mail n'est pas forcément une bénédiction », disait Ryder qui éprouvait des sentiments mitigés pour cette merveille du progrès technique. En une sorte de rébellion inconsciente, lui qui se montrait ordinairement consciencieux faisait preuve d'une grande négligence vis-à-vis de son e-mail. Il laissait son courrier s'accumuler des jours entiers sans même le consulter, et oubliait fréquemment de sauvegarder ses messages.

Avait-il sauvegardé ceux-ci ? La pensée frappa Joanna au moment où elle se déplaçait sur l'autre dossier pour y consigner le rendez-vous avec Hathaway. Un instant plus tard, elle s'aperçut que la modification n'apparaissait pas sur l'écran.

Contrariée, Joanna essaya de nouveau de faire entrer l'information. Et si elle avait mélangé les dossiers ? Mais non, c'était impossible. Là était l'e-mail, là l'agenda.

Elle frappa d'autres touches et soudain l'écran devint muet. Joanna le considéra avec stupéfaction. La longue liste des messages s'était effacée ; l'espace réservé à l'agenda était vide.

La sonnerie du téléphone retentit. Un coup d'œil au numéro apprit à Joanna qu'il s'agissait de Kate Fortune. Du moins elle le croyait...

— Puis-je parler à Ryan Fortune ? fit une voix masculine autoritaire lorsqu'elle décrocha.

Au même moment, Joanna se rendit compte avec horreur qu'au lieu d'être imprimé, le courrier électronique des quinze derniers jours venait tout bonnement d'être effacé. Et les rendez-vous inscrits dans l'agenda électronique, de janvier à décembre, avaient également disparu comme par magie.

Une magie noire, en l'occurrence, et dont elle se sentait éminemment responsable.

Elle essaya de comprendre ce qui s'était produit. Dans sa précipitation pour intercepter l'appel de Kate Fortune, elle avait peut-être confondu les icônes sur l'écran, ou bien les commandes du clavier. Ou, encore — plus spectaculaire encore — commis les deux erreurs en même temps !

Le pire était qu'elle venait de se précipiter pour rien, puisque son interlocuteur n'était pas Kate Fortune mais un agent de change qui n'était même pas fichu de se souvenir du nom de son interlocuteur.

— M. Fortune n'est pas là ! hurla-t-elle à bout de nerfs dans l'appareil avant de raccrocher bruyamment.

Puis, dominant tant bien que mal sa nervosité, elle essaya de rassembler son peu de connaissances en matière d'électronique. N'existait-il pas un moyen de rappeler ce qu'on avait mis par erreur à la poubelle ? Elle manœuvra fébrilement la souris et pressa différentes touches du clavier, sans résultat. C'était comme si le contenu de ces dossiers s'était évaporé.

Si c'était le cas, qu'allait-elle devenir ?

Prise de panique, elle sortit en trombe du bureau et courut chercher de l'aide au service marketing. Warren et Aaron, deux chic types avec lesquels elle s'était liée d'amitié, acceptèrent immédiatement de venir à la rescousse, et tous trois réintégrèrent en force le bureau de Ryder.

Le téléphone sonna de nouveau, mais Joanna était trop contrariée pour y prendre garde.

– Laissons cet appel finir dans l'enfer de la messagerie vocale ! dit en plaisantant Warren. L'urgent, c'est que nous sauvions de la corde le cou de notre petite Joanna.

Ce ne fut que lorsque la sonnerie s'interrompit que Joanna s'aperçut qu'il s'agissait justement de l'appel de Kate.

Alors, en gémissant, elle se laissa tomber sur une chaise.

– C'est l'horreur intégrale ! murmura-t-elle en se prenant la tête entre les mains.

– Allons, allons, nous traversons tous de mauvaises passes, observa gentiment Aaron.

Penchés sur l'ordinateur de Ryder, Warren et lui maniaient avec dextérité de mystérieuses commandes.

– Les erreurs de manipulation, ça arrive à tout le monde, ajouta-t-il.

– C'est gentil d'essayer de me remonter le moral, mais je sais bien que ce n'est pas vrai. Même un gosse de sept ans ne commettrait pas une erreur aussi grossière. Ma nièce Grace est aussi à l'aise avec son ordinateur qu'avec ses crayons.

– Bizarrement, la poubelle aussi est vide, murmura Warren, le front plissé d'une ride.

Joanna ressentit un froid intérieur.

– Cela signifie-t-il que j'ai vraiment tout effacé ?

– Je tente une manœuvre de dernière chance...

Tandis que les doigts experts de Warren couraient sur le clavier, son front s'assombrissait de plus en plus. Enfin, il jeta un bref regard à Joanna et s'éclaircit la gorge.

– Écoute, Joanna, si certains de ces messages revêtent une importance vitale, les expéditeurs les renverront. Mais il y a fort à parier que la plupart n'en ont aucune.



– C'est vite dit ! Comment vais-je faire accepter ça à Ryder ? gémit Joanna, atterrée.

– Mets cela sur le compte d'un inexplicable problème technique, suggéra Aaron.

– Un problème qu'il ne manquera pas d'attribuer à ma maladresse. D'ailleurs, il aura raison ! se lamenta la jeune femme.

– Quelle preuve y a-t-il à ça ? demanda Warren.

– On peut toujours invoquer un virus, renchérit Aaron. Warren et moi te soutiendrons à fond, Joanna. Je peux très bien effacer certains de mes dossiers pour accréditer cette thèse.

– Je refuse que vous mentiez pour me couvrir. En tout cas, je vous remercie de tout cœur pour votre aide. A présent, je ferais bien de regagner la réception. Sans Mlle Volk...

– Le départ de Mlle Volk mérite d'être marqué d'une pierre blanche ! s'exclama Aaron. Si nous allions fêter l'événement à Surf City ? Ça te dit, Joanna ?

Joanna songea à la musique tonitruante, aux tenues d'été en plein hiver, à la foule massée, et se dit qu'elle ferait mieux de rester chez elle à regarder des séries télévisées.

Pourtant, quand elle imagina la soirée qui l'attendait, seule dans son appartement — Jenny et Wendi de sortie, comme d'habitude — à se morfondre à la perspective de chercher un nouvel emploi, elle jugea moins sévèrement Surf City où il était du moins impossible de penser ou de broyer du noir.

La première chose que remarqua Ryder en pénétrant dans les bureaux fut Joanna assise à la réception, entourée des deux jeunes godelureaux du marketing qui bavaient littéralement sur elle.

Elle portait son tailleur rose dont la jupe découvrait largement ses genoux et la veste moulait son buste ; celui qui le rendait fou parce qu'il révélait ses formes tout en les dissimulant.

Il s'arrêta devant le bureau, un sourire de commande aux lèvres.

– Une journée tranquille, on dirait ?

Le propre son de sa voix le surprit. Il avait eu l'intention de se montrer jovial, à l'instar des autres ; et il avait entendu la voix sèche et coupante de son père, la voix du directeur sermonnant son personnel parce qu'il perd son temps.

Aaron entendit vraisemblablement la même chose car il se redressa brusquement, l'air coupable.

– Nous... nous étions juste...

– La rumeur court que Mlle Volk a démissionné, et nous voulions constater de nos yeux sa disparition, intervint Warren, avec un sourire d'écolier. Et c'est vrai ; elle est réellement partie. Quelle joie, n'est-ce pas ?

Ryder jugea l'obséquiosité de Warren déplaisante et ses plaisanteries sinistres.

– Je veux voir le projet Gladwin sur mon bureau, demain matin, à la première heure, dit-il sèchement.

Il eut la satisfaction de lire une soudaine panique dans les yeux de ses employés. Ils travaillaient depuis peu sur le projet Gladwin et n'avaient certainement pas grand-chose à produire.

Warren et Aaron annoncèrent instantanément qu'ils regagnaient leur bureau. Cependant, alors qu'ils se retiraient, Ryder vit Aaron regarder Joanna d'un air interrogateur tout en fredonnant très discrètement les premières mesures de la chanson *Surf City*. En retour, elle lui adressa un bref signe d'assentiment.

Les deux jeunes gens partis, elle croisa le regard perçant de. Ryder et détourna la tête.

– Vous ne comptez tout de même pas vous rendre là-bas avec eux ?

Elle tressaillit, sans doute surprise de sa perspicacité.

– Et pourquoi pas ? demanda-t-elle, se reprenant. Ça peut être drôle.

– Drôle ? répéta Ryder d'un air incrédule.

L'idée que Joanna puisse se rendre dans ce lieu de perdition avec ces jeunes cadres le rendait malade. S'ils se montraient aussi empressés au bureau, qu'est-ce que ce serait dans l'atmosphère survoltée de *Surf City* ?

– Vous connaissez l'endroit, Joanna. Je sais que vous le détestez autant que moi.

– Pourquoi ne pas tenter une nouvelle fois l'aventure ? L'équipe du marketing est...

– Ce sont de jeunes fous ! C'est d'ailleurs ce qui fait leurs qualités. Brusquement, Joanna se leva.

– Je ne peux pas continuer comme ça ! s'exclama-t-elle.

Il la dévisagea, surpris. Elle arpentait le petit espace derrière son bureau, visiblement au bord des larmes.

– Que se passe-t-il ? s'enquit-il d'un ton inquiet

« Par où commencer ? » se demandait avec désespoir Joanna.

– L'appel de votre grand-tante a abouti directement dans votre messagerie vocale, dit-elle d'une voix tremblante. Je n'ai pas pu l'intercepter.

Sa détresse toucha Ryder.

– Allons, ce n'est pas si grave...

Il voulut lui tapoter l'épaule d'un geste réconfortant, mais elle s'écarta si vite qu'il la manqua.

- Je vais la rappeler et lui expliquer. Elle comprendra, j'en suis sûr.
- Ce n'est pas tout...

Et Joanna se lança dans sa confession sans rien lui épargner ni se chercher d'excuses.

– Impossible de prétendre le contraire, Ryder, termina-t-elle d'une voix entrecoupée de hoquets. Vos messages sont effacés sans espoir de retour. Vous voyez quelle assistante je fais : une vraie calamité !

Elle prit une profonde inspiration. Ce petit discours, elle le préparait depuis que Warren et Aaron avaient rendu leur arrêt définitif.

– L'entreprise prend de l'ampleur, reprit-elle, il faut pour vous seconder quelqu'un de vraiment capable, et ce quelqu'un n'est évidemment pas moi.

Ryder se taisait. A présent qu'elle formulait tout haut ce qu'il avait souvent pensé, il se sentait incapable d'approuver.

– Vous êtes trop patient, trop compréhensif pour me renvoyer, aussi vais-je partir de moi-même.

Ryder fourragea dans sa chevelure. Joanna, partir ?

– Allons, ne dramatisons pas, dit-il en s'efforçant de contenir l'anxiété de sa voix. Charlotte s'y entend à merveille pour ça ; n'en rajoutez pas.

Il savait très bien pourquoi il refusait l'idée de son départ, tout comme il savait qu'il n'avait aucune chance d'obtenir d'elle ce qu'il désirait. Il la regarda arpenter le bureau avec des yeux de loup affamé.

En fait, il l'avait toujours désirée, depuis le jour où elle avait pénétré dans son bureau par ce jour froid de janvier. Il n'avait néanmoins compris ce qui lui arrivait que lors de la soirée à Surf City. Après ces instants de passion partagés, il n'avait plus été le même.

Elle se tourna vers lui. Son expression de désespoir avait laissé place à la contrariété.

- Je ne dramatise pas, Ryder. Je suis réaliste, c'est tout.

Ryder la regarda approcher, sa courte jupe découvrant ses jambes bien galbées, le décolleté de sa veste laissant apparaître un caraco de couleur ivoire. Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine tandis que lui revenaient, précis et tentateurs, les souvenirs de ce soir-là, la sensation de son corps entre ses bras, le goût de sa bouche, son parfum féminin.

Ryder étouffa un gémissement. Depuis ce fameux soir, il avait passé son temps à l'épier tel un adolescent à son premier amour. Il l'observait

et inventait des conversations imaginaires où il trouvait le moyen de pulvériser sa réserve et d'abolir la distance qui les séparait.

Perdre la tête pour une femme lui ressemblait si peu ! Et elle se montrait si juvénile et pathétique ! C'aurait été embarrassant qu'elle remarque son intérêt. Mais elle ne le remarquait pas.

Elle restait elle-même, inconsciente ou délibérément ignorante de la tension sexuelle qui alourdissait l'air qu'ils respiraient. Rien de ce qu'il pouvait dire ou faire ne semblait l'atteindre ; au contraire, même, elle demeurerait parfaitement décontractée, fascinante et affolante à la fois, et toujours, toujours, hors de sa portée.

« La vie est assez compliquée sans qu'on en rajoute. » La phrase prononcée le fameux soir où elle s'était refusée à lui résonnait encore dans sa tête. Joanna le considérait manifestement comme une complication indésirable. Pouvait-on imaginer plus romantique ?

Et, à présent, elle partait. Si elle quittait Fortune's Design, il ne la reverrait plus ; elle s'arrangerait pour qu'il en soit ainsi, il en était certain. Dire qu'elle projetait déjà une plongée dans la vie nocturne de Minneapolis avec cette bande d'allumés du marketing !

Adorable comme elle était, il ne faudrait pas longtemps pour qu'un type lui mette le grappin dessus. Et alors...

Alors, c'en serait terminé pour lui. A tout jamais.

Tout son être refusait ce décret du destin. Il fallait agir, et vite.

— Vous ne pouvez pas démissionner, Joanna, dit-il d'un ton sec.

## 6.

Joanna se tourna abruptement vers lui.

– Vous préférez avoir le plaisir de me virer vous- même ?

– Si vous démissionnez, vous ne bénéficierez pas de l'allocation de chômage.

C'était le seul argument qu'il avait trouvé pour le moment.

Elle dévisagea Ryder d'un air perplexe.

– Écoutez, il vaut mieux, pour l'entreprise, que je démissionne parce que...

– Si vous prenez le problème de ce point de vue...

Ryder s'interrompit, irrité.

– Mais nous ne sommes pas là pour discuter chômage, Joanna. Si nous en restions au sujet qui nous intéresse ?

– Justement ! L'objet de notre discussion est mon départ de Fortune's Design ! Depuis des semaines, vous rêvez de vous débarrasser de moi et aujourd'hui je vous fournis une raison plus que suffisante de me renvoyer. Julia elle-même ne saurait vous le reprocher. Seulement, je... je propose de démissionner pour que vous n'ayez pas à vous embarrasser de formalités.

Ryder s'esclaffa.

– Vous agissez sur un coup de tête, Joanna ! Je parie que vous n'aviez même pas réfléchi à la question de l'allocation de chômage jusqu'à ce que je la mentionne !

– De toute façon, il faut toujours que vous ayez le dernier mot !

Joanna bouillait intérieurement. Si elle n'avait pas précisément réfléchi à ce point, elle était bien décidée à débarrasser Ryder de sa catastrophique présence. Et voilà qu'au lieu de lui en être reconnaissant, il transformait son geste désintéressé en acte irréfléchi, parfaitement typique de l'« idiot » qu'elle était.

Eh bien, elle en avait assez, plus qu'assez !

– Je range mon bureau et je rentre chez moi, déclara-t-elle en se dirigeant vers la pièce qu'ils partageaient.

Ryder l'y suivit et ferma la porte à clé derrière eux. Joanna ouvrait le tiroir de son bureau quand elle sentit juste derrière elle la présence de Ryder. Levant la jambe, d'un brusque mouvement du pied, il repoussa violemment le tiroir.

Joanna sursauta.

– Qu'est-ce qui vous prend ?

– Vous n'irez nulle part.

Elle le considéra, les yeux élargis par la stupeur. Il s'était glissé devant son bureau dont il lui interdisait l'accès. Pourtant, il aurait dû se réjouir d'être débarrassé d'elle. Il avait eu tout le temps de comprendre qu'elle n'était pas faite pour le poste.

– J'ai besoin de mes affaires, Ryder, dit-elle du ton posé qu'emploie un médecin face à un patient récalcitrant. Je rentre chez moi.

– Pas encore ! Il n'est que 14 heures ; c'est trop tôt pour quitter le bureau. Même Mlle Volk tenait jusque 17 heures.

– Mais... mais je...

– Vous avez beaucoup de travail cet après-midi, dit-il brusquement. Il faut recréer mon agenda électronique. Et puis il serait temps de vous préoccuper des arrangements de mon voyage avec Ike Olsen, à la fin du mois. Il faudra me réserver une chambre pour la nuit du 31. Je veux un vol tôt le matin ce jour-là, et un retour en fin d'après-midi, le 1<sup>er</sup> avril.

Joanna fixait avec stupeur les rayures de sa cravate. C'était une véritable offre de paix qu'il lui faisait là. Comme s'il voulait effacer son horrible faute.

Mais non ! Elle avait sûrement mal compris.

– Vous voulez que je m'occupe de votre voyage à Washington ?

Il toussota.

– C'est ce que j'ai dit, oui.

– Ne craignez-vous pas un oubli de ma part ?

– Puisque je vous le demande.

Et si c'était un piège qu'il lui tendait ?

– Mais pourquoi, après le gâchis que j'ai créé ce matin...

Il suivait ses moindres gestes, se concentrant sur sa bouche.

– J' imagine que vous ne l'avez pas fait exprès.

– Non, bien sûr. Seulement...

– En informatique, les erreurs de manipulation arrivent à tout le monde, même à moi, ajouta-t-il, magnanime.

– J'ai quand même causé une catastrophe.

– Involontaire, Joanna, insista-t-il.

Elle croisa les bras sur sa poitrine.

– Vous n'auriez pas arrosé votre déjeuner de bon vin, par hasard ?



– Je suis aussi sobre qu'on peut l'être ! se récria-t-il. Allons, l'incident n'est pas si catastrophique. Prenez un peu de recul, Joanna.

Elle le dévisagea d'un air de doute.

– Écoutez, si certains de ces messages sont vraiment importants, les gens les réexpédieront ou téléphoneront.

– C'est ce que m'a dit Warren. Mais ça ne...

– Puisque vous mentionnez Warren, appelez-le immédiatement pour vous décommander. Il vous est impossible de sortir ce soir. Vous avez bien trop de travail pour ça.

Cette fois, il ne souriait plus.

– Si je dois travailler ce soir, ça signifie que vous me gardez ?

– Bien sûr. Annulez ce rendez-vous, Joanna !

Elle appela Warren et écourta la communication. Comment aurait-il pu en être autrement quand Ryder épiait chacune de ses paroles ?

– Ils s'y rendent quand même, dit-elle, désireuse de rompre l'épais silence qui s'était abattu sur eux.

Ryder fit la grimace.

– Autant ne pas compter demain sur la productivité du service marketing. Rien ne vaut une soirée à Surf City pour vous détruire les neurones.

– Pas forcément. Nous en sommes bien sortis indemnes.

Ryder plongea son regard dans le sien.

– Vous le croyez vraiment ? répliqua-t-il.

Joanna rougit puis détourna la tête. Il semblait décidé à rompre leur pacte tacite de ne pas faire allusion à ce qui s'était passé entre eux ce soir-là. Déjà décontenancée par l'indulgence de Ryder, elle redoutait une incursion dans ce domaine dangereux.

– Nous avons assez perdu de temps comme ça aujourd'hui, dit-elle brusquement. Remettons-nous au travail.

Il sourit.

– Vous m'ôtez les mots de la bouche !

Délivrée de son angoisse, elle lui sourit à son tour.

– Naturellement, j'avais sauvegardé sur disquette mon agenda électronique, dit-il en sortant une boîte de son bureau. Et, par précaution, j'ai également consigné tous mes rendez-vous sur un carnet.

– J'aurais dû m'en douter ! s'exclama Joanna, admirative. Vous êtes incroyable, Ryder ! Tout en allant à l'essentiel, vous n'oubliez aucun détail.

– Quel compliment dans la bouche de mon assistante ! dit en riant Ryder.

– Je le pense vraiment.

Ils se dévisagèrent. Cette fois, ce fut Ryder qui baissa les yeux le premier.

– Voulez-vous transférer le contenu de ma disquette dans le disque dur, Joanna ?

– A votre place, je me méfiera. Il se produit des choses étranges quand je m'approche de cette machine.

– J' imagine assez bien.

Ryder serra les dents. Il se produisait également des choses étranges quand elle s'approchait de lui...

– Asseyez-vous, dit-il en se levant pour lui offrir son siège.

Joanna s'y glissa sans que Ryder s'éloigne. On ne pouvait lui reprocher de vouloir surveiller ses manipulations mais était-il vraiment obligé de se pencher de cette façon au- dessus d'elle ? Quand il posa ses mains sur les accoudoirs de son fauteuil, elle se retrouva coincée entre l'ordinateur et lui. Elle se tint donc très droite de crainte de l'effleurer.

Ses doigts hésitaient sur les touches. Accidentellement, elle appuya sur « Shift » et, sur l'écran, le tableau se déplaça vers la gauche.

Elle poussa un léger cri de détresse.

– Tout va bien, dit Ryder d'une voix apaisante.

Comme il se penchait un peu plus, le parfum de Joanna, un mélange subtil qui n'appartenait qu'à elle, l'étourdit. Il tourna légèrement la tête et scruta son profil, si proche qu'il voyait se contracter les muscles de sa gorge tandis qu'elle déglutissait.

Il pressa une touche qui ramena le tableau à sa position normale.

Joanna tremblait. Ils se touchaient à présent, et ce contact donnait à la jeune femme envie d'une plus grande proximité.

– Je n'arrive pas à réfléchir, dit-elle d'une voix faible mais néanmoins teintée d'humour.

– Ne vous inquiétez pas, je suis là, dit-il, ses lèvres contre ses cheveux.

Il procédait simplement, lui donnant ses instructions les unes après les autres, d'une façon si claire qu'un enfant aurait compris. Tout en parlant, il glissa une main sur sa nuque pour en écarter les cheveux puis se mit à masser ses muscles douloureusement tendus. Joanna trouva la caresse à la fois apaisante et excitante. Elle tressaillit cependant lorsqu'il étendit son massage à ses épaules, faisant naître de délicieuses sensations en elle.

– C'est un massage supposé relaxant, lui chuchota-t-il à l'oreille. Cela marche-t-il ?

Joanna ferma les yeux en retenant un gémissement de plaisir.

– Ça marche, finit-elle par dire. Cependant, relaxant n'est peut-être pas le terme qui convient.

Ces paroles eurent un effet dévastateur sur Ryder. Faisant pivoter le fauteuil, il arracha Joanna à son siège, et, l'attirant à lui, il l'embrassa avec passion.

Elle s'accrocha à son cou pour se presser plus étroitement contre lui. Sans cesser de l'embrasser, il entreprit de la caresser de plus en plus intimement. Leurs baisers gagnaient en avidité ; tous deux palpitaient de désir. Joanna sentait peu à peu la passion l'étourdir. Elle avait besoin de Ryder, elle le désirait, elle l'aimait.

Oui, elle l'aimait ! Contre tout bon sens, elle était tombée amoureuse de Ryder Fortune, son employeur.

Des émotions jusqu'ici contenues déferlèrent brusquement sur elle. Jamais, par le passé, elle n'avait expérimenté ce désir de se donner totalement à un homme. A présent, son envie d'être près de lui prenait tout son sens.

Bien sûr, il se montrait parfois dur avec elle ; mais d'autres fois... Elle en venait à le comprendre et l'admirer. Elle appréciait son sens aigu de l'humour ; même son caractère décidément difficile lui plaisait.

Vivre avec Ryder au quotidien représentait un vrai défi, et Joanna aimait le défi. Un homme au tempérament facile ne l'aurait pas intéressée. Cette révélation la frappa si fort qu'elle l'arracha à son engourdissement sensuel. Brutalement ramenée au sens des réalités, elle constata avec stupeur que Ryder et elle s'apprêtaient à faire l'amour dans le bureau.

Enfin, pour être plus exact, c'était *elle* qui s'apprêtait à faire l'amour avec Ryder ; *lui* ne songeait qu'à coucher avec elle. Il y avait un monde entre ces deux visions des choses.

S'écartant brusquement, Joanna partit se réfugier derrière son propre bureau.

– Joanna...

– Nous ne pouvons pas faire ça, Ryder, dit-elle d'une voix tremblante.

– Pourquoi ? Ne comprends-tu pas que j'ai besoin de toi ?

Le ton était implorant. Elle le regarda. Elle le désirait tant ! Elle l'aimait tant ! Les larmes lui montèrent aux yeux.

Il s'approcha lentement, comme s'il avait affaire à une bête traquée.

– Explique-moi, insista-t-il.

– Il n'y a rien à expliquer. Je me suis souvenue qu'il fallait réfléchir avant d'agir, murmura-t-elle. Et puis ce n'est pas le lieu pour faire ça.

Ryder poussa un soupir navré.

– C'est vrai, tu as raison.

Il s'approcha davantage et regarda autour de lui.

– Mais si ce n'est pas le lieu, c'est l'heure, reprit-il d'un ton ferme.  
Allons chez moi, Joanna. Maintenant.

Joanna le considéra, bouche bée.

– Arrêter le travail en pleine journée ?

Décidément, tout était bizarre aujourd'hui.

Ryder profita de sa stupéfaction pour gagner encore un peu de terrain. Avant qu'elle ait compris ce qui se tramait, il était derrière elle et l'entourait de ses bras.

– Oui, dit-il simplement.

Joanna laissa aller sa tête sur son épaule. Elle était si bien dans ses bras. Après s'être efforcée de résister, jamais elle ne trouverait le courage de le repousser une seconde fois.

– Nous passerons le reste de la journée dans mon appartement, Joanna. Le travail attendra, pour une fois. Considère que c'est un ordre de ton patron.

– Un ordre de mon patron ? répéta-t-elle, laissant sa chaleur la pénétrer. Ne peut-on considérer cela comme du harcèlement sexuel ?

Sa voix avait pris un ton provocateur, mais sa façon de se presser contre lui était encore bien plus aguichante.

– Qu'en penses-tu ? demanda-t-il.

163

Il glissa ses mains sous sa veste et emprisonna ses seins.

– Eh bien, tout dépend... Si cela me déplaisait vraiment que tu me touches, et que...

Sa voix s'enroua ; il lui était difficile de respirer sous ses caresses.

– Oui, je pense que, dans ce cas, ce serait vraiment du harcèlement sexuel, conclut Ryder.

Il lui caressait toujours les seins et s'était mis à lui embrasser la nuque. Elle remuait doucement contre lui, reproduisant sans les connaître les gestes éternels de l'amour.

– Mais ce n'est pas le cas, n'est-ce pas ?

Cédant à son instinct, elle se retourna brusquement et l'embrassa avec l'emportement d'une femme amoureuse.

– J'ai tellement envie de toi, murmura-t-il contre ses lèvres. Accepte, Joanna.

Elle prit une profonde inspiration.

– Tu veux dire : de coucher avec toi ?

Il rit doucement.

– Toi et ta manie de vouloir mettre à toutes forces des points sur les i ! C'est bien plus que cela, Joanna ! Pour moi, en tout cas. Pas pour toi ?

Incapable de résister, Joanna se nicha plus étroitement contre lui. Elle avait pris le temps de réfléchir ; elle savait ce qu'elle faisait.

– J'ai également envie de toi, Ryder. Mais ça risque de... de compliquer les choses entre nous.

– Les choses ont été compliquées entre nous dès notre première rencontre. Je trouve que ça les simplifierait plutôt.

Il l'embrassa longuement, avec passion et tendresse. Puis le téléphone sonna, insistant.

– Il n'y a personne à la réception, dit Joanna au bout d'un moment, sans pour autant faire mine de bouger. Impossible de quitter le bureau maintenant. Nous avons trop à faire.

– Je crois m'entendre parler, dit-il en gémissant.

– L'émulation, sans doute.

A contrecœur, elle échappa à son étreinte.

– Je retourne à la réception. Il faudrait que tu appelles ta grand-tante.

– Veux-tu que nous dînions ensemble ce soir ? demanda-t-il alors qu'elle se dirigeait vers la porte. Ensuite, nous pourrions...

Elle hocha la tête.

– D'accord pour le dîner et la suite.

A mi-chemin de la porte, elle se retourna, un sourire éclatant aux lèvres.

– Mais, avant toute chose, je dois réserver ton billet d'avion.

Elle était si contente de n'avoir pas oublié ! Elle en aurait pourtant eu toutes les raisons.

– Réserve-t'en un également, Joanna. Je veux que tu m'accompagnes.

– Pour rencontrer un conseil en propriété industrielle ? Je ne vois pas ce que...

– Pour être avec moi. J'ai besoin de toi, Joanna.

Quelques heures plus tard, Joanna et Ryder étaient installés à un tabouret de La Cantina, restaurant mexicain choisi par la jeune femme. Sa manie de toujours commander des plats mexicains quand ils se faisaient livrer leur repas au bureau avait plus d'une fois exaspéré Ryder. Ce soir, il la trouvait charmante. Pour sa part, Joanna pouvait bien manger du poulet à la mexicaine tous les jours de sa vie sans que cela le dérange aucunement.

Sa présence le comblait. Il songeait avec fièvre à l'après dîner. La soif qui brûlait en lui, seule Joanna saurait l'étancher.

Et elle l'étancherait.

Ce soir.

## 7.

Joanna examina la salle de séjour de Ryder avec son ameublement high-tech et son espace rationnellement utilisé.

– Moderne, fonctionnel et sans fioritures. Je reconnais bien là ton style, observa-t-elle.

– Je sous-loue cet appartement, répliqua Ryder. S'il te déplaît, je déménage et je te confie la décoration du prochain.

Il la prit dans ses bras.

– Nous aurons droit, alors, à un décor dans ton style à toi.

Elle rit nerveusement.

– Inutile de me baratiner, Ryder. Embrasse-moi, plutôt !

– Tu te trompes, Joanna, je n'essaie pas de t'étourdir par de belles paroles. Je...

Joanna referma ses doigts sur sa nuque.

– Embrasse-moi, Ryder.

Une façon efficace de détourner la conversation. Malgré son émoi, Ryder aurait pourtant voulu lui expliquer qu'il était parfaitement sincère et qu'il n'avait jamais fait une telle proposition à une autre femme.

Cette constatation l'inquiétait d'ailleurs. Il n'avait pas encore fait l'amour avec Joanna qu'il envisageait déjà de vivre avec elle.

Qu'est-ce qui en elle le touchait autant ? se demanda-t-il.

Elle lui plaisait, bien sûr, mais ses sentiments allaient largement au-delà d'une simple attirance physique. Il admirait sa douceur et sa sensibilité. Elle était toujours charmante, honnête, gentille avec autrui. Des qualités dont il était lui-même peu doté et qu'il appréciait d'autant plus chez elle.



Il aimait aussi sa loyauté et son sens de l'humour. Elle était drôle, enjouée, et le faisait souvent rire. Elle ne se laissait pas démonter, de plus, par ses accès de mauvaise humeur. Et quelle ténacité avec ça ! Son acharnement à continuer en dépit de ses erreurs était à ce titre exemplaire.

Tout en se disant qu'il aurait dû lui ouvrir son cœur, Ryder ne trouvait pas ses mots, trop ému par le geste de Joanna qui se suspendait à son cou pour l'embrasser plus commodément. Dans un soudain élan, il la souleva, l'emporta dans l'unique chambre de son appartement et l'assit au bord du grand lit.

Elle prit sa main dans les siennes pour l'inviter à s'asseoir près d'elle, puis se serra contre lui, ses grands yeux bleus exprimant tendresse et désir.

Comme il lui soulevait le menton, elle ferma les yeux. Un sourd gémissement s'échappa de sa gorge quand ses lèvres effleurèrent les siennes. Affolée de désir, elle s'accrocha à ses épaules tandis qu'il l'asseyait à califourchon sur lui.

– J'ai envie de toi, murmura-t-elle.

Son désir fouetta celui de Ryder. Lui emprisonnant la nuque d'une main impérieuse, il prit sa bouche pour un baiser passionné et exigeant auquel elle répondit avec ferveur, puis, se renversant sur le lit, il l'entraîna dans sa chute. Le poids du corps de Joanna sur le sien lui arracha un gémissement. Il se remit ensuite à l'embrasser et la fièvre grandit jusqu'à ce qu'ils succombent au désir de s'appartenir.

La faisant rouler sur le dos, il chercha les boutons de sa veste afin de la déshabiller. Mais elle arrêta son geste.

– Ne pouvons-nous éteindre la lumière ? demanda-t-elle dans un souffle.

Il ouvrit les yeux, surpris de découvrir le plafonnier allumé. Il avait dû actionner machinalement l'interrupteur en entrant, pensa-t-il, et il se leva pour éteindre.

A présent, la pièce était plongée dans la pénombre ; seule la lumière provenant de la salle de séjour filtrait par la porte entrouverte.

Rassurée, Joanna lui tendit les bras. Ce n'était pas tant la pudeur qui avait motivé son geste, que la crainte de voir le dégoût se peindre sur le visage de Ryder lorsqu'il découvrirait en pleine lumière les nombreuses cicatrices laissées par ses blessures ainsi que par les opérations successives qu'elle avait dû subir.

Elle frissonna. Quel amant supporterait cela ?

Mais déjà il s'était rallongé sur elle et achevait de la déshabiller. Lorsqu'elle fut nue, elle l'aïda à son tour à se débarrasser de ses

vêtements. Puis faisant alterner baisers et caresses, ils partirent à la découverte l'un de l'autre.

C'était la première fois que Joanna faisait l'amour. Non qu'elle n'en ait jamais eu envie. Mais son handicap lui était toujours apparu, le moment venu, comme un obstacle infranchissable. Avec Ryder, cependant, tout était différent. D'instinct, elle s'était sentie prête à tout risquer, même si elle n'avait jamais autant redouté de tout perdre. Et à présent, sous ses caresses, elle oubliait tout — les anciennes souffrances, les complexes, la peur. Le bonheur déferlait sur elle en vagues de plus en plus rapprochées. Bientôt elle serait à lui.

Elle dut s'agripper à la tête du lit pour n'être pas tentée de le repousser quand il la pénétra. Ses muscles raidis se rebellaient comme chaque fois qu'elle entreprenait un nouvel exercice, mais elle était bien décidée à traverser victorieusement l'épreuve.

Sans doute perçut-il son recul.

– Tu es si tendue, dit-il soudain. Est-ce que ça va ?

– Oui, continue, murmura-t-elle.

– J'ai l'impression qu'il s'est écoulé beaucoup de temps depuis que...

Il s'interrompt brusquement comme une idée lui traversait l'esprit — si absurde qu'il refusa d'abord de s'y arrêter. Ce n'était pas possible, pas après les avances impatientes qu'elle lui avait faites.

– Depuis combien de temps n'as-tu pas fait l'amour ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

Elle se serra plus fort contre lui et, soudain, la douleur cessa. L'accalmie avait permis à son corps de s'accoutumer au sien, constata-t-elle dans un élan de triomphe. Elle avait gagné une nouvelle bataille contre ce corps qui refusait de coopérer.

– Je t'en prie, continue, je t'aime, soupira-t-elle en se cambrant pour accueillir la volupté qu'elle sentait naître au fond d'elle-même.

Plus doucement, il reprit son mouvement de va-et-vient, tout en accompagnant d'habiles caresses sa lente montée vers le plaisir. En la sentant se détendre sous lui, Ryder faillit perdre tout contrôle. Il se reprit pourtant. Il sentait en Joanna une réserve, une sorte de réticence que le seul plaisir ne pouvait vaincre, et il devinait qu'il allait devoir se montrer patient s'il voulait qu'elle lui appartienne totalement.

– Tu n'as pas répondu à ma question, dit-il un peu plus tard, en l'attirant dans ses bras. A quand remonte ta dernière relation sexuelle ?

– A ma vie antérieure ; si tant est que j'en aie eu une.

– Tu veux dire que c'est la première fois ?

– Ne te fâche pas, Ryder. Je ne voulais pas que ta saches.

– Je ne suis pas fâché, voyons !

Il se souleva légèrement pour la regarder dans les yeux.

– Quand même, tu aurais dû m'en parler.

– J'avais envie de faire l'amour avec toi, Ryder, pas de te culpabiliser.

– Je n'éprouve aucune culpabilité. Enfin, si, un peu. Mais pas parce que j'ai fait l'amour avec toi. Simplement, si j'avais su que tu étais vierge, je me serais conduit avec douceur au lieu de...

– Tu t'es conduit exactement comme je le désirais, Ryder. C'était merveilleux.

Elle referma ses bras et ses jambes sur lui et l'embrassa tendrement.

– Parce que tu t'imagines que nous en avons terminé ? Mais, ma chérie, ça ne fait que commencer !

Cette nuit-là, il fit découvrir à Joanna les nombreuses formes de plaisir que peuvent se donner les amants, et la jeune femme se livra à lui sans contrainte, éblouie par l'intensité de leur passion.

Ryder vibrait d'une étrange émotion, si mêlée cependant au plaisir de la satisfaction sexuelle qu'il ne parvenait pas à l'en distinguer.

Joanna était sienne, entièrement sienne et être son premier amant signifiait pour lui beaucoup plus qu'il n'aurait pu imaginer.

Longtemps, ils demeurèrent allongés l'un contre l'autre, dans un bienheureux ravissement. Joanna bien serrée dans ses bras, Ryder avait enfoui son visage dans ses cheveux.

– Me diras-tu maintenant, dit-il en respirant son parfum, pourquoi une femme aussi belle, sensuelle, passionnée que toi a attendu si longtemps pour...

– Je savais que tu serais surpris, dit Joanna. Tu t'imaginais, sans doute, que parce que j'avais voyagé à travers l'Europe et travaillé dans l'industrie cinématographique, j'avais nécessairement des mœurs très libres.

– Je n'ai jamais pensé ça !

– Si, mais je te pardonne.

Elle l'embrassa avec gaieté.

Que lui dire d'autre ? Elle n'avait aucune intention de s'expliquer sur le sujet. D'ailleurs, l'abstinence sexuelle qu'elle avait pratiquée jusqu'à ce jour n'était-elle vraiment due qu'à la seule crainte d'avoir à montrer son corps ?

Elle repensa à la jeune fille des jours heureux d'avant l'accident qui aimait tant sortir et s'amuser. Même alors, elle s'imposait des limites à ne pas franchir.

– Tu n'as pas répondu à ma question, Joanna.

Joanna n'avait pas envie d'entrer dans cette discussion. Si elle évoquait son accident, elle serait amenée à lui montrer son corps, ce qui ternirait leur bonheur.

– Disons que je n'aime pas perdre le contrôle de la situation. Enfin, je n'aimais pas jusqu'à ce soir, ajouta-t-elle avec un sourire heureux, en frottant sa joue contre la main qui lui caressait le cou.

Sa réponse déçut Ryder. Ce qu'il souhaitait entendre, c'était ces mêmes mots qu'à une autre époque il aurait jugés niais ou désuets. Il voulait entendre Joanna lui dire qu'elle s'était gardée pour l'homme de sa vie ; qu'elle n'avait encore jamais été amoureuse ; et que lui, Ryder Fortune, était celui qu'elle attendait depuis toujours.

Oui, il aurait voulu être cela pour elle. Parce qu'il l'aimait. Jamais il n'avait rien ressenti de comparable à l'émotion qui l'étreignait. Elle était l'amour de sa vie, il en avait la conviction.

– Ryder... j'ai quelque chose à te dire.

Il se redressa à demi, brûlant d'espoir. Ces mots qu'il attendait, allait-elle les lui dire enfin ? Si c'était le cas, il faudrait qu'il lui fasse comprendre que sa déclaration le transportait de joie. Ensuite, il lui avouerait son amour à son tour.

– Je ne peux pas garder mon poste d'assistante, Ryder. Comme nous le disions, tu as besoin d'une personne compétente ; je ne suis pas cette personne, tu le sais aussi bien que moi.

Avec l'impression d'avoir reçu un coup sur la tête, lentement, il s'assit.

– Tu ne peux pas dire ça, Joanna. Pas après... après...

– Je n'ai pas dit que je ne voulais plus faire l'amour avec toi !

Elle s'agenouilla devant lui, ramenant le drap sur elle.

– Je ne peux simplement pas continuer à travailler pour toi, reprit-elle. Soyons honnête : je suis potentiellement un danger pour l'entreprise. Je n'arrête pas de me tromper. Si je n'ai pas encore commis une énorme bourde, ça ne saurait tarder.

– Écoute, Joanna, que ce soit bien clair : tu ne quitteras pas Fortune's Design. Je te veux près de moi jour et nuit.

Joanna ne répondit pas. Elle demeura si longtemps silencieuse que Ryder se demanda s'il l'avait blessée. Peut-être le trouvait-elle trop possessif ? Tant pis, décida-t-il. Il pensait chacun de ses mots, pas question de faux-semblants.

– Il y a un moyen pour que je continue de travailler pour Fortune's Design, dit-elle enfin. Si tu es d'accord.

Il aurait été d'accord avec n'importe quoi. Bien sûr, six mois plus tôt, une telle attitude l'aurait fait hurler de rire. Seulement, six mois plus tôt il ne connaissait pas Joanna.

– Je t'écoute.

– Je pourrais remplacer Mlle Volk à la réception. C'est un poste que je me sens parfaitement capable de tenir, et tu engagerais une autre assistante de direction.

– Enfin, Joanna, je veux te garder comme...

– Garde-moi comme amante, suggéra Joanna, glissant ses bras à son cou et se serrant contre lui. Le reste importe peu.

Madison Worth, la nouvelle assistante de direction de Ryder, possédait toutes les qualités requises pour le poste : un haut niveau d'études, du dynamisme, et un sens inné de l'organisation ; Madison Worth était une perle.

Question sympathie, Ryder se montrait plus réservé. Il supportait mal l'excessive assurance de la jeune femme, sa politesse teintée d'impertinence, et la franchise agressive qui émaillait ses remarques. Mais Joanna, quant à elle, ne cessait de clamer que Madison représentait un réel atout pour Fortune's Design.

– Et puis elle t'est entièrement dévouée, insistait-elle. Elle dit qu'elle te sera éternellement reconnaissante de lui avoir donné sa chance, contrairement aux machistes de sa famille — de gros industriels du Michigan — qui ont toujours refusé de lui faire confiance !

Joanna s'entendait très bien avec Madison. Ce qui n'était pas vraiment surprenant, du reste, car Joanna s'entendait bien avec tout le monde. Depuis qu'elle tenait la réception, elle voyait beaucoup plus ses collègues que lorsqu'elle était séquestrée par Ryder dans leur bureau. Celui de la réception était devenu un lieu de rencontre pour ses amis du marketing qui disparaissaient comme une volée de moineaux dès que Ryder paraissait. Et sa popularité s'était peu à peu étendue aux autres services. Tout le monde l'appréciait.

– Une chance que Joanna soit si sympathique, déclara Madison, un jour de la fin juin. Comme ça, personne ne songe à la critiquer ou à lui reprocher quoi que ce soit.

Elle était entrée sans frapper dans le bureau de Ryder, pratique qui indisposait sérieusement ce dernier. Dès l'arrivée de la jeune femme, il avait confié les plans de rénovation à une entreprise de construction et, à présent, les travaux étaient achevés. Heureusement car la promiscuité avec Madison l'aurait très rapidement acculé au meurtre.



- Pourquoi la critiquerait-on ? demanda-t-il sèchement.
- Parce qu'elle est votre maîtresse, bien sûr, répondit-elle avec sa franchise terre à terre.

Si elle possédait le moindre sens de l'humour, elle le cachait bien, se dit une fois de plus Ryder. Encore qu'il l'ait vue, plus d'une fois, plaisanter et rire avec Joanna et les jeunes loups du marketing.

– Qu'on le veuille ou non, une liaison sur le lieu de travail — surtout entre employeur et employé — c'est toujours du poison dans une entreprise, continua Madison de son ton dogmatique. C'est pourquoi la plupart interdisent ce genre de pratiques. Et je ne parle pas du risque de poursuite pour harcèlement sexuel et discrimination, qui est lui aussi bien réel.

- Joanna ne me poursuivra pas en justice, assura Ryder.
- Pas pour le moment. Mais lorsque vous rompez ? Qui sait si alors vous ne...
- Joanna et moi ne rompons pas.
- Ah ? Vous allez donc vous marier ?

Ryder faillit briser le stylo qu'il manipulait. Le sujet lui était extrêmement pénible. Il désirait plus que tout épouser Joanna ; c'était elle qui s'y refusait.

Il se rappelait très bien le soir où il lui avait fait sa première demande en mariage. Elle venait alors de lui parler de son terrible accident et de ses séquelles. L'idée qu'il aurait pu la perdre avant d'avoir eu la chance de la connaître l'avait rendu fou.

Il avait essayé de lui expliquer qu'elle était tout pour lui, qu'il n'arrivait plus à concevoir la vie sans elle. Jour après jour, nuit après nuit, il s'était efforcé de lui montrer la profondeur de son attachement. Mais Joanna se montrait inflexible.

Pourtant, elle ne pouvait douter de ses sentiments. Ce fameux soir, déjà, en la demandant en mariage, il lui avait avoué à quel point il l'aimait ! Ils se trouvaient dans leur chambre d'hôtel de Washington, en voyage d'affaires. Sans raison, Joanna avait refusé de partager avec lui le luxueux Jacuzzi. C'est alors qu'il avait soupçonné qu'elle lui cachait quelque chose. Il avait dû beaucoup insister pour qu'elle accepte finalement de se dénuder à la lumière.

Bizarrement, elle s'était attendue, venant de lui, à une réaction de répulsion ou de rejet. Une idée qu'il jugeait pour sa part totalement aberrante.

- Je t'aime, Joanna, avait-il dit. Comment as-tu pu penser que je me laisserais rebuter par quelques cicatrices ? De toute façon, elles sont à peine visibles.



– C'est gentil de ta part de vouloir me rassurer ; mais tu n'as pas à prendre de gants avec moi, Ryder. Je sais bien que mon corps en pleine lumière n'a pas de quoi éveiller les fantasmes masculins.

– Tu éveilles tous mes fantasmes, Joanna. Et mon fantasme le plus cher est de t'épouser. Marie-toi avec moi, ma chérie.

C'est alors qu'au lieu des serments attendus, elle lui avait répondu qu'elle l'aimait aussi, mais qu'elle refusait de l'épouser.

Depuis, ils avaient rejoué plusieurs fois cette scène avec toujours le même dénouement. Cependant, Ryder ne renonçait pas. Un Fortune obtient toujours ce qu'il désire. Il aimait Joanna plus que tout et elle deviendrait un jour sa femme.

En attendant, néanmoins, il vivait des moments pénibles qu'il aurait préféré que sa trop zélée assistante ne lui rappelle pas.

– Peut-on savoir ce qui vous amène dans mon bureau à cette heure-ci ? demanda-t-il d'un ton dépourvu d'amabilité.

Il en fallait beaucoup plus pour démonter Madison.

– J'ai rassemblé tous les éléments que nous avons sur notre nouveau produit. Cela va des dossiers de conception jusqu'au plan marketing. Il m'a paru judicieux de tout réunir dans un seul dossier. Voyez s'il vous manque quelque chose.

Elle posa les feuillets sur son bureau.

– Maintenant, je vais saisir les autres dossiers en cours dans l'ordinateur. Cela aurait dû être fait depuis longtemps déjà. A moins que vous n'ayez autre chose à me proposer ?

– Pas dans l'immédiat.

Une fois de plus, le sens de l'initiative de son assistante le réduisait au silence. Rien à voir, songea-t-il, avec l'attitude de Joanna dans la même situation. Non, il n'y avait aucune comparaison entre les deux jeunes femmes. Joanna, elle, était si...

Une incoercible envie de la voir le saisit soudain.

– Merci, Madison, dit-il en désignant le dossier. Si vous voulez bien m'excuser. J'ai une question à poser à Joanna.

Sans bouger, Madison le considéra avec curiosité depuis la porte.

– Vous êtes fou de cette fille, c'est indéniable. On ne vous voit plus, à présent, qu'au standard. Je me demande bien pourquoi vous ne l'épousez pas.

## 8.

– Je ne vois pas en quoi mes relations avec Joanna vous concernent, dit sèchement Ryder.

Cette fille avait un aplomb incommensurable ! Si ce n'eût été scié la branche sur laquelle il était assis, il l'aurait volontiers congédiée.

Cependant, Madison n'en poursuivait pas moins ses commentaires.

– Ça y est, j'y suis ! s'exclama-t-elle, son visage s'éclairant soudain. C'est elle qui refuse de vous épouser. Vrai ou faux ? Vous le lui avez déjà proposé et elle vous a repoussé.

– Puis-je répéter que ça ne vous regarde pas !

– Je me demande bien pourquoi elle refuse..., murmura Madison, sourcils froncés. Elle est folle de vous et ne s'en cache pas. C'est bizarre...

Après quelques instants de réflexion, elle reprit :

– C'est sûrement qu'elle ne se trouve pas assez bien pour vous.

– Joanna, pas assez bien pour moi ? répéta Ryder, hors de lui. Cette fois, c'en est trop. Vous êtes virée, Madison !

– Un instant. Je n'ai pas dit qu'elle *n'était* pas assez bien pour vous, mais qu'elle *pensait* ne pas l'être, nuance ! Il faut dire qu'aimable comme vous l'êtes, vous n'avez pas dû la ménager beaucoup lorsqu'elle était votre assistante. En riant, elle dit même que vous parliez d'elle comme de votre « idiote d'assistante », ce que je ne crois pas, notez bien,

Parce que, aussi désagréable que vous soyez certains jours, vous avez le sens des limites.

Ryder déglutit péniblement.

– Vous ne l'avez tout de même pas traitée d'idiote, Ryder ? Vous ne vous seriez pas montré aussi cruel, sachant les séquelles que lui a laissées son accident de voiture ?

Ryder la dévisagea sans aménité.

– Depuis quand les ennuis de santé de Joanna sont-ils le sujet des conversations de bureau ?

– Ce n'est nullement un sujet de bavardage. C'est elle qui m'en a parlé à une ou deux reprises. Peut-être parce qu'elle savait que *moi*, je ne la traiterais pas d'idiote.

Ryder bondit sur ses pieds et se mit à arpenter le bureau, une habitude qu'il avait prise de Joanna et trouvait plutôt apaisante. Sauf dans le cas présent.

– Moi non plus je ne l'ai jamais prise pour une idiote ! C'était un mot en l'air, prononcé dans un moment d'exaspération...

– Vous le lui avez donc dit ? Ma parole, votre arrogance vaut bien celle des hommes de ma famille !

– J'avais complètement oublié cet incident. Je ne lui ai jamais dit ça à elle, en plus ! C'est ma sœur qui a été assez gourde pour lui répéter cette réflexion faite sous le coup de la colère !

– Votre sœur ! C'est encore pire, et bien plus humiliant !

Ryder poussa un sourd grognement.

– A l'époque, j'ignorais tout de son accident ; seulement, bien sûr, Joanna a pu croire...

La voix de Ryder s'éteignit tandis qu'il se dirigeait vers la porte.

– Si vous vous imaginez que lui demander pardon de l'avoir traitée d'idiote va tout arranger, vous vous trompez.

Les paroles de Madison arrêtaient net Ryder.

– Ah bon ! Et pourquoi ? demanda-t-il avec impatience.

Madison renifla avec mépris.

– Si votre demande en mariage vient juste après vos excuses, Joanna se figurera que vous agissez sous le coup de la culpabilité et elle refusera. C'est normal. Les femmes possèdent également de l'amour-propre, vous savez.

– Je sais. Ce que j'ignore, c'est comment vaincre sa fierté, admit-il d'un air abattu.

Devant cet aveu, le visage de Madison s'adoucit.

– J'ai ma petite idée là-dessus, si ça vous intéresse.

– Eh bien, dites toujours ! De toute façon, je n'ai rien à perdre, au point où j'en suis.

– C'est bien mon avis. Eh bien, voilà : vous savez comme moi que Joanna adore sa sœur et qu'elle préférerait se faire hacher en menus morceaux plutôt que de lui causer le moindre désagrément. Je vous propose de miser là-dessus. Pourquoi ne pas profiter d'une réunion familiale pour annoncer vos fiançailles avec Joanna en sortant une

baguette de votre poche que vous lui glisseriez au doigt, au vu et au su de tout le monde ? Joanna sera obligée de jouer le jeu ; jamais elle n'osera créer un scandale en vous accusant de mensonge. Une fois fiancé avec elle, ce sera à vous de la persuader de vous accompagner jusqu'à l'autel, bien sûr. Mais vous y parviendrez. Après tout, vous êtes en position de force.

L'idée séduisit immédiatement Ryder.

– Vous êtes décidément un fin stratège. Bravo, Madison ! On peut dire que vous savez appliquer au quotidien vos compétences professionnelles ! Votre plan me paraît excellent et je vous remercie vraiment de vos conseils !

– Ne me remerciez pas. En réalité, dans cette histoire, je me comporte en égoïste. J'ai tout à gagner, voyez-vous, à ce que vous soyez de bonne humeur, et Fortune's Design aussi.

– En effet, Madison, en effet.

Pour mener son plan à bien, Ryder devait se trouver un allié au sein de la famille. Il y réfléchissait quand l'image de sa grand-tante s'imposa à son esprit. Tout le monde savait que Kate était une grande sentimentale. Et puis elle, au moins, ne lui reprocherait pas de s'être montré insultant

envers Joanna ; vive et passionnée comme elle l'était, elle comprendrait que sous l'effet de la colère il ait pu prononcer des mots qu'il regrettait.

L'entrevue avec la vieille dame eut lieu par un chaud après-midi d'été, dans son hôtel particulier, en présence de Sterling, son époux bien-aimé.

Comme prévu, Kate accepta de grand cœur de devenir sa complice. Et après lui avoir fait, pour la forme, un petit sermon sur les méfaits de l'impulsivité verbale dont Ryder promit de tenir compte, elle se lança avec délice dans les méandres de la conspiration.

– Je sais comment nous allons procéder ! s'exclama-t-elle avec des mines de chatte gourmande. Je vais organiser un grand pique-nique familial ici, pour le Labor Day ! Ça nous laisse le temps de nous retourner.

– C'est beaucoup de remue-ménage ! Êtes-vous certaine que..., commença Sterling.

Les yeux brillants, Kate repoussa l'objection.

– Tu plaisantes ! Je suis ravie, au contraire ! Tout cela me stimule et m'aide à me maintenir en forme. Et puis, au nom de l'amour que ne ferait-on pas !

Et comme enfin, très ému, Ryder se répandait en remerciements, elle l'interrompit.

– Inutile, mon garçon. C'est toi qui fais ton bonheur tout seul. Et tu mérites mille fois l'aide que j'ai pu te donner.

Elle leva son verre de chardonnay.

– Aux futurs mariés et au succès de Fortune's Design !

– Oh, oh ! Vous êtes en train de vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué, intervint Sterling, qui, avec son caractère pondéré, se sentait tenu de modérer l'enthousiasme de sa pétulante compagne.

– Arrêtez de parler en homme de loi, Sterling, dit-elle d'un ton moqueur. Vous savez bien, pourtant, vous aussi, que la prudence ne vaut rien en amour. Et vous n'allez pas gâcher les rêves de ce garçon.

– Les deux se réaliseront, tante Kate, affirma Ryder avec force.

– Je te fais confiance pour ça, mon petit !

Main dans la main, Ryder et Joanna se promenaient au bord des eaux sombres et agitées du Mississippi.

– J'espère que tu assisteras au pique-nique de tante Kate avec moi, disait Ryder. Son idée l'enthousiasme tellement ! En plus, Julia, Michael et les enfants feront partie de la fête.

– Je serais ravie d'y aller, dit Joanna, glissant un bras autour de la taille de Ryder.

Il la prit par les épaules et la serra contre lui.

– J'ai toujours énormément apprécié les réceptions de Kate, reprit la jeune femme.

– C'est drôle que nous ne nous y soyons jamais rencontrés, constata Ryder.

– Cela n'a rien d'étonnant, au contraire. Tu as quitté le pays il y a presque dix ans et, pendant toute une période, j'ai également beaucoup voyagé. Et même pour le quatre-vingtième anniversaire de Kate, je ne crois pas t'avoir vu.

Ryder se rembrunit.

– Tu es partie rejoindre un ami avant mon arrivée, se rappela-t-il. Mais tout cela est du passé. Au pique-nique de Kate, c'est avec moi que vous serez, mademoiselle Chandler, ajouta-t-il d'un ton possessif.

– Je suis déjà avec toi tous les jours. Et presque toutes les nuits, aussi !

– Officialisons cette situation, Joanna. Qu'il en soit ainsi tous les jours et toutes les nuits de notre vie. Épouse- moi !

– Écoute, Ryder, nous sommes bien comme ça, pourquoi changer ? Il n'est pas besoin de se marier pour...

– D'accord, laissons tomber, coupa Ryder, peu désireux de l'entendre énumérer les bonnes raisons qu'elle avait de ne pas l'épouser. Oublie que j'en ai parlé.

De toute façon, il n'éprouvait pas l'amertume habituelle de se voir repousser. Cette fois, il avait un espoir. Il songea à la bague qu'il lui offrirait au cours du pique-nique.

– Tu ne te sépares jamais de ton améthyste ? s'enquit-il d'un ton qu'il espéra naturel.

– Rarement. C'est le cadeau de mes grands-parents à ma mère pour son seizième anniversaire, répondit Joanna.

Elle examina la modeste pierre.

– Chaque fois que je la regarde, je pense à elle.

Ryder porta la main de Joanna à ses lèvres.

– C'est une jolie bague, dit-il.

Un diamant, simple et élégant, voilà qui lui conviendrait. Une bague qu'elle chérirait et porterait à son doigt en permanence, et qui lui rappellerait combien elle l'aimait chaque fois qu'elle la regarderait.

– Je n'arrive pas à croire que les parents soient venus de Minneapolis juste pour assister au pique-nique de tante Kate ! s'exclama Charlotte.

Elle était installée en compagnie de Ryder et Joanna sur la pelouse impeccablement entretenue de Kate, un verre de jus de fruit à la main.

– Tu penses vraiment qu'ils me surveillent ? ajouta-t-elle.

Ryder sourit.

– Parfaitement ! Ta réputation de fêtarde est parvenue à leurs oreilles ; ils veulent te remettre du plomb dans la cervelle.

– Quel ennui ! A cause d'eux, déjà, j'ai raté la grande fête de fin d'été de Surf City ce week-end !

– Allons, tu exagères ! Ce n'est pas si souvent que papa et maman nous demandent de venir passer le week-end avec eux ! Et puis c'était agréable de nous retrouver tous ensemble ; n'est-ce pas, Joanna ?

Cette dernière inclina la tête. Les parents de Ryder l'avaient invitée à se joindre à eux ce week-end, et elle désapprouvait l'attitude de Charlotte et ses remarques d'enfant trop gâtée.

– Vos parents sont formidables, dit-elle.

Si seulement les siens n'étaient pas morts si tôt ! pensa-elle avec une pointe de tristesse. Pourquoi fallait-il, hélas, qu'on ne mesure le prix des choses qu'après les avoir perdues ?



Toute la journée, l'hôtel de Kate Fortune avait été le siège d'une intense animation. Il faisait un temps magnifique, et les eaux claires du lac Travis étincelaient au soleil encore chaud de cette fin d'été. Certains s'étaient baignés, d'autres avaient fait du bateau, et les courts de tennis n'avaient pas désempé.

Le dîner touchait à sa fin quand Kate se leva.

– Avant qu'on nous apporte le dessert, j'ai une communication importante à vous faire. Ryder...

Sur un signe de tête de sa grand-tante, Ryder la rejoignit. Après avoir échangé avec lui un sourire complice, Kate pressa sa main de façon encourageante. Et c'est donc sur l'invitation de Kate que Ryder fit exploser la bombe de l'annonce de ses fiançailles avec Joanna.

Celle-ci, qui se promenait sur la pelouse, sa petite nièce Noelle dans les bras, demeura figée de stupeur tandis qu'éclataient autour d'elle applaudissements et cris de joie.

Dans l'allégresse générale, Ryder brandit un écrin de velours sorti de sa poche.

– Où es-tu, Joanna ?

– Tante Joanna, est-ce que nous pourrions être demoiselles d'honneur à ton mariage ? demanda Grace, accourue vers elle, ses deux petites sœurs dans son sillage. Et Noelle aussi ? Je la porterai.

Michael les rejoignit.

– Noelle est trop petite pour être demoiselle d'honneur, intervint-il.

Comme le bébé se jetait dans ses bras, tout le monde éclata de rire, y compris Joanna.

Elle se rembrunit toutefois en repensant à la déclaration de Ryder. Dire qu'il avait osé prétendre devant toute sa famille qu'ils étaient fiancés ! C'était un véritable guet-apens qu'il lui avait tendu !

– Mes félicitations, petite sœur ! dit Michael, la pressant contre son cœur. Je crois que ta devrais aller retrouver Ryder ; il devient plus nerveux d'instant en instant !

Cependant, Julia s'était glissée derrière eux.

– Cette déclaration est une surprise pour toi aussi, n'est-ce pas, Joanna ?

Elle acquiesça sans mot dire. Une totale confusion régnait, dans son esprit. Pourquoi Ryder avait-il agi ainsi ? Ne comprenait-il pas qu'elle l'aimait trop pour l'épouser ? Elle avait pourtant essayé de le lui faire admettre en refusant ses propositions de mariage bien que cela lui crevât le cœur.

Comment pourrait-elle accepter d'être sa femme, sachant ce qu'on attendait d'une épouse Fortune ? Elle se voyait déjà gâchant un gala de

charité qu'elle devait organiser en oubliant un point crucial. Non, vraiment, le clan Fortune serait horrifié de ses gaffes et Ryder perdrait son prestige aux yeux de tous. Il n'était pas question qu'elle ruine les prétentions légitimes d'un homme brillant en le gratifiant d'une épouse incapable.

Son rôle, dans sa vie, devait se limiter à celui de maîtresse tout comme il se cantonnait, au travail, à celui de réceptionniste. D'ailleurs, ces rôles qui lui convenaient parfaitement, Joanna les acceptait de grand cœur.

– Je ne m'attendais pas du tout à ça, répondit-elle enfin à sa sœur.

C'était un véritable soulagement que de pouvoir se confier à Julia à qui rien n'échappait de ce qui concernait sa cadette.

Julia lui prit la main et plongea son regard dans le sien.

– Tu n'es pas obligée d'accepter si ça te déplaît. Je peux très bien dire qu'il y a un malentendu et nous rentrons à la maison. Tu sais que Michael et moi serons avec toi, quoi qu'il arrive.

– Tu es là, Joanna ! Enfin ! s'exclama Ryder qui venait de la découvrir au milieu des siens. Je commençais à craindre que ta te sois enfuie.

Il y eut des rires indulgents. Il paraissait évidemment impossible aux membres de la famille Fortune qu'une femme ayant tout son bon sens refuse d'épouser un des leurs.

Regardant autour d'elle, Joanna ne vit que des visages heureux. Et Ryder... son regard était à la fois déterminé et implorant.

– Laisse-moi t'offrir cette bague, Joanna.

Il la sortit de son écrin et s'empara de sa main gauche.

– Joanna, rappelle-toi ce que je t'ai dit, chuchota Julia à son oreille.

Joanna savait que Julia la soutiendrait en toute circonstance.

Seulement, pouvait-elle humilier Ryder de cette façon ? Son cœur se serra. Elle l'aimait tant ! Comment faire pour lui éviter chagrin ou honte ? Accepter sa bague était la seule issue possible. Plus tard, elle essaierait de le raisonner.

– Je t'aime, Ryder, dit-elle, les yeux étincelants de larmes.

Puis elle referma les bras autour de son cou et l'étreignit.

Il y eut des vivats et des acclamations quand Ryder glissa à l'annulaire de sa fiancée la simple mais élégante bague qu'il avait choisie.

– Un toast à l'heureux couple ! s'exclama Kate.

Et une armée de serveurs, surgie d'on ne savait où, apparut soudain avec Champagne et coupes de cristal. Tous burent alors à la santé des nouveaux fiancés, y compris la quatrième génération Fortune qui

participa elle aussi aux réjouissances avec des jus de fruits servis dans des verres en plastique.

Tout le restant de la soirée, Ryder et Joanna jouèrent leur rôle de nouveaux fiancés. Ils ne retrouvèrent de solitude que, lorsque la fête finie, ils reprirent le chemin de l'appartement de Ryder.

— C'est le plus beau jour de ma vie, dit ce dernier.

Joanna poussa un gros soupir.

— Laissons tomber la comédie, Ryder. Nous sommes seuls, maintenant. Nous savons tous les deux qu'il ne s'agit pas de vraies fiançailles.

— Tu portes la bague que je t'ai offerte et nous avons annoncé notre futur mariage devant nos deux familles. Ces fiançailles sont aussi réelles qu'elles peuvent l'être, Joanna.

Le regard de la jeune femme s'embruma.

— De ma famille, il ne reste que Julia et moi, et tu sais combien je... je...

— Tu oublies ton beau-frère, et tes neveux. Les enfants de Michael sont à moitié Chandler, lui rappela Ryder. Et nos enfants s'ajouteront au nombre. Joanna, je sais que tu n'as accepté que pour ne pas mettre Julia dans l'embarras, mais...

Joanna écarquilla les yeux.

— C'est donc ce que tu penses ?

Il hocha la tête.

— Mais je t'aime, poursuivit-il. Et maintenant que nous sommes fiancés, je voudrais te prouver que nous sommes faits l'un pour l'autre. Laisse-moi essayer, Joanna. Donne- moi au moins cette chance.

Elle soupira de nouveau, cherchant ses mots.

— Si tu crois que Julia craint le scandale, c'est que tu la connais mal. Elle me soutiendra toujours, contre vents et marées. Non, c'est toi que je voulais protéger de l'humiliation. Je ne pouvais te repousser devant ta famille réunie.

Ryder engagea la Range Rover sur le parking de son appartement. Les paroles de Joanna faisaient naître en lui un espoir qu'il n'attendait pas si tôt.

— Tu as accepté ma bague pour que je ne perde pas la face ?

— Oui.

Elle examina le diamant qui brillait à son doigt.

— C'est une bague magnifique, Ryder, mais je... tu...

Elle secoua la tête, essayant désespérément de rassembler ses idées.

– Je ne suis pas celle qu'il te faut, Ryder. Tu as besoin d'une femme capable de...

– J'ai besoin de toi, et de toi uniquement. Tu es la seule que je désire pour femme, Joanna. Pour toujours. Et je sais que je ne me trompe pas.

Il coupa le moteur et se tourna vers elle.

– Je suis infiniment désolé d'avoir pu te laisser croire que je ne t'appréciais pas à ta juste valeur, mon amour. Parce que c'est faux.

Il avala la boule qui lui obstruait la gorge.

– Tu es tout pour moi. Tu représentes tout ce que j'attends d'une femme. De ma femme.

Il l'attira dans ses bras et la serra contre lui comme s'il ne voulait jamais la laisser partir.

– S'il te plaît, fais que ce oui que je t'ai arraché devienne un vrai oui, ma chérie...

Joanna lui rendit son étreinte et l'embrassa. Puis elle tenta de lui expliquer pourquoi elle refusait avec tant de constance de l'épouser et pourquoi elle préférerait rester sa maîtresse. C'était mieux ainsi, assura-t-elle. A tous points de vue. L'aimant comme elle l'aimait, elle avait forcément à cœur ses intérêts, conclut-elle.

Ryder démontra ses arguments les uns après les autres avec une ferveur et une sincérité qui valaient les siennes. Leur conversation les passionnait tellement qu'ils pénétrèrent dans l'appartement et se dirigèrent vers la chambre sans s'en rendre compte.

Au pied du lit, ils s'arrêtèrent et se regardèrent.

– T'ai-je convaincue, Joanna ? demanda Ryder d'une voix voilée par l'émotion. Parce que, s'il le faut, j'argumenterai toute la nuit pour que tu admettes que tu es la femme de ma vie et que nous nous appartenons pour toujours.

Joanna regarda Ryder, puis ses mains. A côté de la bague héritée de sa mère, il y avait maintenant celle de Ryder qui se voulait un gage pour l'avenir.

Oserait-elle prendre ce risque ? Ryder serait-il capable de l'aimer telle qu'elle était, c'est-à-dire avec ses imperfections ? Il paraissait totalement convaincu qu'elle était faite pour lui. Devait-elle s'entêter à essayer de le persuader du contraire ?

— Je suis lasse de ces discussions, dit-elle en se jetant dans ses bras. Montre-moi comment tu m'aimes, s'il te plaît. Je veux que tu me fasses l'amour toute la nuit.

Radieux et passionné, Ryder accéda sans rechigner à ses désirs.

## Épilogue

Kate observait ses enfants, petits-enfants et arrière-petits- enfants rassemblés autour de l'immense arbre de Noël. Parmi eux, les nouveaux parents se réjouissaient tout particulièrement de faire admirer aux plus jeunes les guirlandes étincelantes et les décorations multicolores. Une petite bande d'enfants plus âgés se livrait à une exubérante partie de cache-cache ponctuée de cris de joie. Kate adorait toute cette agitation.

Puis son regard tomba sur son petit-neveu Ryder et sa fiancée Joanna qui, tout en bavardant, regardaient, main dans la main, la neige tomber au-dehors. Peut-être discutaient-ils de leur mariage prévu pour le 2 mars ?

Avec le regard d'une spécialiste, Kate détailla la robe rouge de Joanna, son tissu soyeux qui chatoyait à la lumière des bougies et sa coupe élégante mettant en valeur sa frêle silhouette. C'était le genre de robe que Kate aurait aimé porter si elle avait eu cinquante ans de moins.

Sterling et elle s'approchèrent du jeune couple.

— Je sais qu'il est malvenu de parler affaires au cours d'une fête, dit Kate à Ryder, mais j'aimerais tout de même que tu jettes un coup d'œil à certains papiers que je garde dans mon bureau...

Lorsque Kate, Sterling, Ryder et Joanna furent réunis dans le bureau, la vieille dame tendit un stylo à Ryder et lui désigna un document.

— Signe ici, et Fortune's Design t'appartiendra en propre, mon garçon.

Ryder et Joanna échangèrent un regard ravi avant de se jeter dans les bras l'un de l'autre. Et puis les embrassades devinrent générales.

Cependant, Sterling, qui perdait rarement son sang-froid, rappela Ryder à l'ordre.

– N'oubliez pas de signer, tout de même. Et à la bonne place, de préférence.

Ryder signa. Il était à présent propriétaire en bonne et due forme de Fortune's Design. A l'idée que l'entreprise leur appartenait à Joanna et lui, la joie le submergea.

– Je n'ai pas de mots pour vous remercier, tante Kate, commença Ryder.

– Les mots ne m'ont jamais impressionnée, Ryder. Je leur préfère de beaucoup les actes. Et, de ce point de vue, tu me combles, mon garçon. Fortune's Design est en plein essor. Tu as pris la direction d'une entreprise qui battait de l'aile et tu as retourné la situation en une année, prouvant par là tes talents d'homme d'affaires.

—Il a prouvé bien davantage, intervint Joanna. Il a montré qu'il avait un cœur.

Elle regarda avec fierté son fiancé.

– Fortune's Design va lancer sur le marché une gamme de produits destinés à faciliter la vie quotidienne des handicapés, annonça-t-elle. Seulement, évidemment, le marché étant réduit, on ne peut en attendre de gros bénéfices.

– L'entreprise a maintenant les reins assez solides, assura Ryder. Nous pouvons donc nous permettre de commercialiser ces produits qui sans être très rentables auront le mérite d'améliorer sensiblement la qualité de vie de nos semblables. C'est une idée chère à Joanna et vous savez comme elle peut être convaincante quand elle veut !

– Tu sers une bonne cause, coupa Kate. De plus, ta as trouvé une adorable jeune femme pour partager ta vie. Je suis fière de toi, Ryder ! s'exclama-t-elle, en l'étreignant.

– Finalement, déclara Ryder, de toutes les années que j'ai vécues, je crois que c'est celle-ci qui aura le plus compté dans ma vie. J'y ai connu toutes les aventures à la fois.

Tous les deux regagnaient, main dans la main, la salle de réception. Joanna le regarda d'un air espiègle.

– Tu te rends compte ? Tu n'as même plus besoin de retourner dans les mines de diamants et d'y combattre les gangsters pour connaître le frisson de l'aventure ! Le simple fait de travailler avec moi dans un bureau te procure des sensations aussi corsées !

– Ce que tu dis est vrai, ma chérie. Et pas seulement au bureau. Chaque moment passé avec toi est une aventure merveilleuse. Et je suis



sincère, tu sais. Je suis heureux avec toi comme je ne l'ai jamais été, ajouta-t-il avec feu. Je t'aime, Joanna.

Il s'arrêta pour la prendre dans ses bras et l'attirer dans le recoin d'une fenêtre. Ils allaient s'embrasser quand un groupe d'enfants hurleurs passa en courant. Joanna et Ryder se séparèrent en riant. L'endroit était mal choisi pour les démonstrations sentimentales.

– Te rends-tu compte que, d'ici quelques années, nous aurons nous aussi un petit bonhomme qui courra avec les autres ? demanda Ryder, le regard débordant d'amour.

– J'espère que nous en aurons au moins deux. Quand comptes-tu t'y mettre ?

– Que dirais-tu de commencer dès notre nuit de noces ?

– En mars ? Il se pourrait alors qu'à Noël de l'an prochain, je sois enceinte, dit Joanna avec un sourire radieux. Et qui sait ? Si jamais le bébé arrivait tout de suite, je pourrais même avoir notre enfant dans les bras !

– Dans ce cas, je te dirai sans doute, une fois de plus, que l'année qui vient de s'écouler a été la plus merveilleuse de ma vie.

– Je l'espère bien !

Le visage rayonnant de bonheur, Ryder enlaça Joanna et l'embrassa avec passion, indifférent à tout ce qui n'était pas eux.

**LINDA TURNER**

L'amour à gagner

**AMOURS D'AUJOURD'HUI**

***Cet ouvrage a été publié en langue anglaise  
sous le titre : THE CHRISTMAS CHILD***

***Traduction française de  
FRANÇOISE HENRY***

**Originally published by SILHOUETTE BOOKS,  
division of Harlequin Enterprises Ltd. Toronto, Canada**

***Toute représentation ou reproduction, par quelque  
procédé que ce soit, constitue- rait une contrefaçon  
sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. ©  
1998, Harlequin Books S.A. © 2001, Traduction française :  
Harlequin S.A. 83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75013 Paris  
— Tél. : 01 42 16 63 63 Service Lectrices — Tél : 01 45 82 47 47***

## Prologue

Dans les locaux de la Société Fortune, somptueusement décorés à l'occasion des fêtes de Noël, une foule dense se pressait, composée des parents proches et lointains de Kate Fortune, rassemblés pour fêter le quatre-vingtième anniversaire de la doyenne de la famille. Comme d'habitude, la réception avait grande allure. Décor raffiné, nourriture de choix assortie d'excellents vins. Pour parachever le tout, une chanteuse de renommée internationale, conviée pour l'occasion à déployer ses talents, renforçait l'atmosphère de fête en chantant des cantiques près de l'immense arbre de Noël dressé au milieu de la pièce.

Légèrement à l'écart, les mains dans les poches et un air désabusé sur son mince visage aux traits aigus, Hunter examinait la foule des enfants, petits-enfants et arrière-petits- enfants réunis autour de Kate, et se demandait ce que diable il fichait là. Tout en appartenant à la célèbre famille — dont il portait, du reste, le nom —, il ne s'en était jamais considéré comme membre à part entière. Une distance qu'il supposait réciproque. Qui aimerait se proclamer parent d'un bâtard ?

Non que les Fortune l'aient ouvertement boudé ; ils avaient trop de classe pour ça. Mais, depuis des années, les bavardages et les critiques allaient bon train à l'intérieur du clan. Brebis galeuse issue d'une brebis galeuse de la famille, il ne pouvait leur reprocher de jaser sur sa tumultueuse histoire.

Sa mère, métisse indienne, avait caché son existence à l'homme qui l'avait séduite puis abandonnée. Et ce dernier n'avait eu vent de sa paternité qu'à la mort de Grace, quand Hunter avait douze ans. Leur mutuelle découverte avait été un choc pour tous les deux.

En repensant à la première fois où il avait posé les yeux sur son père, Hunter sourit. Il s'était dirigé vers Daniel Fortune et, en bon Indien sauvage qu'il était, lui avait décoché un direct au foie. Désespéré par la disparition récente de sa mère, il éprouvait une terrible rancune envers ce père qu'il jugeait responsable de la mort de celle-ci. Pour avoir partagé la misérable existence de Grace, il savait combien l'avaient usée les années de privations et de combats passées à essayer de survivre sur la réserve. Certes, à une époque, l'argent des Fortune leur aurait rendu la vie plus supportable mais, à présent que sa mère était morte, peu lui importait que Daniel Fortune fût son père ; il ne voulait même pas entendre parler de lui.

Le tribunal, toutefois, en avait jugé autrement et, sans lui demander son avis, l'avait confié à la garde de son père. Au crédit de Daniel, il fallait reconnaître qu'il s'était correctement occupé de lui. Si, nomade dans l'âme, il n'avait pas procuré à son fils un foyer stable en l'emmenant dans ses voyages autour du monde, il lui avait permis de bénéficier d'une éducation qu'il n'aurait pu recevoir en menant une vie sédentaire.

Cependant, tout en ayant hérité de l'instabilité de son père, Hunter ne s'était jamais vraiment bien entendu avec lui. Trop d'années s'étaient écoulées dans la méconnaissance l'un de l'autre pour que se crée un lien solide. Avec le temps, ils avaient pourtant fait la paix. Hunter portait le nom des Fortune à présent, même s'il ne se sentait pas véritablement lié à eux. Au fond de son cœur, en effet, il demeurait Aigle Solitaire, fils du peuple de sa mère.

Aussi restait-il quelque peu perplexe sur le bien-fondé de sa présence en ce lieu. Son lien de parenté avec Kate était plutôt ténu puisqu'il n'était que son petit-neveu. Tout en

appréciant beaucoup la vieille dame, il l'avait très peu rencontrée et comprenait mal pourquoi elle avait tant insisté pour qu'il assiste à son quatre-vingtième anniversaire.

– Pouvez-vous m'expliquer ce que je fais là, Kelly ? demanda-t-il à la secrétaire de Kate qui s'approchait de lui. Kate ne fait rien sans raison. Pourquoi tenait-elle tant à ma présence ?

Kelly Sinclair, une ravissante jeune femme blonde aux yeux d'un bleu profond, l'avait toujours traité comme s'il faisait partie de la famille, et il lui en était secrètement reconnaissant.

Kelly haussa les épaules.

– Vous connaissez Kate, répondit-elle d'un ton léger. Elle aime s'entourer de mystère. D'ailleurs, pourquoi ne seriez-vous pas présent ? Vous faites partie de la famille, il me semble.

Hunter laissa échapper un reniflement de mépris. Il n'eut pas le temps, cependant, de s'appesantir sur le sujet, car Kate commençait sa rituelle distribution de cadeaux. Voyant cela, il ne put retenir un sourire. N'était-il pas surprenant de la voir couvrir les autres de présents, à l'occasion de son propre anniversaire ? Mais la vieille dame, précisément, adorait les effets de surprise et elle aimait voir l'étonnement se peindre sur le visage de ceux qu'elle accablait ainsi à l'improviste de cadeaux somptueux.

– Hunter, c'est votre tour, lui chuchota Kelly. Kate voudrait s'entretenir quelques instants en privé avec vous.

Pris de court, Hunter cligna des paupières, certain d'avoir mal entendu.

– Mon tour ? Qu'est-ce que ça signifie ? Kate a quelque chose pour moi ?

– Bien sûr ! dit Kate, s'approchant, souriante. En fait, j'ai pensé à toi à cause de ton don pour régler les problèmes. Vois-tu, l'an dernier, j'ai acheté dans le Wyoming une entreprise de construction qui bat de l'aile. Depuis des mois, pour une raison que j'ignore, elle périclité financièrement. A mon avis, tu devrais être capable de redresser la situation. Si tu parviens à la rentabiliser en l'espace d'un an, elle est à toi.

Abasourdi, Hunter considérait sa grand-tante sans mot dire. Qu'est-ce qui avait bien pu lui passer par la tête, se demandait-il, pour qu'elle songe à lui faire pareille proposition ? Non qu'il n'ait pas les compétences pour réussir — il avait travaillé dans toutes sortes de branches au cours de ses pérégrinations, du bâtiment à Los Angeles jusqu'aux plates-formes pétrolières de la mer du Nord en passant par l'abattage des arbres au Canada — mais il ne s'était jamais incrusté plus de trois ou quatre mois quelque part. A peine familiarisé avec un lieu, il brûlait de découvrir ce qui se cachait derrière l'horizon. Comment, dans ces conditions, réussirait-il à passer une année entière dans le Wyoming ?



## **1.**

A l'instant où Naomi Windsong ouvrit la porte de sa maisonnette et découvrit le policier, son cœur s'arrêta de battre. Il apportait de mauvaises nouvelles ; ça se devinait à son expression.

– Avez-vous retrouvé Laura ? Est-elle blessée ? Oh, mon Dieu ! que se passe-t-il ? Dites-le-moi, je vous en conjure !

Jeune, l'air presque encore enfantin, l'agent de police Hawk arborait la mine de celui qui préférerait se trouver n'importe où plutôt que là où il se trouve. Bravement, il lui fit pourtant face.

– Je suis désolé, madame, dit-il à contrecœur, nous ne l'avons pas encore retrouvée. Mais nous possédons un indice : la voiture de M. Barker a été retrouvée abandonnée sur une route déserte d'Elk Canyon. Sans, malheureusement, aucune trace de Laura.

– Mais ce canyon ne mène que dans les montagnes ! Pourquoi James aurait-il laissé sa voiture là-bas ?

– Il savait que la police serait sur ses traces peu après l'enlèvement de Laura à la garderie, répondit Hawk. Aussi a-t-il cherché à se débarrasser de sa jeep. L'entrée d'Elk Canyon n'est qu'à un kilomètre et demi de la garderie, et l'endroit est quasi désert. Supposons qu'il y ait dissimulé un second véhicule. Une fois le kidnapping accompli, il lui suffisait de foncer là-bas et de faire l'échange. Durant le laps de temps où la police n'était pas prévenue, il pouvait circuler en ville sans que personne n'y prête attention. Puis, ensuite, sans description du second véhicule, ni numéro d'immatriculation, comment retrouver sa trace ?

– Vous abandonnez donc les recherches ? Vous laissez ce monstre partir avec mon enfant ?

Naomi entendit l'hystérie qui vibrait dans sa voix sans pouvoir se contenir. Près de vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis que James avait enlevé Laura — vingt- quatre heures d'angoisse qu'elle avait passées rivée au téléphone à attendre désespérément son appel. Car il appellerait, se répétait-elle inlassablement. Il n'était pas cruel à ce point. Il lui téléphonerait, ne serait-ce que pour lui donner des nouvelles de Laura.

Cependant, si le téléphone avait sonné des dizaines de fois — prévenus du drame, amis, parents, collègues de travail tenaient à lui manifester leur sympathie —, elle n'avait pas eu une seule fois James au bout du fil.

Qu'attendait-il ? En tout cas, même s'il l'avait enlevée, il ne lui ferait pas de mal, se répétait-elle pour la millième fois afin de se rassurer. Laura était sa fille ; il l'aimait. Après son divorce, il s'était installé dans le Wyoming pour ne pas être trop éloigné d'elle et avoir le loisir de la connaître. Aussi dépravé soit-il, il ne s'attaquerait pas à la chair de sa chair.

Cependant, tout en essayant de se raccrocher à cette idée, Naomi ne parvenait pas à éloigner sa peur. Parce que, au fond de son cœur, elle savait que James n'avait enlevé Laura que pour l'atteindre, *elle*. C'était elle que son geste visait parce que, une fois de plus, elle avait refusé de l'épouser et qu'il ne le supportait pas. Qui savait jusqu'où il irait pour se venger ?

– Nous n'abandonnons pas, assura l'agent de police. Seulement, vous devez comprendre que nous opérons à l'aveuglette. M. Barker semble avoir soigneusement planifié son opération, et nous ignorons avec quel type de véhicule il se déplace. Nous placardons des photos de Laura dans tout l'État. Pour le moment, c'est malheureusement tout ce que nous pouvons faire. Notre espoir est qu'il téléphone ou ramène Laura quand il jugera que vous avez suffisamment souffert. Dans ce genre de cas, ça prend habituellement deux jours.

Il cherchait à la reconforter, Naomi s'en rendait compte ; seulement, elle n'entretenait aucune illusion sur le compte de James. Dommage qu'elle ne se soit pas toujours montrée aussi perspicace. Elle l'avait rencontré un soir à Denver où elle vivait, alors que sa voiture était tombée en panne. Il l'avait aimablement secourue, puis avait joué le jeu de la séduction, et Naomi n'avait pas songé un instant à lui résister. Ils avaient commencé à sortir régulièrement ensemble et elle était tombée amoureuse de lui. Ce ne fut que lorsqu'elle s'aperçut qu'elle était enceinte qu'elle apprit qu'il était marié.

Elle aurait pu s'en rendre compte plus tôt ; tous les indices étaient réunis. Durant le temps de leur liaison, il n'avait jamais passé une nuit avec elle, ne lui avait jamais communiqué son numéro de téléphone, ne l'avait jamais invitée chez lui. Évidemment, présenter sa maîtresse à sa femme aurait été pour le moins gênant.

Brisée par le chagrin, la jeune femme avait rompu tous liens avec lui, quitté son emploi et gagné la réserve du Wyoming qui abritait le peuple de sa mère pour mettre son enfant au monde. Il y avait trois ans de cela. Elle croyait James définitivement sorti de sa vie quand il était réapparu un mois plus tôt après avoir engagé un détective privé pour la retrouver. Avec son charme habituel, il lui avait annoncé son divorce et son intention de l'épouser.

En repoussant son offre, elle s'attendait à une crise de rage. Il s'était contenté de lui expliquer qu'il avait changé et l'avait suppliée de lui laisser l'occasion de remonter dans son estime. Pour le bien de sa fille, elle avait voulu le croire et lui avait donné sa chance.

Et, pendant un certain temps, il lui avait paru effectivement un autre homme. Il rendait visite à Laura au moins trois fois par semaine et se montrait d'humeur invariablement charmante. Ce n'est que la semaine précédente, quand il avait réitéré sa demande en mariage, qu'elle avait compris qu'il se servait de Laura pour la séduire. Furieuse, elle l'avait envoyé aux cent mille diables.

Cette fois, il n'avait pas encaissé la rebuffade aussi bien que la précédente. Hors de lui, il l'avait insultée avant de quitter la maison. Naomi croyait qu'il avait quitté le pays quand, la veille, il s'était présenté à la garderie de Laura et avait emmené l'enfant pendant que la responsable téléphonait à Naomi pour s'assurer qu'elle pouvait la confier à son père. Depuis, personne n'avait revu Laura.

C'est pour toutes ces raisons que Naomi ne partageait pas le point de vue de Hawk, lequel ne voyait dans l'affaire qu'un banal cas de discorde autour d'une garde d'enfant. D'après l'expérience de ce dernier, un père récalcitrant ramenait presque toujours son enfant au bout de deux jours, mais elle connaissait James. C'était un homme malveillant et mesquin qui, elle en avait la certitude, se terrait dans les parages afin de jouir du spectacle de sa détresse.

Mais il ne s'en sortirait pas comme ça ! Laura était sa fille à elle, pensa-t-elle avec force. A elle ! Pas à lui ! Et si la police du coin se révélait incapable d'agir, elle prendrait la relève. Il lui fallait juste un traqueur, quelqu'un qui puisse débusquer le bandit et découvrir où il cachait sa fille. Elle n'en connaissait pas personnellement mais savait à qui s'adresser pour s'en faire indiquer un.

Après le départ du policier, elle appela Lucas Greywolf, le médecin de la réserve. Rocky, sa femme, possédait un service aérien bien connu pour ses opérations de recherche et sauvetage. Si quelqu'un pouvait lui recommander une personne de confiance, c'était bien ce couple.

Ainsi qu'elle l'espérait, Lucas ne déçut pas son attente. Comme presque tout le monde sur la réserve, il avait entendu parler de l'enlèvement de Laura et l'aiguilla immédiatement sur un cousin de sa femme.

— Je connais bien des traqueurs, avait-il dit, mais aucun qui arrive à la cheville de Hunter. J'ignore comment il s'y prend, mais il serait capable de pister un aigle dans le ciel. Il s'est installé dans la région voici deux mois pour reprendre les rênes de Fortune Construction. Appelez-le de ma part.

Des larmes de gratitude jaillirent des yeux de Naomi.

— Merci, dit-elle d'une voix enrouée par l'émotion. Vous ne pouvez pas savoir ce que ça représente pour moi. La police fait ce qu'elle peut mais je ne supporte pas de rester inactive dans mon coin.

— Je vous comprends ! Si un de nos enfants était victime d'un enlèvement, Rocky et moi remuerions le ciel et la terre pour le retrouver ! Gardez confiance, Naomi. Hunter est l'homme de la situation. Il ne renoncera pas avant de l'avoir découverte.

Tout en fouillant dans les paperasses entassées sur son bureau, Hunter jurait intérieurement. Pourquoi sa secrétaire avait-elle choisi cette semaine entre toutes pour faire arracher sa dent de sagesse ? Il avait une facture à expédier au centre commercial de Crow County, des bulletins de salaire à remplir et son rapport mensuel à faxer à Kate qu'il gardait scrupuleusement au courant de l'état de ses affaires. Elle n'avait posé aucune condition allant dans ce sens, mais il s'y sentait tenu. Étant donné la confiance qu'elle lui avait manifestée, c'était le moins qu'il puisse faire.

Il n'arrivait pas encore à croire à sa chance.

Si on lui avait préalablement posé la question, il aurait juré n'avoir aucune envie de s'investir dans une pareille entreprise. Du reste, la maligne vieille dame le savait. Après Noël, elle lui avait signifié qu'il était libre de rompre leur contrat à tout moment de l'année. Il avait alors été tenté de le faire, mais s'était retenu par crainte de la décevoir. Et puis, quand il avait pénétré dans les bureaux et constaté l'incurie qui y régnait, due à l'incompétence du contremaître et au manque de cœur à

l'ouvrage des ouvriers, l'envie d'intervenir l'avait démangé. En l'espace de quelques secondes, il avait bel et bien mordu à l'appât.

Le téléphone sonna pour la troisième fois en cinq minutes, lui faisant une fois de plus déplorer l'absence d'Isabel. Comment espérer travailler en étant constamment dérangé ?

– Fortune Construction, grommela-t-il. Hunter Fortune à l'appareil. Que puis-je faire pour vous ?

– C'est Kelly. Kate désire prendre de tes nouvelles.

Hunter se renversa en souriant contre le dossier de sa chaise. Depuis Noël, sa grand-tante et lui étaient constamment restés en contact, mais il se réjouissait toujours de converser d'abord avec Kelly. Ils étaient devenus amis et, comme le reste de la famille, il s'inquiétait de la liaison que la jeune femme entretenait avec son cousin Chad. Il avait bien essayé de la mettre en garde. Chad était un briseur de cœurs ; elle allait donc nécessairement au-devant d'ennuis. Elle s'obstinait toutefois dans son refus d'envisager que Chad puisse la faire souffrir. Hunter espérait de tout son cœur qu'elle avait raison sans parvenir à s'en convaincre.

– Kelly ! Je suis si heureux ! Comment vas-tu ?

– Bien, répondit-elle en riant. Et tes affaires ?

– Trépidantes. Figure-toi que je n'ai pas encore eu le temps de boire un café !

Loin de l'émouvoir, son ton dépité fit rire Kelly.

– Kate appréciera !

Kate parut effectivement enchantée quand elle l'eut au bout du fil, quelques instants plus tard, et apprit combien il était occupé. Ils évoquèrent la situation et décidèrent d'un commun accord que Hunter devait embaucher des ouvriers supplémentaires. La question restant de savoir quand il trouverait le temps de s'en occuper.

Après avoir raccroché, il retourna à ses comptes. Il entra des chiffres dans sa calculatrice quand la porte de son bureau s'ouvrit. S'attendant à voir entrer son contremaître, il ne prit même pas la peine de lever les yeux.

– Asseyez-vous, Fred. J'ai presque terminé...

– Veuillez m'excuser, je cherche Hunter Fortune. Lucas Greywolf m'a dit que je le trouverais ici.

En relevant la tête, Hunter découvrit avec stupéfaction une jeune femme petite et menue. Les métiers du bâtiment n'étant plus comme autrefois réservés aux hommes, il lui arrivait quelquefois d'avoir affaire à des femmes. Jamais, cependant, il n'avait rencontré de créature aussi ravissante. Au cours de ses pérégrinations à travers la planète, il avait pourtant eu l'occasion de rencontrer bien des jolies femmes, mais celle-



ci était d'une beauté renversante avec sa chevelure aile de corbeau typique du peuple indien, sa peau couleur de miel sans aucun défaut et ses magnifiques yeux gris. Dommage qu'elle ait l'air si triste !

Tout en l'examinant, Hunter songea qu'elle devait être capable de gaieté et d'enjouement. Aujourd'hui, en tout cas, l'expression de son regard reflétait un chagrin infini et ses joues étaient humides de larmes.

Le premier réflexe de Hunter fut de voler à son secours d'abord. Il poserait les questions ensuite. Cependant, l'expérience lui avait appris que c'était la meilleure façon de se brûler les ailes. Aucune dame en détresse, avait-il découvert, n'était aussi vulnérable qu'il y paraissait. Ainsi, la dernière femme qu'il avait aidée prétendait vouloir s'arracher aux griffes d'un mari violent. Après lui avoir donné de l'argent pour payer son billet de bus, il s'était rendu compte qu'elle lui avait raconté des histoires et n'était même pas mariée.

Il se leva et dévisagea l'arrivante avec attention.

– Je suis Hunter Fortune. D'où connaissez-vous Lucas ?

– C'est mon médecin. Enfin, celui de ma fille.

Sur ces mots, inopinément, des larmes jaillirent de ses paupières et elle serra les mains très fort devant elle, comme pour les empêcher de trembler.

– S'il vous plaît, j'ai besoin de votre aide. Ma fille...

Soudain alarmé, Hunter contourna son bureau.

– Où se trouve-t-elle ? Est-elle blessée ? Pourquoi ne l'avez-vous pas emmenée consulter Lucas ?

– Elle n'est pas blessée ; du moins, je ne le pense pas. Son père... Oh ! mon Dieu, son père l'a emmenée ! Il a enlevé Laura. Le Dr Greywolf dit que vous êtes un bon traqueur. Je vous en prie, aidez-moi à la retrouver!

Elle sanglotait maintenant doucement. Devant son désespoir, Hunter sentit quelque chose se distendre dans son cœur. Il s'approcha d'elle et la prit par le bras.

– Chut..., murmura-t-il en la guidant vers une chaise. Asseyez-vous, madame...

– J-je m'appelle... Naomi Windsong.

– Si vous commenciez par le commencement, madame Windsong, et m'expliquiez comment tout ceci est arrivé. Avez-vous prévenu la police?

Elle hocha la tête.

– Ils disent qu'ils ne peuvent rien faire.

Il la vit lutter pour reprendre son contrôle avec un courage impressionnant, puis elle lui raconta toute l'histoire sans rien omettre du moment où sa route avait eu le malheur de croiser celle de James



Barker à celui où elle avait compris qu'il s'était enfui avec sa fille. Et, à mesure qu'elle déroulait son récit, sa voix devenait plus forte et sa colère plus évidente.

– Il ne s'en sortira pas comme ça, conclut-elle froidement. Je sais qu'il ne se cache pas loin et, si vous refusez de m'aider, je ratisserai chaque centimètre carré de la région s'il le faut, pour débusquer ce bandit, mais il ne gardera pas ma fille !

Elle ne plaisantait pas, pensa Hunter, observant avec stupéfaction la métamorphose de celle qu'il avait prise, un instant plus tôt, pour une pitoyable jeune femme. Elle aurait affronté n'importe qui, fait n'importe quoi pour récupérer sa fille. La mère de Hunter était animée du même esprit. Si Daniel Fortune avait essayé de lui prendre son fils, elle se serait battue sans faiblir contre le clan Fortune et tout leur argent pour le récupérer. Naomi Windsong était trempée du même acier.

Hunter aimait les femmes qui avaient du cran. Comment aider celle-ci, toutefois ? La remise à flot de Fortune Construction lui prenait déjà tout son temps. Au cours des deux derniers mois, à plusieurs reprises, il s'était demandé s'il devait remercier ou maudire Kate de son legs. Malgré tout, contre vents et marées, il se cramponnait à son projet. Ce qui signifiait travailler dur et s'assurer que toute son équipe marchait comme un seul homme.

Ils étaient actuellement en train de terminer la construction d'un établissement de restauration rapide, sur la frontière est de la réserve et, la veille, l'entreprise avait obtenu le marché pour une clinique qui devait s'installer à Cheyenne. Il avait demandé des prix très bas, pour la réalisation des deux chantiers, parce qu'il avait absolument besoin de se faire connaître. Cependant, avec des marges bénéficiaires aussi minces, il n'avait pas droit à l'erreur. Les délais étaient courts, et les deux projets beaucoup trop importants pour être confiés à un seul contremaître pendant qu'il s'occuperait du cas de Laura Windsong.

Pourtant, alors qu'il s'apprêtait à expliquer à Naomi qu'il lui était impossible d'accepter, Hunter se rendit compte qu'il n'aurait jamais le cœur de laisser cette jeune femme partir seule à la recherche de sa fille. Car elle était suffisamment désespérée pour le faire, et la moindre imprudence risquait de lui coûter de gros ennuis. Le pays était demeuré en partie sauvage et, si elle semblait issue comme lui du peuple indien, avec ses allures de citadine, Naomi Windsong ne s'y était certainement jamais frotté. Il ne lui faudrait pas une heure pour se trouver en difficulté, Hunter l'aurait juré. Enfin, il y avait James Barker. Comment se fier à un homme capable de kidnapper son propre enfant pour faire pression sur la mère ?

Non, ce salaud ne s'en tirerait pas comme ça, se jura Hunter. Depuis qu'il était gosse, il possédait un sixième sens pour suivre les gens à la trace, un don qui ne l'avait jamais trahi. Si James Barker était dans les parages, il le retrouverait.

— Vous ne partirez pas seule à la recherche de Laura, dit-il d'un ton bourru. Donnez-moi juste le temps de me trouver un remplaçant, et je vous aiderai à la retrouver.

## **2.**

Infiniment soulagée à l'idée de n'être plus seule devant l'adversité, Naomi s'attendait maintenant à ce que Hunter s'entretienne avec les autorités puis gagne immédiatement l'endroit où James avait abandonné sa voiture. Au lieu de ça, il s'enquit du nom et de l'adresse de la garderie de Laura.

Elle se rembrunit.

– Pourquoi ? La police a déjà interrogé la responsable. Elle ne leur a rien appris d'intéressant.

– J'aimerais tout de même lui parler. C'est le dernier endroit où Laura a été vue ; c'est de là que j'entamerai mes recherches. Alors ?

Sourcils froncés, elle lui donna les renseignements puis le suivit hors de son bureau.

– Je ne comprends toujours pas pourquoi vous perdez votre temps avec Sarah Rivers, reprit-elle avec une amertume grandissante. Elle a dit tout ce qu'elle savait à la police. Et pendant ce temps, James risque de disparaître. Ne devriez-vous pas...

Hunter s'arrêta et lui fit face, le regard dur.

– Que les choses soient claires entre nous, madame Windsong. Je comprends votre désir de voler sans tarder au secours de votre enfant. C'est un réflexe bien légitime. Seulement, ce n'est pas ma façon de procéder. Ou vous respectez mes méthodes ou j'abandonne l'affaire.

Ils s'affrontèrent du regard. Naomi se rendit compte qu'il pensait ce qu'il disait. Tout en lui était inflexible, la forme de la mâchoire, la bouche finement ciselée, le nez mince et sec. Et puis, il y avait ce regard brutalement direct qui la prévenait que si elle ne le laissait pas mener sa barque à sa guise, elle devrait se débrouiller seule.

L'espace de quelques secondes, elle l'en détesta. Laura était sa fille, bon sang, ce qu'elle avait de plus cher au monde ! S'il pensait qu'elle allait rester bien sagement dans son coin pendant qu'il retournait la terre pour la trouver, il se trompait ! Elle dirait et ferait ce qu'elle avait envie de dire et de faire, et tant pis si ça ne lui plaisait pas !

Seulement, dans ce cas, elle pourrait aller chercher de l'aide ailleurs. Et Lucas avait dit qu'il était le meilleur traqueur de la région.

Or la priorité était de retrouver Laura. Pas de marquer des points contre Hunter Fortune. S'il était aussi bon que le prétendait Lucas — et elle avait toutes les raisons de croire ce dernier —, il fallait lui faire confiance. Malgré ce beau raisonnement, il lui fut très difficile de renoncer, et ce fut d'une voix peu aimable qu'elle déclara :

– Je ne veux personne d'autre que vous. Lucas affirme que vous êtes le meilleur. Agissez donc à votre guise. Tout ce qui compte, c'est que nous retrouvions Laura.

– Je n'aurais pas accepté de vous aider si je n'avais pas pensé avoir quelque chance de réussir, dit-il simplement. Maintenant que nous nous sommes mis d'accord, rendons- nous à la garderie. Nous perdons un temps précieux.

Sarah Rivers, la responsable de la garderie de Laura, était une femme d'âge moyen, au bon sourire et aux manières douces. Cependant, sous ses apparences affables, elle savait faire preuve de discernement.

— Quand M. Barker a prétendu qu'il avait la permission de Naomi pour emmener Laura faire des courses pour son anniversaire, je ne l'ai pas cru. Quelque chose dans son attitude me gênait. Il paraissait nerveux... Et puis, ça ne collait pas. C'est pourquoi je lui ai dit que je désirais d'abord parler à Naomi. Et pendant que j'étais au téléphone, il l'a emmenée. Je ne me le pardonnerai jamais. J'aurais dû me méfier davantage !

– Vous n'avez rien à vous reprocher, assura Naomi. Vous ne pouviez pas savoir de quoi James est capable. Moi- même, je n'aurais jamais imaginé...

– Qu'entendez-vous par « ça ne collait pas », madame Rivers ? demanda Hunter.

– Eh bien, c'était étrange ; il prétendait vouloir aller faire des courses, mais portait une tenue de randonnée. Bottes fourrées, parka, casquette. Je le voyais mal déambuler au centre commercial dans cet accoutrement. Il serait mort de chaud.

Le front de Hunter se barra d'un pli tandis qu'il réfléchissait. Bien qu'on fût en mars, l'hiver ne cédait guère de terrain. La neige tenait bon et de nouvelles tempêtes se préparaient. Un léger frémissement dans l'air indiquait pourtant que le printemps finirait par arriver et la température avait légèrement remonté. Un équipement aussi lourd trahissait l'intention de James Barker de passer un certain temps au-dehors. Ce qui paraissait étrange de la part d'un homme chargé d'une enfant de trois ans.

– Et Laura, reprit Hunter, comment était-elle vêtue ?

– Combinaison de velours côtelé et pull à col roulé, répondit Naomi à la place de Mme Rivers. Et, aux pieds, des tennis.

– Barker lui a-t-il passé une veste avant de l'emmener ?

– Je ne vois pas comment il aurait pu, dit Sarah Rivers. J'atteignais à peine le téléphone qu'il s'était déjà volatilisé. Il avait peut-être un vêtement en réserve dans sa voiture, à moins qu'il ne lui en ait acheté un.

Hunter n'émit aucun commentaire. Il doutait pourtant que Barker ait pris le risque de s'arrêter après avoir mis la main sur Laura. A en juger par sa tenue vestimentaire et sa précipitation, l'enlèvement semblait prémédité. Il avait donc certainement prévu des vêtements pour l'enfant. La question était maintenant de savoir où Barker avait conduit Laura après l'abandon de sa voiture et quel profit il souhaitait tirer de l'opération. En tout cas, s'il espérait convaincre par ce biais Naomi qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, c'était certainement raté.

Sarah Rivers n'ayant rien à ajouter, Hunter et Naomi prirent congé, non sans l'avoir remerciée de son aide, puis, sans perdre de temps, se rendirent à Elk Canyon. Là, Hunter examina soigneusement l'endroit couvert de neige où la voiture avait été retrouvée, dissimulée derrière des blocs de rochers, et fronça les sourcils. Il n'aimait pas ça, pas ça du tout.

– Ça ne tient pas debout, marmonna-t-il pour lui-même. Pourquoi Barker serait-il venu jusqu'ici pour changer de véhicule ?

– Parce que le coin est isolé, suggéra Naomi. Très peu de gens circulent ici ; les chances d'être repéré sont vraiment minimes.

– C'est vrai. Et puis l'entrée du canyon n'est pas très éloignée de la garderie. Seulement, il devait bien se douter qu'une fois qu'il aurait mis la main sur Laura, Mme Rivers préviendrait la police et que, selon toute probabilité, celle-ci installerait des barrages sur toutes les routes. Ce canyon est une impasse, il faut reprendre le même chemin pour en sortir, ce qui augmentait considérablement le risque de tomber sur un barrage.

– Vous voulez dire que s'il comptait changer de voiture, il l'aurait fait plus près de la garderie ?

– C'est ça. Le plus près était le mieux.

– Sauf qu'il risquait davantage de se faire repérer.

– Possible. Seulement c'était un risque à courir. Réfléchissez. Il s'empare de l'enfant, monte dans sa voiture et roule jusqu'à un coin de rue où l'attend un second véhicule. Il procède à l'échange pendant que l'alerte est donnée et fonce inaperçu vers le centre-ville. Là, il peut se cacher en attendant que les esprits se calment. Une fois les autorités persuadées que l'oiseau s'est envolé, les barrages seront levés et il pourra quitter la ville incognito.

– James n'a pas procédé ainsi puisqu'il est venu ici. Vous dites qu'il y a peu de chance qu'il soit reparti vers la ville. Mais où est-il allé, dans ce cas ?

– C'est ce que je compte bien découvrir.

La voiture de James avait été remorquée en ville. Dès qu'on l'avait découverte, une équipe d'enquêteurs était venue explorer les environs immédiats. Même un œil non exercé aurait pu voir que la région avait été passée au peigne fin. La neige piétinée rendait impossible l'identification d'empreintes ayant pu appartenir à James ou à la petite fille.

Jurant en sourdine contre l'ignorance des policiers, Hunter prit pour point de départ l'endroit où se trouvait la voiture et commença son exploration du terrain en décrivant des cercles concentriques de plus en plus grands. Il cherchait un indice que les policiers auraient négligé. Une branche brisée, un monticule de neige qui se serait inexplicablement trouvé là, une empreinte qui aurait échappé par miracle à la neige tombée au cours de la nuit. Il devait trouver quelque chose. Il sentait dans ses entrailles qu'ici se trouvait la clé du mystère.

Le hurlement lugubre du vent glacé résonnait dans le canyon, renvoyé par les pins noirs qui se dressaient telles des sentinelles dans la neige. En frissonnant, Naomi enfouit plus profondément ses mains dans les poches de sa veste. Hunter se trouvait à environ deux cents mètres des dernières empreintes laissées par la police, et se dirigeait vers le versant escarpé de la montagne quand un mouvement attira son attention à la périphérie de son champ de vision.

Un instant, il crut avoir surpris un animal sauvage, mais alors, il le vit : un morceau de ruban accroché à la branche basse d'un sapin et qui ondulait au vent. De couleur vert foncé, il se fondait si parfaitement au feuillage qu'il ne l'aurait sans doute pas remarqué si le vent ne l'avait agité.



Quand il le rapporta à Naomi, restée près de la voiture pour ne pas brouiller davantage les pistes, elle frémit.

– Seigneur ! murmura-t-elle, pressant le morceau de tissu contre son cœur. Il appartient à Laura. Je le lui ai noué dans les cheveux juste avant de la conduire à la garderie. Où l'avez-vous trouvé ?

– Là-bas, répondit Hunter, désignant les arbres qui s'élevaient un peu plus haut sur le versant. Le vent souffle en permanence ici. Soit le ruban s'est envolé au moment de l'échange des voitures, soit, pour une raison inconnue, votre fille est passée par là et son ruban s'est accroché à une branche.

– Mais il n'existe aucune issue dans cette direction ! s'écria Naomi, soudain alarmée. Pourquoi James l'aurait-il emmenée dans la montagne ?

A cette question, Hunter ne pouvait répondre ; pour le moment, du moins. La solution était pourtant là, quelque part dans ce canyon. Il suffisait de la découvrir.

Dix minutes plus tard, à une centaine de mètres de l'endroit où il avait trouvé le ruban de Laura, il tomba sur des traces de motoneige. Si elles n'avaient pas été recouvertes par la neige tombée la veille, c'est que d'épais branchages les avaient préservées. Hunter les étudia attentivement. Impossible de dire si ces traces étaient récentes ou pas. Pour être isolé, le canyon n'était pas totalement désert, et quelqu'un avait pu le parcourir récemment. Pourtant, sans même savoir si Barker était capable de conduire un pareil engin, l'instinct de Hunter lui disait que ces traces étaient liées à l'enlèvement de Laura. Et il n'avait jamais eu à regretter de s'être fié à son instinct.

Le front soucieux, il revint vers l'endroit où l'attendait patiemment Naomi. Devant son expression, elle se raidit.

– Avez-vous découvert quelque chose ?

Il hocha la tête.

– Des traces de motoneige. Elles coupent à travers les arbres pour se diriger vers les hauteurs.

– Croyez-vous qu'elles aient été laissées par James ?

– Je parierais volontiers que oui. A mon avis, il se terre quelque part dans une cabane pendant que vous vous rongez les sangs sur le sort de votre fille. J'espère seulement qu'il sait ce qu'il fait. Sans expérience, nul ne peut s'aventurer dans ces montagnes en hiver sans courir un réel danger. Pensez-vous qu'il possède les connaissances nécessaires pour affronter la neige et le froid ?

Naomi leva les yeux vers les pics neigeux qui s'élevaient, menaçants, au-dessus d'eux. Aussi loin que portait le regard, ce n'était que nature sauvage. Se pouvait-il que James s'y trouve avec leur enfant ?

– James est un adepte de la survie en nature hostile, répondit-elle d'une voix étranglée. Il a lu toute sorte de bouquins traitant du sujet et se prend pour un spécialiste. En réalité, il n'a aucun entraînement ; il ne sait même pas allumer un feu sans charbon de bois et liquide spécial.

Hunter jura, son regard rétréci entre ses paupières errant comme celui de Naomi sur le terrain accidenté qui se déployait autour d'eux dans sa majestueuse et inquiétante splendeur.

– Dans ce cas, il sera vite dépassé, dit-il froidement. La montagne n'aime pas les amateurs.

– Mais pourquoi agir ainsi ? s'écria Naomi. Pourquoi mettre la vie de sa fille en danger ? Ne se rend-il pas compte qu'ils peuvent tous les deux y laisser leur peau ?

– A mon avis, dans cette histoire, il ne pense pas à Laura. Son seul souci est de vous atteindre, et il y réussit fort bien.

Ce n'était que trop vrai. La seule pensée de Laura perdue dans cette nature hostile, peut-être sans vêtement décent pour la garantir du froid, lui donnait envie de s'élancer à sa recherche. Car sa fille était là, Naomi le sentait dans sa chair, si proche et si loin, cependant ! L'enfant savait-elle que sa mère n'aurait de repos avant de la tenir dans ses bras ? Était-ce là-dessus que tablait James ? Avait-il vraiment projeté de se servir de sa fille comme d'un appât pour l'attirer à lui ?

Naomi se tournait vers Hunter pour lui demander ce qu'il en pensait quand elle le vit se raidir comme un fauve qui vient de repérer sa proie. Il fixait un point particulier de la crête rocheuse qui s'élevait au-dessus d'eux.

– Qu'avez-vous vu ? s'enquit-elle d'un ton effrayé.

– Des jumelles, répondit-il sans détourner le regard. J'ai surpris l'éclat du soleil réverbéré par les lentilles. Ce salaud nous observe de là-haut ; il nous nargue et nous met au défi de le rattraper.

Hunter se tourna vers Naomi.

– Il met un malin plaisir à vous torturer, c'est ça ?

Le regard de la jeune femme s'emplit de rancune.

– C'est le seul art dans lequel il excelle. En tout cas, il a intérêt à profiter maintenant de sa méchanceté parce que quand je mettrai la main sur lui, je lui ferai regretter d'être né.

Et si elle n'y parvenait pas, il s'en chargerait, pensa Hunter, bouillonnant de colère. Un homme qui met en danger la vie de sa fille mérite les pires châtements.

Se détournant, il se dirigea vers la voiture.

–Venez, dit-il. Nous ne pouvons rien faire de plus ici pour l'instant.

–Vous ne pouvez pas abandonner Laura avec ce monstre ! cria Naomi en courant après lui. Il faut faire quelque chose !

–Je vais chercher ma motoneige et des provisions. Vous, vous allez préparer des vêtements chauds pour Laura au cas où elle en aurait besoin quand je la retrouverai. Je passerai les prendre chez vous d'ici une heure.

### 3.

Quand Hunter se présenta chez Naomi quarante minutes plus tard, il la trouva qui l'attendait sous son porche avec un sac à dos. Devant la taille de ce dernier, il haussa les sourcils d'un air amusé.

– Je ne compte pas emmener Laura à Disneyland, Naomi. Il me faut juste une combinaison de ski pour le cas où Barker ne l'aurait pas suffisamment couverte.

– Je vous accompagne, répliqua Naomi. Et comme j'ignore combien de temps prendront les recherches, je préfère être parée pour toute éventualité. Allons-y.

En bas des marches, il lui barra le passage.

– Un instant. Qu'entendez-vous par : « Je vous accompagne » ?

– Ça me paraît parfaitement clair. Y a-t-il un problème ?

– Plutôt, oui ! J'ai l'habitude de travailler seul.

Le ton, sec et coupant, irrita Naomi.

– Eh bien, pas cette fois, rétorqua-t-elle. Au cas où vous l'auriez oublié, c'est ma fille qui se trouve dans ces montagnes, et personne ne me contraindra à rester chez moi quand elle est en danger. Donc, ou vous m'emmenez, ou je loue une motoneige pour vous suivre. Dans tous les cas, je viens avec vous.

Elle se tenait très droite devant lui, le défiant du regard.

– Qu'est-ce que vous vous imaginez, qu'il s'agit d'une promenade ? La montagne est abominablement traître ; pour rien au monde je n'y emmènerais une femme. C'est beaucoup trop dangereux.

– Tant pis. Je me débrouillerai, dans ce cas, par mes propres moyens.

– Quelle tête de pioche ! s'exclama Hunter, ulcéré. Ne croyez-vous pas que j'aurai assez à faire à pister Barker sans veiller sur vous ? Vous ne ferez que me ralentir.

– Si vous cessiez d'argumenter, vous gagneriez du temps !

Hunter la dévisagea avec colère. Quand elle était entrée dans son bureau tout à l'heure, il avait tout de suite senti qu'elle pouvait être une source d'ennuis. C'était bien deviné et, si les circonstances avaient été différentes, il l'aurait déjà envoyée promener. Il avait besoin de toute son énergie pour redresser Fortune Construction et rien ni personne, surtout pas une femme, ne viendrait se mettre en travers de son chemin.

Ce qui ne signifiait pas pour autant qu'il reviendrait sur sa promesse de retrouver Laura. Il ne resterait certainement pas les mains dans les poches quand un enfant courait un danger. Il dénicherait la fillette, dût-il pour ça fouiller chaque pouce carré de cette montagne. Simplement, il ne voyait pas au nom de quoi, dans cette tâche, il devrait s'encombrer de la mère. Elle gênerait ses mouvements et l'assommerait de ses discours. Non, pas question !

– Écoutez, dit-il le plus calmement possible. Je comprends votre désir de m'accompagner. A votre place, j'agirais de même. Seulement, avec mon expérience de la montagne, je puis vous assurer que ce n'est pas possible.

– C'est justement parce que vous êtes le meilleur que je suis venue vous trouver, lui rappela-t-elle.

– Pour traquer un gibier, peut-être, concéda-t-il. Il n'empêche qu'un accident est vite arrivé. Et si vous vous blessiez avant que nous ayons mis la main sur Laura ? Je devrais choisir entre vous faire soigner et retrouver votre fille. Vous parlez d'un dilemme...

– Je serai prudente.

– Malgré leur prudence, des guides expérimentés se tuent chaque année en montagne. Vous ne souhaitez tout de même pas que Laura n'ait plus que James au monde ?

– Bien sûr que non !

– Attendez donc ici que je vous la ramène. Grace à mon portable, je resterai en contact avec vous.

Durant une minute, il crut l'avoir convaincue et n'en fut que plus irrité de la voir redresser le menton en se campant énergiquement sur ses jambes.

– Pas question. Je viens.

Si, en d'autres circonstances, Hunter se serait probablement amusé de ce bout de femme qui lui tenait tête, dans l'immédiat, il ne trouvait

rien de comique à la situation. Elle était assez obstinée pour louer une motoneige et le suivre ; et alors, il devrait passer son temps à regarder pardessus son épaule pour s'assurer qu'il ne lui était rien arrivé, ce qui serait encore plus pénible que si elle partageait son véhicule.

– Comme vous voudrez, dit-il sèchement. Je ne peux effectivement vous empêcher d'agir à votre guise. Mais si vous m'accompagnez, je tiens à mettre tout de suite les choses au clair : je suis seul responsable de l'expédition.

Elle hocha la tête, soudain conciliante.

– Pas de problème. Vous êtes bien plus expérimenté que moi.

Hunter la dévisagea avec stupéfaction. Quel aplomb de la part d'une petite personne qui avait remis en question chacune de ses décisions depuis leur rencontre !

– Je ne parle pas seulement des recherches, reprit-il. Dès l'instant où nous nous engagerons dans la forêt, la sécurité deviendra notre priorité. La neige recélant toute sorte de dangers, vous ne pourrez pas faire un pas sans mon accord. Est-ce compris ?

– Je n'ai pas deux ans ! répliqua-t-elle sèchement. Je ne vais pas échapper à votre surveillance, ne vous inquiétez pas !

– Je n'aurai à m'inquiéter de rien si vous suivez mes instructions. Je tiens seulement à vous ramener entières, Laura et vous. Aussi longtemps que vous m'obéirez, vous ne craignez rien. Alors, que décidez-vous ? Ai-je votre parole ?

Il lui suffisait d'acquiescer, et la question serait réglée, pensa Naomi. Malheureusement, il s'agissait de bien davantage qu'une promesse d'obtempérer sans réserve. Il réclamait sa confiance, ce qui représentait beaucoup plus qu'il ne l'imaginait, car le dernier à qui elle l'avait accordée était celui-là même qui venait d'entraîner sa fille dans une aventure périlleuse sans souci de sa sécurité. Comment, après une telle expérience, ne pas englober dans sa défiance tout le sexe masculin ?

Toutefois, Hunter Fortune n'était pas le premier venu, devait-elle reconnaître en son for intérieur. Sans l'ombre d'une hésitation, il avait abandonné ses occupations pour voler au secours d'une fillette dont il ignorait l'existence une seconde auparavant. Combien de gens auraient été capables d'un tel geste ?

– Oui, dit-elle lentement. Vous avez ma parole.

Ils étaient revenus à l'endroit où James avait abandonné la voiture. Avec des gestes rapides et précis, Hunter descendit la motoneige du



plateau et attacha son sac à dos et celui de Naomi à l'arrière du véhicule. Puis il l'enfourcha et fit signe à la jeune femme de grimper derrière lui.

– Ne me lâchez sous aucun prétexte, dit-il en enfilant gants et lunettes. Je n'irai pas vite, mais vous pourriez verser dans un virage un peu serré.

Tout en enfilant ses gants, Naomi sentait son cœur battre si fort dans sa poitrine qu'il semblait impossible que Hunter ne l'entende pas dans le soudain silence qui s'était abattu sur le canyon. Pas un instant elle n'avait réfléchi au fait que, pour voyager derrière lui, elle devrait refermer les bras sur sa taille. Or elle n'avait pas touché un homme depuis James, près de quatre ans auparavant.

– Naomi ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle leva la tête et croisa son regard sombre et perçant — beaucoup trop perçant à son goût. En rougissant, elle détourna les yeux.

– Rien. Je... je réfléchissais...

– Si vous regrettez votre décision, il est encore temps de renoncer, dit-il tranquillement. Prenez mon camion et rentrez chez vous. Je vous appellerai de mon portable dès que j'aurai retrouvé Laura.

– Ce n'est pas ça. Je veux toujours venir, insista-t-elle sans toutefois esquisser le geste de s'installer sur la moto- neige.

Elle ne craignait pas qu'il profite de la situation, se disait-elle. Lucas Greywolf ne l'aurait jamais adressée à lui s'il avait eu le moindre doute concernant sa moralité. Seulement, elle n'avait à aucun moment envisagé de se retrouver si près de lui. C'était un très bel homme... Elle grimaça. Pourquoi fallait-il qu'elle note ce détail *maintenant*, alors qu'ils s'apprêtaient à s'enfoncer dans une nature sauvage, tous les deux seuls pendant Dieu seul savait combien de temps ? Pourquoi, elle que les hommes laissaient indifférente, découvrait-elle tout à coup combien celui-ci en particulier était séduisant ?

Allons, se morigéna-t-elle. Si elle voulait retrouver sa fille, il fallait cesser de se conduire en oie blanche et grimper sur la motoneige avant qu'il ne s' imagine qu'elle avait peur de le toucher parce qu'il lui plaisait.

Pouvait-on imaginer plus ridicule ? Se mettre à fantasmer sur un homme qu'elle ne connaissait même pas ! Il fallait vraiment qu'elle soit à bout de nerfs ! Se reprenant, elle redressa le menton, s'approcha d'un pas déterminé de l'engin et l'enfourcha sans plus hésiter.

Sa belle assurance s'évanouit, toutefois, quand elle s'aperçut que l'espace qui lui était réservé se révélait bien plus exigu qu'il n'y paraissait, l'obligeant à se plaquer contre lui.

– Attendez ! s'écria-t-elle, effarouchée.

Trop tard cependant, car il avait déjà tourné la clé de contact. Avec une sourde vibration, la motoneige s'ébranla et elle dut s'agripper à lui.

Elle le tenait comme avec des pincettes, pensa Hunter, étonné. Tout en dirigeant son véhicule vers la forêt, il s'interrogeait sur le mystère que représentait Naomi Windsong. On aurait cru une adolescente effarouchée, alors qu'une femme qui avait eu un enfant d'un homme marié n'était pas exactement une innocente. Et pourtant, une vierge ne l'aurait pas frôlé avec plus de réticence. Avait-elle peur de lui ?

Il rejeta l'idée. Aussi désespérée soit-elle de retrouver son enfant, elle ne l'aurait pas suivi si elle avait redouté quoi que ce soit de sa part. Non; autre chose la poussait à s'écarter le plus possible de lui et, à la réflexion, il se dit que ça devait avoir un lien avec Barker. A cause de lui, elle haïssait sans doute les hommes dans leur ensemble, ce dont Hunter ne pouvait lui tenir rigueur. Ce salaud lui avait infligé une leçon difficile à oublier.

Pourtant, contrairement à ce qu'elle craignait sans doute, elle était en sécurité avec lui. Bien sûr, à une époque de sa vie, il n'aurait pas dédaigné séduire une jolie fille en détresse. Seulement, cette époque était définitivement révolue. Il avait assez de soucis personnels, à présent, sans s'occuper de ceux des autres. S'il s'enfonçait dans la forêt sauvage avec cette jeune femme, ce n'était pas pour la courtiser. Il ne supportait tout simplement pas l'idée qu'un enfant coure un quelconque danger.

Soudain, la motoneige heurta un monticule de neige et le choc projeta brutalement Naomi contre le dos de Hunter. Elle se redressa très vite, mais il eut tout de même le temps de sentir ses seins s'écraser contre lui. Oh, ce ne fut que l'effleurement d'un doux corps féminin, un détail qu'il n'aurait même pas dû remarquer étant donné l'épaisseur de vêtements qui les séparait. Le contact agit néanmoins comme un catalyseur. Tout à coup, sans comprendre ce qui lui arrivait, il se mit à éprouver un brûlant désir pour sa passagère. Une donnée inattendue mais qui risquait de lui compliquer sérieusement la vie ! Car voilà qu'il se retrouvait embarqué dans une aventure à deux, loin de toute civilisation, avec une femme qui avait le pouvoir de réveiller ses fantasmes par sa seule présence.

## 4.

Il aurait dû faire immédiatement demi-tour et rentrer en ville. Elle le perturbait trop, et il avait l'intuition que la situation ne ferait qu'empirer au fil du temps. La seule attitude intelligente à adopter était de la reconduire chez elle et de lui conseiller de faire appel à Joe Petit Faucon. C'était un excellent traqueur, et d'âge assez respectable pour être son père. Peut-être parviendrait-il à la sentir derrière lui sur sa motoneige sans éprouver le moindre trouble.

Mais alors qu'il s'apprêtait à freiner, l'image d'une petite fille passa soudain devant ses yeux. Il n'avait pas besoin d'une photo pour savoir que Laura Windsong ressemblait à sa mère ; certaines choses vont de soi. Elle possédait la même chevelure aile de corbeau, les mêmes grands yeux gris, le même menton têtu. Et cette enfant connaissait de gros ennuis et avait besoin de lui. De lui. Pas de Joe Petit Faucon, ni de Michael Crow. Ces derniers étaient à n'en pas douter de bons traqueurs ; mais il les surpassait. A maintes et maintes reprises, grâce à sa ténacité, il avait retrouvé des gens qu'on tenait pour morts. Dans le cas de Laura Windsong, il ne renoncerait pas davantage.

Et quand sa mère se trouverait face au triste individu qui l'avait plongée dans une angoisse mortelle, il serait à son côté. Il ignorait pourquoi il faisait tant de cas de cette affaire, mais c'était ainsi. Pas question donc d'opérer machine arrière. D'une manière ou d'une autre, il lui faudrait trouver le moyen de s'accommoder de la présence de Naomi.

A partir de l'endroit où ils avaient repéré les traces de James, ils entreprirent à leur tour l'escalade du flanc de la montagne. Naomi s'était imaginé que l'expédition serait relativement aisée, les traces les menant tout droit à Laura. C'était sous-estimer l'intelligence de James. Sa précipitation ne lui avait pas fait oublier la prudence. Sachant que, à un moment ou à un autre, on le localiserait, il avait évité de se déplacer en ligne droite et zigzaguait entre les arbres, revenant parfois en arrière, comme s'il errait sans but précis. Et, chaque fois qu'il avait quitté le couvert des arbres, la neige tombée la nuit précédente recouvrait ses traces.

Suivant de près les tâtonnements de Hunter tandis qu'il perdait la piste, la retrouvait pour la perdre de nouveau, Naomi put apprécier ses qualités de traqueur. Par moments, les empreintes apparaissaient sur une très courte distance pour disparaître sous une couche de neige. Rien n'indiquait alors la direction prise par James. Livrée à elle-même, Naomi aurait été complètement perdue. Mais Hunter ne connaissait pas ce genre de problème. Il mettait alors pied à terre et, avec une patience admirable, inspectait scrupuleusement le terrain. Et là où Naomi ne voyait rien, il découvrait une brindille brisée ou un petit tas de neige tombé d'une branche basse, heurtée sans précaution.

Malgré tout, leur progression se révélait très difficile. Hunter l'avait prévenue que trouver l'endroit d'où James les observait avec ses jumelles ne serait pas évident, et il avait entièrement raison. Lentement, ils continuaient de s'élever sans jamais sembler devoir arriver nulle part. Les traces laissées par James les attiraient toujours plus haut dans une poursuite sans fin.

En dépit de la lenteur de leur cheminement, Naomi ne cessait d'espérer tenir sa fille dans ses bras avant la tombée de la nuit. Cependant, comme le soleil amorçait sa descente et que la température chutait avec lui, elle dut déchanter.

Épuisée, se rendant compte pour la première fois de l'énormité de leur entreprise, elle dut se retenir pour ne pas poser sa tête sur l'épaule de Hunter et pleurer. Elle était si fatiguée, et guère plus proche de retrouver Laura que le matin.

– Nous allons faire une pause, dit soudain Hunter pardessus le ronronnement du moteur. J'aperçois une cabane un peu plus haut.

Naomi mit un certain temps à se laisser pénétrer par le sens de ses paroles.

– Où ça ?

– Dans la clairière, sur notre droite.

Dans le jour déclinant, la petite habitation semblait inoccupée. Cependant Hunter ne voulait pas s'y présenter sans s'être auparavant assuré qu'elle ne recélait aucun danger. Si Naomi ne croyait pas que Barker fût armé, il en était beaucoup moins certain. Selon lui, un homme qui enlève sa fille uniquement pour faire souffrir sa mère et met par la même occasion ses jours en danger était capable de tout.

A la lisière de la clairière, il coupa donc le moteur.

– Attendez-moi ici, dit-il à Naomi. Je reviens tout de suite.

La devinant sur le point de protester, d'un regard bien senti il lui rappela leur accord. C'était une femme de parole, reconnut-il, car, malgré son visible mécontentement, elle se rassit sans un mot.

Il revint très vite, les ombres du soir accusant ses traits rudes tandis qu'il s'approchait, silencieux à l'égal d'un aigle planant dans le ciel. Dans sa main, il tenait un petit ours en peluche tout usé et à qui il manquait une oreille.

– Le reconnaissez-vous ?

En voyant le jouet, Naomi poussa un cri. Puis, descendant vivement de la motoneige, s'en empara.

– Mon Dieu ! C'est Chester, l'ours de Laura. Elle ne s'en sépare jamais. Où...

– Dans la cabane. Us ont dû passer ici la nuit dernière et se remettre en route après nous avoir repérés dans le canyon avec les jumelles.

– Il a osé forcer Laura à abandonner Chester ! s'exclama Naomi, indignée. Il sait pourtant ce que cet ours représente pour elle. Elle ne peut même pas s'endormir sans lui. Le jour où on l'avait égaré, elle a pleuré pendant des heures.

– Il l'a peut-être simplement oublié dans la précipitation de la fuite, suggéra Hunter.

– Vous le connaissez mal ! Il a délibérément laissé cet ours derrière lui pour me narguer. Il voulait que je sache qu'elle pleure.

A cette idée, la gorge de Naomi se serra, et elle ne put retenir un sanglot.

– Mais ce monstre ne s'en tirera pas comme ça ! reprit-elle. Il ne doit pas être très loin. Si nous nous dépêchons...

– Nous ne ferions pas cinq cents mètres. Je comprends votre émotion, mais nous n'irons nulle part ce soir. Regardez autour de vous : le jour baisse et nous sommes fatigués. Ce serait courir à l'accident. Pour aider Laura, le mieux que vous puissiez faire dans l'immédiat, c'est de prendre du repos afin de pouvoir repartir en forme demain matin.

– Mais...

– Ne discutez pas, Naomi. Nous abandonnons la poursuite pour le moment.

Si elle n'avait été au bord de l'épuisement et mortellement inquiète pour sa fille, Naomi aurait sans doute réagi différemment. Cependant, dans l'état émotionnel où elle se trouvait, elle ne voyait qu'une chose : un second homme s'avisait de s'interposer entre sa fille et elle, et elle ne le tolérerait pas. Personne ne lui imposerait la marche à suivre quand il s'agissait de Laura.

– Vous, peut-être, mais pas moi. Tant qu'il restera une lueur de jour, je la chercherai.

– Essayez de vous montrer un peu raisonnable !

Sans tenir compte de la remarque, elle fit demi-tour et se dirigea vers l'endroit où ils avaient aperçu les dernières traces de James. Dans l'intervalle, le soleil avait disparu derrière les plus hauts sommets et le jour déclinait. Avec un peu de chance, se disait-elle pourtant, elle disposerait d'une demi-heure avant l'obscurité complète. Et ce serait autant de gagné pour le lendemain.

Tête basse, les yeux rivés au sol, à une centaine de mètres de la cabane, elle retrouva la piste qui se dirigeait vers l'ouest. Les mâchoires résolument serrées, Naomi entreprit de la suivre.

Hunter, qui l'observait, fut tenté de la laisser faire. Il l'avait abondamment prévenue sur les risques encourus. Mais F avait-elle seulement écouté ? Sûrement pas. Sinon elle ne s'éloignerait pas ainsi. Il eut un mouvement d'humeur. Se figurait-elle qu'il allait perdre son temps à courir après elle ? Lui aussi désirait retrouver Laura au plus vite. Seulement, ils ne la retrouveraient pas dans le noir ; et tout ce que Naomi gagnerait à s'entêter serait de se perdre. Et il lui faudrait passer une partie de la nuit à la chercher dans l'obscurité. Non, ce n'était pas possible ! Pas après une telle journée. Tant pis si elle n'était pas contente. Maudissant entre ses dents les femmes bornées, Hunter s'élança à sa suite.

Il la rattrapa à la lisière de la forêt.

– Je ne vous laisserai pas faire ça ! s'exclama-t-il. C'est trop dangereux !

Avec de la neige jusqu'aux genoux qui entravait sa progression, à demi courbée pour résister au vent, elle s'obstinait à avancer, le regard rivé sur les empreintes à peine visibles dans l'obscurité grandissante.

– Vous n'êtes pas mon gardien, Hunter. Je n'ai pas besoin de votre permission pour aller chercher ma fille !

Ce n'était assurément pas là des propos à jeter à la tête d'un homme à bout de nerfs. Avec un juron, il l'agrippa par le bras et la força à lui



faire face. Ce qu'il n'avait pas prévu, c'est que, déstabilisée par l'épaisseur de la neige et la vivacité de l'attaque, elle perdrait l'équilibre et s'effondrerait dans ses bras.

Il comprit, mais un peu tard, qu'il n'aurait jamais dû la toucher. Toute la journée, il avait eu ses bras autour de lui, il avait senti la forme de ses seins et de ses cuisses plaqués contre son corps. Bien sûr, elle ne l'avait pas provoqué sciemment, il en était conscient. Pour ne pas tomber, elle devait se retenir à lui. N'empêche que le résultat revenait au même ; elle avait allumé dans ses veines un feu qui avait couvé sournoisement toute la journée et ne demandait à présent qu'à s'embraser.

Il aurait dû la lâcher ; il en avait l'intention. Cependant, ses mains refusaient d'obéir, et, au lieu de la laisser aller, il la serra plus fort contre lui. Dans les ombres du crépuscule, il vit un désir égal au sien s'allumer dans son regard, il entendit son bref hoquet. Puis son regard tomba sur sa bouche et il sut qu'il ne résisterait pas à l'envie de l'embrasser.

C'aurait dû être simple. Un premier et dernier baiser, juste pour satisfaire sa curiosité. Seulement, quand ses lèvres s'emparèrent de celles de Naomi Windsong, il découvrit que rien n'était jamais simple avec elle.

A en juger par sa réaction, elle était aussi surprise que lui de ce qui se passait entre eux, et demeurait comme hébétée. Elle avait pourtant déjà été embrassée, se disait-il. Elle avait eu un enfant, bon sang ! Malgré cela, elle semblait totalement ignorante des manifestations de la passion. Un sourd combat se livrait en elle, il le voyait à son attitude hésitante. Et puis il mordilla sa bouche, et toutes ses réticences s'effondrèrent. Stupéfaite, elle s'accrocha à lui, aussi douce qu'un chaton, et lui rendit son baiser avec une ardeur délicieusement troublante.

Et sans doute serait-elle allée plus loin encore, si le contact de l'ours de Laura pressé entre leurs deux corps ne l'avait brusquement ramenée à la réalité. Dans un sursaut, elle se souvint de ce qu'elle faisait là. Comment pouvait-elle agir ainsi alors que sa fille se trouvait quelque part dans le froid et l'obscurité, à la merci d'un individu qui n'avait pas hésité à la mettre en péril pour satisfaire ses bas instincts ?

Furieuse contre elle-même et contre lui, elle échappa à son étreinte et le fusilla du regard.

— Que les choses soient bien claires entre nous, monsieur Fortune. Je vous ai pressenti dans le seul et unique but de traquer James pour qu'il me rende ma fille. C'est tout ce qui m'intéresse. Et si vous vous

imaginez que j'avais autre chose en tête en insistant pour vous accompagner, vous vous trompez lourdement. Je ne cherche aucune aventure, d'aucun type, alors ne vous avisez plus de me toucher et tout ira bien. Sinon, vous me reconduirez chez moi demain matin et je vous trouverai un remplaçant.

Elle plongea son regard dans le sien, le défiant d'oser la toucher. Elle n'était plus la naïve jeune femme qui avait cru aux mensonges de James. A présent, elle était plus dure, plus forte ; elle ne laisserait plus personne lui faire du mal.

Le message dut clairement passer car Hunter n'esquissa pas un geste dans sa direction.

– Je vous prie de m'excuser, vraiment, dit-il en se passant une main sur le visage. J'ignore ce qui m'a pris. Je sais bien que votre seul souci est de retrouver Laura ; c'est également le mien, il faut me croire malgré les apparences. J'ai une entreprise à remettre à flot d'ici la fin de l'année. Et je n'ai guère de temps à consacrer à la bagatelle, croyez-moi. Vous n'avez rien à redouter de moi, je vous assure.

A cause de son regard qui ne cillait pas sous son examen, Naomi ne pouvait douter de sa sincérité. Les bras serrés autour d'elle, elle hocha la tête.

– Maintenant que ce problème est réglé, si nous retournions à la cabane nous préparer à manger ? suggéra Hunter. Je ne sais pas pour vous, mais moi je meurs de faim.

L'obscurité était totale à présent. Impossible d'apercevoir la moindre trace. En frissonnant, Naomi se dit qu'elle n'avait pas le choix. La nuit avait gagné du terrain beaucoup plus vite qu'elle ne s'y attendait et la température baissait également. Qu'aurait-elle fait, seule, dehors, par ce temps ?

Elle suivit donc Hunter jusqu'à la cabane où les attendait un dîner froid. Ils ne reparlèrent pas de l'incident du baiser mais quand vint l'heure du coucher, par un tacite accord, ils installèrent leurs sacs de couchage le plus loin possible l'un de l'autre.

La journée avait été longue, ils étaient tous les deux exténués. Pourtant, quand Hunter éteignit la lampe tempête, ils demeurèrent longtemps dans le noir sans parvenir à trouver le sommeil.

## 5.

Quand ils se remirent en route, le lendemain matin, pas un muscle du corps de Naomi ne la laissait en paix. Elle grimpa pourtant à l'arrière de la motoneige sans une plainte.

Durant les longues heures de la nuit où elle était restée éveillée, hantée par le souvenir de leur baiser, elle avait eu le temps de réfléchir. Elle savait comment elle s'était cramponnée à lui pendant leur ascension ; pour ne pas tomber, bien sûr, n'empêche que son attitude avait pu prêter à confusion.

Elle résolut donc de se tenir à lui le plus discrètement possible, reculant sur son siège autant que la présence des bagages le permettait. Et si ses paumes étaient moites sous ses gants et que son cœur battait la chamade à la seule idée de le toucher, ça restait son secret.

Bien qu'aucune chute de neige ne se soit produite durant la nuit, le vent du nord qui rabattait la neige sur leur visage les aveuglait et recouvrait partiellement les traces de James. Tout en maugréant, Hunter dut ralentir et ce fut pratiquement à l'allure du pas qu'ils s'enfoncèrent toujours plus avant dans la montagne. Et toujours pas signe de James ou de Laura.

Refusant de perdre espoir, Naomi se persuadait qu'ils les retrouveraient le jour même. Cependant, les heures passant, elle sentit le découragement l'envahir. James se savait poursuivi ; qu'espérait-il en s'entêtant ? Il ne trouverait pas d'issue là-haut. Pour sortir de la

montagne, il lui faudrait reprendre le même chemin. Il savait aussi qu'elle n'abandonnerait jamais ses recherches.

Il continuait pourtant, toujours plus au nord ; les attirant toujours plus loin de la civilisation. Et impossible de connaître exactement son avance. Ce pouvait être une question de minutes, mais peut-être aussi d'heures. Le regard empli d'une farouche détermination, Naomi jura que, même s'il s'agissait de jours, elle ne renoncerait jamais à le rattraper.

Son attention concentrée sur les traces, elle ne comprit pas pourquoi Hunter freinait et s'arrêtait soudain.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-elle d'une voix qui résonna étrangement fort dans le soudain silence.

– C'est peut-être la fin de la piste, répondit-il d'un air sombre. Ne bougez pas pendant que j'explore les environs.

– Que voulez-vous dire ?

Et puis elle vit le bord neigeux d'un précipice et les traces qui y menaient directement et son cœur se serra.

– Non ! s'écria-t-elle avec horreur. Laura ! Mon Dieu, non ! Pas ça !

Elle ne se rendit compte qu'elle était descendue de la motoneige que lorsque Hunter lui intima l'ordre de ne pas approcher. Cependant, sans l'écouter, elle courut vers le précipice, trébuchant dans la neige, le sang grondant à ses oreilles, terrifiée à l'idée de ce qu'elle allait découvrir.

Le spectacle était malheureusement à la hauteur de ses pires craintes. La motoneige avait volé par-dessus le bord pour atterrir sur une avancée rocheuse, une douzaine de mètres en contrebas. Le véhicule reposait tout disloqué sur le flanc, sous une fine couche de neige.

Un flot de larmes jaillit de ses paupières et ruissela le long de ses joues. Elle imaginait Laura se cramponnant à son père dans l'effrayante chute ; Laura qui gisait quelque part, blessée, morte, peut-être. Avec un sanglot, Naomi se laissa glisser par-dessus le rebord et entama la périlleuse descente, négligeant dans son angoisse sa propre sécurité. Hunter lui cria bien de s'arrêter mais elle en aurait été incapable quand

Laura se trouvait en danger. A demi aveuglée par les larmes, elle s'agrippait à la paroi presque verticale et ne remarqua la mince pellicule de glace qui enrobait les rochers que lorsque son pied glissa dessus. Alors, avec un cri d'effroi, elle bascula dans le vide.

Malgré la promptitude de sa réaction, Hunter fut incapable de la rattraper et il assista impuissant à sa chute. Il s'en voulait terriblement de n'avoir pas mesuré l'étendue de sa panique en découvrant l'accident. Il aurait dû la saisir à bras-le-corps, n'importe quoi pour l'empêcher de

se jeter dans le vide. Mais jamais il n'aurait imaginé qu'elle réagirait si vite !

Son cri de douleur le transperça. Avec un juron, il entreprit à son tour la descente. Recroquevillée sur le côté, ses cheveux libérés du bonnet répandus autour de son visage couleur de cendre, on aurait dit une poupée brisée. Elle gisait sur le flanc, et sa main formait un angle inhabituel avec son avant-bras, mais elle n'avait pas perdu conscience.

– Pas trop de casse ? demanda-t-il d'une voix étranglée par la peur. Bon sang, je vous avais bien dit de rester près de la motoneige ! Allons, laissez-moi voir.

– Non !

Dans un geste de protection, elle blottit son poignet contre sa poitrine et se recroquevilla sur elle-même.

– Je vais bien. Laissez-moi juste... une seconde.

Qui croyait-elle abuser ? Il y avait de fortes chances pour qu'elle ait une ou plusieurs fractures. Elle devait terriblement souffrir et s'il n'agissait pas immédiatement, elle risquait l'état de choc.

– Vous ne pouvez pas rester là, dit-il avec brusquerie. Je vais vous porter jusqu'à la motoneige. Croyez-vous être capable de vous tenir à moi ?

– Occupez-vous de Laura d'abord, dit-elle dans un gémissement. Elle est peut-être blessée et...

– Je m'en occuperai dès que je vous aurai remontée, dit-il d'un ton sans réplique.

Et il la souleva avant qu'elle ait pu émettre d'autre objection.

En la sentant se raidir dans ses bras sous l'effet de la douleur, il se maudit de lui infliger une nouvelle souffrance. Mais comme il ne pouvait la laisser là, il en vint à souhaiter qu'elle s'évanouisse. Elle tint bon cependant et, le visage mouillé de larmes, les mâchoires serrées, ne poussa qu'un faible cri tandis qu'il entreprenait la difficile remontée.

Hunter n'avait jamais vu pareil courage. Bien sûr, il s'était aperçu que, pour Laura, Naomi était prête à tout. Seulement, il attribuait jusque-là cette détermination à son instinct maternel. A présent, il devait reconnaître que, sous une façade de douceur et de vulnérabilité, se dissimulait un tempérament indomptable. Et s'il était une qualité qu'il prisait par-dessus tout, c'était bien la force d'âme.

Soucieux de la faire souffrir le moins possible, il progressait à pas lents, et le trajet jusqu'à la motoneige lui parut une éternité. Le cœur serré de ne pouvoir lui fournir un abri convenable, il la déposa près du véhicule, puis se mit en quête de la trousse à pharmacie.

– L-laura, bredouilla Naomi, toute tremblante, sous l'effet du froid ou en réaction au choc.

– Vous d'abord ! gronda Hunter. Montrez-moi votre poignet.

Dans son regard, il vit que ce n'était pas l'envie de protester qui lui manquait, mais la force. Sans un mot, elle obtempéra.

Son poignet ne semblait pas cassé mais par mesure de précaution Hunter préféra lui poser une attelle.

– Souffrez-vous beaucoup de votre hanche et de votre épaule ?

Croyez-vous avoir une fracture ?

Elle prit le temps de tester précautionneusement les deux articulations avant de secouer la tête.

– Non, répondit-elle avec un soupir de soulagement. Laura...

L'obsession du sort de sa fille qu'elle ne perdait pas de vue malgré sa douleur arracha un sourire à Hunter.

– Tranquillisez-vous, j'y vais. Ne bougez surtout pas ; j'essaie de faire vite.

L'après-midi s'écoulait, mais la lumière était encore suffisante pour que Hunter gagne sans encombre le lieu de l'accident. Il n'y trouva pas trace de Barker ni de Laura, et un rapide examen des environs le convainquit qu'ils n'étaient pas sur la motoneige quand l'engin avait basculé dans le ravin.

La question maintenant était de savoir pourquoi Barker avait été assez stupide pour se priver de son unique moyen de transport. Quand Hunter tourna la clé de contact et que seul un bruit sec lui répondit, il comprit néanmoins ses raisons. Victime d'un ennui mécanique, Barker avait espéré gagner du temps en faisant croire à un accident. Connaissant Naomi, il savait qu'elle refuserait de poursuivre les recherches tant qu'elle supposerait Laura dans les parages.

Afin de s'assurer que Barker n'était pas descendu jusqu'à la plateforme en réussissant à masquer ses empreintes, Hunter examina le terrain à cinquante mètres à la ronde. Ce ne fut que sûr et certain que Barker n'avait jamais mis les pieds sur l'avancée qu'il retourna auprès de Naomi.

Elle était assise où il l'avait laissée, blanche comme un linge. Quand elle vit sa tête apparaître par-dessus le bord du précipice, elle tenta de se lever.

– Laura... Avez-vous trouvé Laura ?

– Non. Elle ne se trouvait pas sur la motoneige quand celle-ci est passée par-dessus bord. Et Barker non plus. J'ai bien examiné les lieux : il n'y a pas la moindre trace d'eux en bas.



Quand il lui eut fait part de son hypothèse, Naomi regarda autour d'elle.

– Dans ce cas, on devrait apercevoir leurs traces. A pied, ils n'ont pas pu aller bien loin. Il faut les suivre !

A ce moment précis, il se remit à neiger. Avec la nuit qui tombait, ils ne retrouveraient pas Barker aujourd'hui, se dit Hunter. Naomi avait besoin de repos, il fallait trouver un endroit où s'abriter pour la nuit. Et, à en juger par la noirceur des nuages qui s'amoncelaient au-dessus de leurs têtes, il disposait de peu de temps pour cela. Une tempête s'annonçait ; pas question d'être à découvert quand elle s'abattrait sur la région.

Il rassembla prestement le contenu de la trousse à pharmacie et la rangea dans son sac.

– Pas aujourd'hui. Une tempête se prépare. Il nous faut trouver une cabane au plus vite.

Après avoir assujetti son sac sur la motoneige, il se tourna vers Naomi.

– Comment va votre poignet ? Serez-vous capable de vous accrocher à moi ?

– Je me moque pas mal de mon poignet ! C'est le sort de Laura qui me tracasse ! Il faut suivre les traces de James avant que la neige ne les recouvre !

– Non. La priorité est de trouver un abri pendant qu'il en est encore temps. Si Barker possède un grain de bon sens, il fera de même, et nous le découvrirons plus tard. Alors, ce poignet ? Si vous ne pouvez vous tenir, je vous prendrai devant moi. Nous irons moins vite, mais vous ne risquerez pas de tomber.

Naomi ne parvenait pas à croire qu'il puisse focaliser son attention sur de pareils détails alors que, après deux jours de recherches, ils risquaient de perdre la piste de James. Et si ce dernier ne trouvait pas un endroit où s'abriter avec Laura ? Savait-il seulement qu'une tempête se préparait ? Peut-être étaient-ils en train d'avancer sans se douter du danger. Et Hunter voulait qu'elle se soucie de trouver un abri pour elle-même alors que sa fille risquait de mourir quelque part dans la tempête ?

– Je ne tomberai pas parce que je ne monterai pas sur votre stupide engin ! s'exclama-t-elle dans un brusque accès de colère. Je n'irai nulle part avant d'être sûre de retrouver les traces de James demain. Et ne me regardez pas comme ça. Cette fois, vous ne me forcerez pas à...

– Vous forcer ? Je n'ai jamais...

– Oh ! si. Depuis notre départ, vous n'avez cessé de donner des ordres et j'en ai franchement assez ! Contrairement à ce que vous pensez, je possède un cerveau et...

– Je n'ai jamais dit que vous n'en possédiez pas !

– Pas en termes aussi crus ! Seulement, à vous entendre, je serais une inconsciente. Ne comprenez-vous donc pas que je suis prête à tout pour sauver ma fille ? Que je me fiche de votre prudence si je ne peux pas la sauver, elle !

Dans un soudain débordement de rancune et de frustration, elle lui jeta au visage tout ce qu'elle pensait de la vie et des hommes en général, de James qui avait voulu régenter son existence, et de lui maintenant, qu'elle en avait pardessus la tête et ne supporterait pas une seconde de plus cette tyrannie.

Une telle explosion ne lui ressemblait guère, et elle savait que lorsque sa colère serait refroidie elle n'éprouverait plus que de la consternation. Cependant, les mots trop longtemps contenus se ruaient dans sa bouche. Hunter n'essaya pas de l'arrêter mais son regard filtrant entre ses paupières mi-closes prit une dureté d'acier et sa mâchoire se contracta. Et quand elle posa une seconde fois un doigt accusateur sur sa poitrine, il emprisonna sa main dans la sienne.

Quand elle fut à court de mots, il neigeait dru sans qu'aucun des deux ne le remarque.

– Avez-vous terminé ? demanda Hunter, le regard luisant de colère.

– Oui, et lâchez-moi, s'il vous plaît !

Hunter l'aurait lâchée si elle ne lui avait pas parlé sur ce ton. En homme raisonnable, il comprenait qu'on éprouve parfois l'impérieux besoin de donner libre cours à sa frustration. Seulement, il n'était pas la cause des problèmes de cette jeune personne ; il essayait juste de l'aider. Et sa patience connaissait ses limites !

– Certainement pas, dit-il en resserrant l'étreinte de ses doigts. Vous avez dit ce que vous aviez sur le cœur, à mon tour maintenant ! Si vous étiez en rage contre moi à cause de mes actes, je serais le premier à reconnaître votre bon droit. Seulement, ce n'est pas moi qui vous ai blessée. Moi, j'essaie juste de vous garder entière en attendant que nous retrouvions Laura et sortions de là. Et on peut dire que vous me donnez du fil à retordre ! Ma patience a également des limites, figurez-vous ! Trop, c'est trop ! Nous avons mis les choses au point avant notre départ ; vous aviez accepté de m'obéir. A présent, que ça vous plaise ou non, vous êtes sous ma responsabilité tant que nous sommes dans ces maudites montagnes. Vous n'avez donc pas à discuter mes ordres !

– Je ne suis pas d'accord !

- Vous avez pourtant donné votre parole.
- Lâchez-moi, vous dis-je !

Cette femme avait vraiment le don de le mettre en rage ! Ah ! elle pouvait être fière d'elle. Elle avait failli se tuer en lui désobéissant et lui avait fichu une frousse bleue. Il était temps que ça cesse et qu'elle apprenne qui était le chef !

Tout en sachant qu'il commettait une monumentale erreur mais incapable de s'en empêcher, il l'attira dans ses bras et posa la bouche sur la sienne.

## 6.

C'était arrivé si vite ! Naomi n'avait même pas eu le temps de songer à résister. L'instant d'avant ils se dévisageaient tels deux coqs en colère, une seconde plus tard, elle était dans ses bras.

Le souffle coupé par la surprise, le cœur battant follement, elle demeurait à présent sans réaction. Personne, pourtant, ne pouvait se vanter de l'avoir malmenée impunément ! Et si elle ne giflait pas l'impudent, au moins pouvait-elle le prier de la lâcher. Cependant, bien qu'il se soit jeté sur elle dans un moment de colère, dès l'instant où ses lèvres avaient pris possession des siennes, ce n'était plus la fureur qui l'avait guidé, mais le désir. Un désir impérieux qui éveillait en elle une émotion dont elle ignorait tout et qui la laissait sans réaction.

Elle avait essayé de se convaincre que son imagination lui jouait des tours. Il ne pouvait en être autrement. Ne connaissant pas cet homme, comment l'aurait-elle désiré ? Pourtant, il suffisait qu'il la touche pour qu'elle fonde. Et elle n'avait pas envie que son baiser s'arrête. Comme pour répondre à sa supplication muette, Hunter raffermir son étreinte, sa bouche se fit plus exigeante, et le reste du monde s'abolit, la laissant confrontée à son dévorant désir. Avec un gémissement, elle se pressa contre lui.

Ils auraient pu rester ainsi des heures, perdus dans le ravissement de la découverte, pendant que la neige tourbillonnait autour d'eux. Cependant, comme Naomi glissait ses bras autour de la taille de

Hunter, une douleur aiguë lui vrilla soudain le poignet, lui arrachant un cri. Hunter recula vivement et la considéra d'un air inquiet.

– Seigneur ! jura-t-il sourdement. J'avais oublié votre poignet ! Laissez-moi regarder.

– Non, non ! Ce n'est rien, je vous assure. Je dois seulement faire attention à ne pas trop m'appuyer dessus.

Aucun des deux n'y pensait plus, et pour cause ! songea-t-elle. Une telle tension régnait entre eux ! Certes, il ne s'agissait que de désir, un besoin purement physique, alimenté par l'état d'anxiété et d'agitation extrêmes où elle se trouvait, une pulsion incontrôlable auquel elle n'était pas assez folle pour attacher un quelconque crédit. James, du reste, l'avait rendue méfiante ; plus jamais elle ne laisserait un homme accéder à son intimité.

Pourtant, elle se montrait si faible avec Hunter ! se dit-elle. Était-ce parce qu'il était le genre d'homme vers lequel se tourne tout naturellement une femme en difficulté ? Il était sûr de lui, à la fois courageux et responsable, capable d'assumer et de prendre des décisions, et elle remerciait le ciel de l'avoir envoyée vers lui. Seul un homme de sa trempe pouvait retrouver Laura. D'un autre côté, il était hors de question qu'il s'immisce de quelque manière que ce soit dans sa vie privée. Et elle avait tout intérêt à ne pas l'oublier.

Indifférente à sa douleur, elle considéra soudain le ciel d'un air égaré.

– Que se passe-t-il ? Il y a une seconde il neigeait à peine !

– La tempête, répondit laconiquement Hunter. Venez, il faut trouver un abri.

Il était grand temps : la neige tombait maintenant si dru qu'on n'y voyait pas à trois pas. Pour avoir étudié avant son départ la carte du Service National des Forêts, Hunter savait qu'une cabane se dressait non loin de là. Cependant, quand après quelques minutes de marche il ne la découvrit pas où il pensait, il commença à s'inquiéter. La tempête ne laissait aucun droit à l'erreur. En cas de mauvais calcul, on ne retrouvait votre corps congelé qu'au printemps.

Il sentait Naomi dans son dos, maladroitement agrippée à lui. Pourtant, malgré son évidente souffrance, pas une plainte ne franchissait ses lèvres. Le cœur serré par l'angoisse, il prit la direction du nord.

A cause du manque croissant de visibilité, il aurait certainement manqué la cabane. Ce fut Naomi, en effet, qui l'aperçut, à demi cachée par les arbres, au moment où, craignant de l'avoir encore manquée, il envisageait de faire demi-tour.

– Elle est là ! dit-elle à son oreille. A notre gauche.

La cabane n'était pas en très bon état. Le toit du porche était à demi effondré, la porte d'entrée battait sur ses gonds et des animaux avaient élu domicile à l'intérieur. Cependant, le toit et les fenêtres étaient étanches, et le dernier occupant avait pris soin de rajouter des bûches à la pile de bois, leur procurant ainsi une confortable réserve pour la nuit. Hunter poussa Naomi dans l'abri avant d'y transporter leurs affaires, puis retourna chercher des bûches sous l'auvent.

Pendant qu'il allumait le feu, Naomi découvrit un balai et nettoya les déchets laissés par les petits visiteurs intempestifs. Le temps que le feu crépite dans la cheminée, dispensant sa bonne chaleur, la cabane était, sinon confortable, du moins habitable.

Hunter regarda Naomi.

– Il faut vous débarrasser de ces vêtements mouillés et enfiler quelque chose de sec, grommela-t-il. Ensuite, nous mangerons. J'ai de la soupe en sachet ; ça vous réchauffera.

Il se tourna pour fouiller son sac à la recherche des sachets, lui procurant l'instant d'intimité nécessaire à son déshabillage. Dans le silence tendu, le bruit de la fermeture Éclair de sa combinaison sembla déchirer l'air. Mâchoires crispées, Hunter essaya d'ignorer ce qui se passait près de lui mais, malgré tous ses efforts, il demeurait conscient de chacun de ses mouvements. Comme elle s'immobilisait brusquement, il considéra un instant son sac avec perplexité, se demandant ce qu'il pouvait bien y chercher.

– Qu'est-ce que vous attendez pour vous changer ? demanda-t-il avec rudesse.

– Mon poignet..., bredouilla-t-elle. Je ne peux pas... l'attelle...

Évidemment, il allait devoir l'aider. A la pensée de la toucher, il frissonna, son désir brusquement rallumé.

Pour lui, il s'agissait d'un vrai supplice. Il n'y avait pas d'autre mot pour qualifier ce qui suivit. Quand il se retourna et qu'il la vit debout près du feu, ses cheveux emmêlés tout auréolés par la lueur des flammes, il eut le plus grand mal à contrôler son envie de la prendre dans ses bras. Car il avait beau se répéter qu'elle ne se trouvait là, avec lui, que contrainte et forcée par les circonstances, son corps refusait d'entendre raison.

– Je vais vous débarrasser de votre attelle, dit-il d'une voix légèrement enrouée.

Sans un mot, elle lui tendit sa main.

Bien qu'il s'efforçât d'agir en douceur, il ne put éviter de lui faire mal en retirant sa veste. Elle ne poussa pas une plainte mais, en voyant des



larmes briller dans ses yeux, Hunter eut la sensation d'être d'une inqualifiable maladresse. Avec des paroles apaisantes, il remplaça l'attelle.

– Et mon pull ? dit-elle. Il faut aussi que je l'ôte.

– La manche glissera sur l'attelle, assura-t-il. Je la tirerai pour que votre poignet reste immobile.

Il prit le bas du pull, essayant d'ignorer la douceur de la peau qu'il recouvrait mais, comme le regard de Naomi volait vers le sien, il comprit que son émotion était partagée.

– Prête ? demanda-t-il, un muscle tressautant à sa mâchoire.

Elle hocha la tête, et il tira doucement le pull au-dessus de sa tête. Attentif à ne pas l'effaroucher plus que nécessaire, il se contraignit à ne pas regarder sous le vêtement. Mais il était un homme, pas un saint ; et, au cours des deux derniers jours, elle avait allumé son désir comme aucune femme auparavant n'avait su le faire. Alors, comme animés d'une volonté indépendante, ses yeux s'abaissèrent sur l'étendue de peau dorée qui se révélait peu à peu.

Au cours des heures qui avaient précédé, il s'était plusieurs fois laissé aller à imaginer son corps, à deviner la forme de ses seins, de ses hanches et de ses jambes à partir des sensations qu'il éprouvait quand elle se pressait contre lui. Seulement, imaginer et voir sont deux choses très différentes. A la vue de son simple soutien-gorge de coton blanc, sa bouche se dessécha et il serra les poings pour s'empêcher de la toucher.

Ravalant un juron, il se remémora la situation de Naomi, son poignet endommagé, la disparition de sa fille. Elle comptait sur lui, pas question de décevoir sa confiance. Ce fut donc avec un visage de marbre qu'il lui ôta ses bottes et saisit le bas de son pantalon.

Tout cela aurait été beaucoup plus facile si elle-même avait gardé la tête froide. Mais c'était loin d'être le cas. Derrière l'indifférence qu'elle affectait, il devinait son trouble. Une légère rougeur couvrait sa gorge et son visage et, quand il lui enleva son pantalon, et que ses doigts frôlèrent ses cuisses, elle se mit soudain à trembler. En toute hâte, il se saisit de ses vêtements secs et, la mort dans l'âme, l'aida à se rhabiller.

— Voilà ! grommela-t-il quand elle fut enfin couverte. Asseyez-vous près du feu pour vous réchauffer pendant que je prépare le repas.

Dans l'état d'extrême nervosité où elle se trouvait, Naomi n'envisageait même pas qu'une miette de nourriture franchisse le barrage de sa gorge. Comment pouvait-il songer à manger alors qu'elle vibrait encore du contact de ses mains sur sa peau, de la chaleur de son baiser ? Elle le connaissait depuis quoi, deux jours ? Et déjà son corps ne lui appartenait plus quand il la frôlait, si innocemment que ce fût.

L'esprit en déroute, elle le regarda mettre l'eau à chauffer, et se demanda si elle ne devenait pas folle. Ce comportement lui ressemblait si peu. Ce n'était pas son genre de se

245

laisser tripoter par des inconnus. Et grâce aux douloureuses leçons infligées par James, elle se méfiait des hommes comme de la peste.

Sauf que, contrairement à son ex-amant, Hunter était digne de confiance. Si elle entretenait encore des doutes à ce sujet, il venait de le lui en fournir la preuve éclatante. Alors que la plupart des hommes qu'elle connaissait auraient profité de la situation, il l'avait à peine effleurée, et seulement par obligation. Ce n'était pourtant pas l'envie qui lui en manquait, elle le savait ! Son baiser brûlait de passion tout à l'heure dans la neige, et elle avait senti ses doigts trembler tandis qu'il la dévêtait. Il la désirait, sans l'ombre d'un doute, et elle mourait d'envie de lui appartenir. Cette dernière constatation la choquait au-delà de tout. Comment en étaient-ils si vite arrivés là ?

Il ne fallut que quelques minutes à Hunter pour préparer la soupe. Avec leurs bols, ils s'assirent de chaque côté de l'âtre et commencèrent à manger. Tout en se forçant à avaler gorgée après gorgée, Naomi prenait conscience de leur total isolement. La tempête qui se déchaînait maintenant au- dehors les coupait du reste du monde. Le vent soufflait avec rage, expédiant des paquets de neige contre les carreaux ; l'air glacé s'insinuait entre les interstices du mur et, en dépit du feu, il faisait relativement froid dans la pièce.

– Il faut que nous dormions aussi près que possible de la cheminée, dit Hunter, rompant le silence. Avec le vent qui souffle entre les rondins, la température ne va cesser de baisser jusqu'au matin.

En frissonnant, Naomi reposa son bol de soupe presque intact et serra ses bras autour d'elle tandis qu'un souffle d'air glacé lui effleurait la nuque. En dépit de ses efforts pour ne pas penser à James et Laura, perdus peut-être quelque part dans la tourmente, des images horribles s'imposaient à son esprit.

– Croyez-vous qu'ils aient trouvé un abri ? demanda-t-elle.

– Vous disiez que James était un adepte de la survie. Il aura vu venir la tempête et aura pris ses précautions.

– Mais ils sont à pied, dit-elle, le front soucieux.

Avec angoisse, elle se dirigea vers une des fenêtres dépourvues de rideaux et scruta la nuit noire.

– En plus, il ne doit pas avancer très vite avec Laura, reprit-elle. Et si jamais ils n'ont rien trouvé pour s'abriter, ils...

– Se livrer au petit jeu des suppositions est le meilleur moyen de se saper le moral, coupa-t-il. Pour aider Laura, le mieux que vous puissiez faire est de prendre du repos. A présent qu'ils ne disposent plus de moyen de locomotion, nous les rattraperons vite, et Laura aura besoin de toute votre énergie.

Hunter avait raison, Naomi en convenait. Ça ne l'empêchait pourtant pas de se ronger les sangs. Malgré elle, son regard se dirigeait vers les carreaux sombres pendant qu'ils nettoyaient la vaisselle et installaient les sacs de couchage. Par l'intermédiaire de son portable, Hunter avait consulté le répondeur de Naomi pour le cas où James aurait eu la décence de lui donner des nouvelles de Laura. Mais il était demeuré silencieux. Tandis que Hunter rechargeait le feu, Naomi se glissa dans son duvet, essayant de se persuader que James ne serait pas assez fou pour mettre en péril sa vie ainsi que celle de sa fille. Cependant, bien après que Hunter se fut endormi, elle demeura éveillée dans le noir, le cœur étreint d'une terrible angoisse.

Elle ignorait à quel moment elle s'était assoupie et mise à rêver. Un instant, elle fixait les flammes, l'instant d'après, elle luttait pour rester debout dans la tempête et retrouver la trace de son enfant perdue.

– Maman ! Où es-tu ?

Le faible cri de Laura, qui lui parvenait à travers le vacarme du vent, semblait la narguer en provenant de toutes les directions à la fois. Naomi s'arrêta et regarda autour d'elle, le cœur battant frénétiquement.

– Je suis là, mon trésor ! cria-t-elle.

Pour seule réponse, elle perçut l'effrayant hululement du vent.

Des paquets de neige cinglante ralentissaient sa marche, l'empêchant d'atteindre sa fille. Terrifiée, elle avançait en titubant, des larmes ruisselant sur son visage glacé.

– Laura ? Réponds-moi, trésor ! Dis-moi où tu es !

– Maman... maman... maman...

Le cri de Laura résonna, lointain, assourdi, s'amenuisant jusqu'à ce que ne règne plus que le silence. Avec la sensation que son cœur se figeait dans sa poitrine, Naomi hurla.

– Ne t'en va pas ! Reste avec moi ! Ne me laisse pas seule !

Son cri d'angoisse horrifiée tira Hunter d'un profond sommeil. En un éclair, il s'agenouilla près de Naomi et constata qu'elle était en proie à un cauchemar.

– Réveillez-vous, Naomi ! Pourquoi criez-vous ? Est-ce votre poignet qui vous fait mal ?

Luttant pour remonter des profondeurs de l'inconscience, Naomi ouvrit des yeux pleins de larmes.

– Non, c'est Laura. Hunter, elle est en danger !  
Et, dans un élan, elle se jeta dans ses bras.

## 7.

Elle était douce et chaude, trop désirable pour être tenue ainsi sans risque, en pleine nuit, à l'heure où l'homme est le plus vulnérable. A l'instant où il l'avait serrée instinctivement contre lui, Hunter avait su qu'il faisait une erreur. Il avait rêvé d'elle, de ses baisers ; son corps l'avait désirée dans son sommeil et son cœur battait encore sourdement. Il n'avait pas le droit de la toucher, pas quand il n'avait qu'une idée en tête : se glisser dans son sac de couchage et lui faire l'amour à perdre haleine. Seulement, en dépit de tous ces beaux raisonnements, il n'arrivait pas à desserrer son étreinte.

– Chut ! lui murmura-t-il à l'oreille. Laura va bien ; ce n'est qu'un mauvais rêve. Recouchez-vous. Je vais vous préparer un chocolat chaud...

– Non, je vous en prie ! Ne me laissez pas ! gémit-elle en s'accrochant à lui. J'ai besoin de sentir quelqu'un près de moi.

Quelqu'un, autant dire n'importe qui. La mâchoire de Hunter se durcit quand il se rendit compte qu'elle cherchait seulement du réconfort et que peu importait qui le lui offrait. Pourtant, ce n'était pas à n'importe qui qu'elle se cramponnait, mais à lui. Et il sentait palpiter contre son torse le doux renflement de ses seins. Son sang bouillonnait dans ses veines sans qu'il parvienne à se calmer.

Il fallait arrêter ça, s'intima-t-il. Avant de perdre le contrôle de la situation.

Cependant, quand il trouva finalement la force de la repousser et qu'il vit ses yeux noyés de larmes, son cœur chavira. Comment pouvait-on se montrer assez cruel pour refuser son soutien à une créature aussi malheureuse ?

– Venez, dit-il en l'attirant sur ses genoux.

Tout en sachant qu'elle regretterait plus tard sa faiblesse, Naomi se sentait incapable de porter seule plus longtemps le fardeau de son angoisse. Hunter avait refermé les bras autour de ses épaules, et elle éprouva un merveilleux bien-être, un sentiment de totale sécurité qu'elle pensait ne jamais connaître avec un homme. Pour la première fois, elle sentit se dissiper l'impression de solitude qui l'accompagnait depuis toujours. Mais alors qu'elle croyait n'attendre que du réconfort de Hunter, il l'embrassa, et elle se rendit compte qu'elle ne pouvait pas plus lui résister que s'empêcher de respirer.

Cette fois, Hunter ne se contenterait pas d'un baiser, elle le sentait. Mais ne risquait-il pas d'être déçu dans son attente ? Tout en étant mère, Naomi demeurait très inexpérimentée dans le domaine de la sexualité. Elle aurait voulu l'avouer à Hunter, mais comment trouver les mots pour lui expliquer qu'elle n'avait jamais connu le plaisir, que James s'était simplement servi d'elle quand il en avait envie, épisodiquement ? Elle devinait que l'amour pouvait être bien davantage mais, n'ayant pas eu d'autre amant, elle n'en connaissait que les étreintes furtives — agréables, certes, mais qui ne l'avaient jamais fait vibrer.

Du moins était-ce le cas jusqu'à ce que Hunter la renverse sur son sac de couchage et commence tendrement à la déshabiller. Car sous la caresse de ses mains attentives et savantes, elle se mit bientôt à trembler. Gênée et étonnée par le temps qu'il consacrait à cette indiscrete exploration, elle lui saisit la main et s'y accrocha comme à une planche de salut.

– Ne vas-tu pas...

– Chut...

Il couvrit de baisers brûlants sa gorge et ses seins.

– Détends-toi et laisse-moi faire, chuchota-t-il.

Son haleine effleurant la pointe de son sein arracha à Naomi un doux cri de surprise.

– Ne réfléchis pas, contente-toi de sentir, insista-t-il.

Baignée par la lumière des flammes, avec les mains fortes et douces de Hunter sur son corps nu, elle ne pouvait que sentir, se disait-elle : les caresses lentes et appuyées de ses mains, ses baisers affamés, les mots doux qu'il murmurait d'une voix enrouée à son oreille l'invitaient à oublier tout le reste. Il la noya ainsi de sensations jusqu'à ce que ses sens se brouillent, son cœur s'affole et qu'elle oublie jusqu'à son nom.

Mais alors même qu'elle se croyait parvenue au comble de la félicité, il lui prouva qu'il n'en était rien. Reprenant par des baisers le chemin



tracé par ses mains, il fit glisser ses lèvres le long de chaque courbe de son corps avant de venir la traquer dans son intimité la plus secrète. Un plaisir aigu fondit aussitôt sur elle, douloureux à force d'intensité. La tempête qui faisait rage au-dehors sembla trouver un écho dans les pulsations de son sang. Le cœur fou, les oreilles bourdonnantes, elle s'abandonna sans retenue à ses caresses puis, n'y tenant plus, elle s'accrocha désespérément à lui afin de l'attirer au plus profond de sa chaleur.

Quand, un instant plus tard, elle se cambra contre lui et se mit à gémir, Hunter perdit tout contrôle. Les reins en feu, il plongea encore plus profondément en elle, et se mit à lui faire l'amour avec une impétuosité sauvage accordée au déchaînement des éléments à l'extérieur. Passé, futur, s'abolirent ; plus rien n'existait que le présent et la danse éperdue de leurs deux corps en quête de l'ultime fusion. A la lumière tremblotante des flammes, le regard de Hunter croisa celui de Naomi et ne le lâcha plus pendant que leurs doigts s'entremêlaient. Et quand vint le plaisir suprême, ils s'agrippèrent l'un à l'autre comme s'ils ne devaient plus jamais se séparer.

Durant la nuit, la tempête s'épuisa et, au matin, le ciel arborait la transparence du cristal. Sans le froid intense et la couche de neige fraîche qui tapissait le sol, on aurait pu douter que la tempête ait jamais eu lieu.

Du porche de la cabane, Naomi regardait Hunter fixer les sacs sur la motoneige, tout en se demandant si les instants passés dans ses bras n'étaient pas également le fruit de son imagination. Quand elle s'était éveillée, une heure plus tôt, elle était seule dans son sac de couchage. Hunter, qui rangeait leurs affaires, avait marmonné un vague bonjour et s'était enquis de son poignet avant de retomber dans un quasi-mutisme. Les rares fois où il s'était exprimé, son expression fermée n'encourageait guère les effusions. Pas besoin d'un dessin pour comprendre ce qu'il pensait des événements de la nuit.

A cette idée, le cœur de Naomi se serra douloureusement. Pourtant, admit-elle, elle l'avait bien cherché. Qu'est-ce qui lui avait pris ? Elle n'était pas une femme légère, et ne l'avait jamais été. Quand elle avait rencontré James, elle était vierge et n'avait envisagé de coucher avec lui que lorsqu'elle avait été persuadée de l'aimer follement. Depuis qu'elle avait découvert son erreur, elle n'avait plus jamais laissé un homme s'approcher d'elle.

Seul Hunter avait réussi à contourner ses défenses et à lui faire oublier ses préventions contre les hommes. Il regrettait manifestement

autant qu'elle de s'être laissé aller à son instinct. A présent, s'il voulait agir comme si de rien n'était, elle ne protesterait certainement pas.

— Bon, dit-il en attachant le dernier sac à l'arrière de la motoneige. Nous pouvons y aller.

Sans un mot, Naomi grimpa derrière lui, essayant une fois de plus d'oublier l'émoi que faisait naître l'extrême proximité de leurs deux corps. Un trouble qu'attisait désormais le souvenir de leur nuit d'amour et des folles caresses qu'ils avaient échangées. Y pensait-il, lui aussi ? se demanda-t-elle en s'installant le plus loin possible derrière lui. Son épaule restait douloureuse après sa chute de la veille, et son poignet était toujours maintenu par une attelle ; pourtant, comme il démarrait lentement, elle se rendit compte qu'elle pouvait se maintenir assise sans l'entourer complètement de ses bras, ce qu'elle préférait.

D'une blancheur immaculée, les montagnes se découpaient nettement contre le ciel. Par endroits, les congères atteignaient plus de deux mètres de haut, et il devint vite évident qu'ils ne pourraient progresser que très lentement. Par ailleurs ils n'avaient aucune chance de découvrir la moindre empreinte : celles que la neige n'avait pas, par miracle, recouvertes, le vent s'était chargé de les effacer. Quand Hunter les eut ramenés à l'endroit où ils avaient observé les empreintes de James, la veille, aussi loin que portait le regard, on ne voyait plus que neige immaculée.

Devant ce spectacle, les yeux de Naomi s'emplirent de larmes.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? demanda-t-elle dans un souffle.

Pour la première fois de la matinée, Hunter s'aventura à la toucher. Il tapota gentiment la main glissée autour de sa taille.

— Ne perds pas espoir. La situation peut paraître désespérée mais nous sommes au moins sûrs d'une chose : James a été arrêté par la tempête tout comme nous. Et puisqu'il circule à pied, ça signifie que, pour trouver un abri, il n'a pas pu aller à plus d'une journée de marche de l'endroit de l'accident. C'est de là que ses traces partiront aujourd'hui. Il nous suffit de les trouver.

Cela paraissait effectivement tout simple... sur le papier. Sur le terrain, il en allait tout autrement. Car une journée de marche dans toutes les directions représentait des hectares de terrain inhospitalier à découvrir. Comment trouver quelques malheureuses empreintes dans une telle étendue ? C'était comme chercher une aiguille dans une botte de foin. D'un autre côté, ils n'avaient pas le choix.

Les dernières traces de James qu'ils avaient aperçues se dirigeant vers le nord, ils continuèrent dans cette direction, sillonnant la montagne durant ce qui leur sembla une éternité. Les yeux plissés pour

se protéger de la réverbération du soleil sur la neige, ils scrutaient le sol à la recherche du moindre indice signalant le passage d'un être humain. Mais ils n'en découvrirent aucun.

Rongée par l'angoisse, Naomi se disait qu'ils n'étaient pas venus jusqu'ici pour perdre Laura maintenant. Ils la trouveraient. C'était impossible autrement. Ce fut alors qu'elle sentit la fumée.

Au même moment, Hunter leva son visage vers le ciel et ses narines palpitèrent. Lui aussi avait détecté l'odeur. Il arrêta la motoneige, coupa le contact et scruta le ciel pur et glacial. Vers la droite, dans le lointain, un mince filet de fumée s'élevait à la verticale.

– Bingo ! dit-il doucement.

– Penses-tu qu'il s'agisse de James ?

Sans répondre, il descendit de la motoneige et se dirigea vers l'arrière pour détacher leurs sacs.

– Que fais-tu ? N'allons-nous pas voir ce feu de plus près ?

– Certainement, mais pas avec la motoneige. S'il s'agit bien de James, je préfère le surprendre.

Il dévisagea Naomi, un sourcil levé.

– Tu m'accompagnes, je suppose ? demanda-t-il tout en connaissant la réponse.

– Rien ne saurait me retenir ici !

Impatiente de tenir bientôt sa fille saine et sauve dans ses bras, elle se saisit vivement de son sac à dos.

– Allons-y !

A cause de l'épaisseur de la neige, il leur fallut presque une demi-heure pour gagner la crête où ils avaient aperçu la fumée. Brûlant d'impatience, Naomi aurait volontiers négligé toute prudence et couru à travers les arbres à la recherche du campement, mais Hunter la retint près de lui. Il n'avait pas l'intention de la laisser prendre la direction des opérations sans savoir ce qui les attendait.

Cependant, toute précaution devint impossible dès l'instant où elle aperçut James qui ajoutait nerveusement du bois à un feu de camp établi au milieu d'une petite clairière cernée sur trois côtés de blocs de granit. Quand son regard se posa sur la petite forme allongée près du feu, elle s'élança comme une flèche à travers les arbres.

– Laura !

Dans un sursaut, James se retourna brusquement et posa sur elle un regard accusateur.

– C'est ta faute ! Si tu étais restée tranquillement à la maison, je l'aurais ramenée. Mais non ! Il a fallu que tu me fasses la chasse, me forçant à m'enfoncer toujours plus avant dans la montagne ! A cause de toi, nous avons été pris dans cette fichue tourmente. Il faisait glacial, et je n'ai pas réussi à trouver du bois pour faire du feu avant le lever du soleil. Et maintenant je crois qu'il est trop tard. Laura...

Naomi eut la sensation que tout son sang se retirait de son corps. Avec un cri d'épouvante, elle s'élança vers sa fille. Celle-ci gisait, immobile et glacée, malgré la veste de James qui l'enveloppait et la proximité du feu.

– Non ! cria-t-elle. Ce n'est pas possible ! Espèce de monstre ! De détraqué ! Qu'as-tu fait à notre enfant ?

– Je n'ai rien fait ! se défendit James, sans l'ombre d'un remords. Si quelqu'un est à blâmer, c'est toi et personne d'autre.

Naomi ne prit même pas la peine de répondre. Ôtant prestement sa veste, elle l'enroula autour de sa fille et la prit dans ses bras.

– Maman est là, mon trésor, dit-elle en la berçant. Maman est là. Tu n'as plus rien à craindre.

Cependant, les paupières de Laura demeuraient obstinément closes. Devant son immobilité, Naomi leva un regard terrifié vers Hunter qui la rejoignit en quatre enjambées et s'agenouilla près d'elle.

– Hunter, je t'en prie, balbutia-t-elle d'une voix blanche. Fais quelque chose.

Son désespoir le bouleversa. Il aurait voulu la prendre dans ses bras, mais ce n'était pas le moment. Il se contenta donc de lui entourer l'épaule d'un bras, tout en extirpant son portable de sa poche.

– Courage, Naomi, dit-il en composant le numéro de sa cousine Rocky. Les secours vont arriver.

Bien que s'étant refusé d'envisager l'absence possible de celle-ci, il poussa un soupir de soulagement en reconnaissant la voix de Rocky au bout du fil.

– Fortune Flying Service. Que puis-je pour vous ?

– Dieu soit loué, c'est toi, Rocky ! Ici Hunter... Je...

– Hunter ! Bon sang, tu aurais pu appeler ! Je me faisais un sang d'encre ! Lucas m'a appris que tu étais parti dans la montagne avec Naomi Windsong à la recherche de sa fille. Je craignais que vous ayez été pris dans la tourmente.

– C'est ce qui s'est produit. S'il te plaît, Rocky, j'ai besoin de tes services.

Succinctement, il lui exposa la situation.

– Combien de temps vous faudra-t-il pour arriver jusqu'ici ? Nous l'avons mise près du feu mais il n'y a pas de temps à perdre.

– J'appelle Lucas. Il sera là dans cinq minutes. Nous décollerons aussitôt. En attendant, je préviens la police que Laura a été retrouvée et que Barker est avec vous. Ne la laisse pas trop se réchauffer, Hunter, ajouta-t-elle. Le moment où la température du corps remonte est le plus critique. Mieux vaudrait qu'elle se trouve à l'hôpital quand ça se produira. Tenez bon, nous faisons le plus vite possible.

Hunter savait que Rocky ne parlait pas à la légère. Licenciée en secourisme, elle dirigeait le meilleur centre de sauvetage de la région. Pilote émérite, elle s'était lancée dans cette entreprise dix ans plus tôt, quand tout le monde croyait Kate morte dans un accident d'avion en Amérique du Sud. Avec la flottille de petits avions et hélicoptères que Kate lui avait léguée, Rocky avait réussi à faire éclore son projet. Depuis lors, elle avait arraché à la montagne un nombre incalculable de chasseurs et de skieurs égarés, et sauvé de nombreuses vies humaines. Si quelqu'un connaissait les dangers du froid et les conseils à donner en cas d'hypothermie, c'était bien elle.

– Rocky se met en route, dit-il en raccrochant. Lucas l'accompagne. Elle conseille d'écarter Laura du feu. Il ne faut pas qu'elle se réchauffe trop vite.

– Mais elle est glacée !

– Je sais, Naomi. Seulement, Rocky sait ce qu'elle dit. Il ne tenait pas à lui répéter ce qu'il venait d'entendre. La jeune femme était déjà en état de choc ; il n'osait pas songer à sa réaction si elle apprenait le danger mortel encouru par sa fille.

– Il faut juste l'installer confortablement en attendant l'arrivée des secours, reprit-il. Ce ne sera pas long; je te le promets.

Les trois quarts d'heure qui s'écoulèrent avant qu'ils n'entendent le vrombissement de l'hélicoptère leur parurent une éternité. Durant tout ce temps, s'entêtant dans son refus de reconnaître sa responsabilité dans l'accident survenu à sa fille, James s'était évertué à en rejeter le tort sur Naomi. Mais s'il espérait en obtenir une réaction, c'était peine perdue. Sourde à ce qui l'entourait, la jeune femme ne songeait qu'à sa fille.

Lorsque Rocky eut réussi à poser l'hélicoptère dans une clairière située en contrebas, Hunter prit Laura dans ses bras et la porta à l'intérieur de l'appareil où elle fut immédiatement prise en charge par

Lucas. Puis il aida Naomi à monter. Par-dessus le bruissement des pales, il lui cria :

– Je te vois à mon retour en ville !

Naomi lui saisit la main.

– Tu ne viens pas avec nous ?

Il aurait aimé les accompagner, vraiment. Mais il fallait bien redescendre la motoneige en ville. De plus, il ne restait qu'une place dans l'hélicoptère et celle-ci revenait au père de la fillette, même si c'était son attitude qui l'avait mise en danger.

Il fit signe à James de monter, puis recula.

– Tout ira bien ! cria-t-il à Naomi qui essayait de lui parler par-dessus le vacarme.

Sans lui laisser l'occasion de protester davantage, il referma la porte de la carlingue puis signala à Rocky qu'elle pouvait décoller. La jeune femme lui adressa un dernier signe de la main, pouce levé, puis l'hélicoptère s'éleva gracieusement dans le ciel. Debout dans les tourbillons de neige soulevés par la rotation des pales, Hunter regarda l'appareil s'élancer vers le sud puis disparaître de sa vue.

Jamais de sa vie il ne s'était senti aussi seul.



## 8.

Naomi vécut le trajet jusqu'à l'hôpital dans une sorte de brouillard. Lucas s'activait autour de Laura, surveillant attentivement ses signes vitaux tandis que Rocky prévenait les urgences de leur arrivée. Au pli sévère des lèvres de Lucas, à la tension de la voix de Rocky s'entretenant à la radio avec l'hôpital, Naomi avait compris que sa fille était dans un état critique. D'ailleurs, la gravité de la situation avait dû finir par percer la cuirasse d'égoïsme de James car il demeurait maintenant immobile près de Naomi, sans quitter des yeux le visage d'une pâleur mortelle de l'enfant sur laquelle Lucas pratiquait une intraveineuse.

Sans doute commençait-il à éprouver des remords, se dit Naomi. Eh bien, tant mieux ! Il ne souffrirait jamais assez. Pour satisfaire son absurde désir de vengeance, il avait presque tué sa petite fille. Tout ce qu'il pourrait dire ou faire n'y changerait rien.

On arrivait en vue de l'hôpital de Clear Springs. Rocky amorça la descente puis posa en douceur l'appareil sur l'héliport dont la famille Fortune avait financé la construction, cinq ans auparavant. Les pales tournoyaient encore que médecins et infirmières se précipitaient avec une civière pour acheminer l'enfant au service des urgences.

James, qui souffrait de gelures, fut dirigé vers une salle d'examen pour y être soigné. En l'espace de quelques minutes, Naomi se retrouva donc seule dans la salle d'attente, serrant dans ses bras le vieil ours de Laura. Trop inquiète pour rester en place, elle se mit à parcourir la pièce de long en large, tandis que s'écoulaient les minutes, puis les heures, sans que personne ne vienne lui donner de nouvelles de sa fille.

Quand James vint la rejoindre, elle nota que l'inquiétude qui rongait ses traits le vieillissait considérablement. Elle ne trouva,

toutefois, aucun réconfort dans sa compagnie. Ce n'était pas lui qu'elle désirait à son côté, en ces douloureux instants et, instinctivement, ses pensées se dirigèrent vers Hunter. Où était-il à présent ? Elle l'imagina là-haut dans la montagne, silhouette minuscule dans le paysage enneigé, tel qu'il lui était apparu dans la dernière image qu'elle avait emportée de lui. Il n'y avait nulle raison de s'inquiéter pour lui. C'était un loup solitaire qui n'avait besoin de personne. Elle avait pu constater par elle-même combien il était dur et indépendant, et elle ne doutait pas de ses capacités à se sortir de n'importe quelle situation. Pourtant, elle ne pouvait écarter l'image de cet homme debout dans la neige, rapetissant à mesure que l'hélicoptère prenait de la hauteur. Il paraissait si seul ! Tout son être s'était révolté à la pensée de l'abandonner.

Tout en arpentant la pièce, Naomi tenta de se persuader qu'elle se serait inquiétée du sort de n'importe quelle personne livrée à elle-même dans ces montagnes inhospitalières. Cependant, n'ayant pas pour habitude de se mentir, elle dut convenir que ses sentiments pour Hunter allaient bien au-delà, et que ce qu'elle éprouvait ressemblait dangereusement à de l'amour.

Amoureuse ! Elle ? Atterrée, elle s'immobilisa soudain, rejetant de toutes ses forces cette idée absurde. Excitée par l'angoisse et par le manque de sommeil, voilà que son imagination battait maintenant la campagne. Car ce n'était pas possible : elle ne pouvait pas aimer ; pas après sa désastreuse expérience avec James qui avait emporté à tout jamais ses illusions.

Mais, avec Hunter, tout était différent. Jamais elle n'avait eu le sentiment qu'il voulait la séduire. Ils s'étaient plu, tout de suite, et sans aucun calcul. Dès le début, il l'avait attirée. Dès le début, aussi, il lui avait inspiré confiance, et les innombrables attentions dont il avait fait preuve tandis qu'il lui faisait l'amour avaient définitivement conquis son cœur.

Oui, elle l'aimait ! Peu importait de savoir comment cela s'était produit ; elle savait seulement qu'elle ne supporterait pas de le perdre. Une éventualité qu'elle devait bien, pourtant, envisager : les circonstances qui les avaient rapprochés n'existant plus, chacun était libre de reprendre le cours de sa vie. Hunter avait son entreprise de bâtiment à gérer, et il avait lui-même souligné que le dernier de ses soucis était de s'encombrer d'une femme. S'il le pensait sérieusement, toutes les chances étaient réunies pour qu'elle ne le revoie plus.

L'idée la fit blêmir. Cependant, au même instant, Lucas vint vers elle, l'air sombre, et une mortelle angoisse s'empara d'elle.

– Laura ? Mon Dieu ! elle n'est pas...

– Elle va s'en sortir, dit doucement Lucas. Je reconnais que nous avons craint le pire, mais elle est forte. Elle s'est accrochée à la vie. Nous l'avons transférée à l'unité de soins intensifs du service pédiatrique ; cependant, si son état continue de s'améliorer comme nous l'espérons, nous l'installerons dans une chambre dès ce soir. Voulez-vous la voir ?

– Oh, oui ! s'exclama Naomi.

Les joues mouillées de larmes, elle lui emboîta le pas. Très vite pourtant, se rappelant James, elle se retourna et le vit debout, hésitant, dans l'embrasure de la porte. Il avait suivi la conversation avec Lucas sans intervenir.

Une autre femme l'aurait peut-être abandonné à lui-même. Mais Naomi ne croyait pas qu'on doive rendre le mal pour le mal. Et puis la joie profonde qu'elle éprouvait la poussait à l'indulgence.

– C'est également ta fille, lui dit-elle. Tu as le droit de venir constater par toi-même qu'elle se porte bien.

Rempli d'une toute nouvelle humilité, James leva sur elle des yeux pleins de larmes.

– Merci. Je ne m'attarderai pas. Je veux juste la voir.

Naomi hocha la tête avant de prendre la direction empruntée par Lucas.

Ainsi que ce dernier l'avait prévu, Laura fut transférée dans une chambre particulière le soir même. Son état s'était considérablement amélioré. Bien qu'épuisée par l'épreuve, elle avait repris des couleurs et ressemblait maintenant à n'importe quelle fillette de trois ans en bonne santé. Elle aurait sans doute pu regagner son foyer, mais Lucas préférait ne pas prendre de risques, point de vue entièrement partagé par Naomi.

Malgré tout, la pensée de quitter sa fille enfin retrouvée lui étant insupportable, elle décida de dormir également à l'hôpital. Craignant qu'après cette nuit dans la tempête, l'enfant fasse des cauchemars, elle la veilla attentivement, mais ses craintes demeurèrent sans fondement. Son ours bien-aimé serré dans ses bras, la petite fille s'endormit comme un ange.

Ce ne fut pas le cas de Naomi. Quand les infirmières lui avaient installé un ht dans la chambre de Laura, elle avait pensé qu'après tant d'émotions, elle s'endormirait aussitôt. Mais son esprit en ébullition lui refusait tout repos, et elle demeura longtemps éveillée dans l'obscurité, songeant à Hunter.

Où se trouvait-il à présent ? Avait-il rejoint la cabane qui avait abrité leur nuit d'amour ? Pensait-il, lui aussi, à leur nuit d'amour, ou bien cet

épisode avait-il si peu compté pour lui qu'il l'avait déjà relégué dans les oubliettes du passé ?

Le cœur serré à cette idée, il s'écoula des heures avant qu'elle ne réussisse à trouver le sommeil.

Après avoir examiné Laura le lendemain matin, Lucas la déclara apte à rentrer chez elle. Riant et pleurant à la fois, Naomi l'étreignit chaleureusement.

– Merci ! Oh ! merci. Que serais-je devenue sans votre femme et vous ? Quand je pense que... qu'elle...

– N'y pensez plus ! Elle est saine et sauve. Et vous avez même le droit de la chouchouter un peu pendant quelques jours.

Naomi suivit le conseil de Lucas. Ne disposant pas de voiture, elle demanda à une amie de la reconduire chez elle. A midi, Laura et elle passaient le seuil de leur domicile. Quelques minutes plus tard, Laura était installée devant le poste de télévision, regardant son émission favorite. Au point que Naomi aurait presque pu croire que toute l'aventure n'avait été qu'un rêve, sans la tension qui subsistait au fond d'elle-même. Oui, il lui faudrait sans doute longtemps pour oublier le long cauchemar qu'elle venait de vivre...

Toute la journée, elles rirent et jouèrent ensemble jusqu'au moment où Laura fut prête à aller au lit. Les câlins achevés et l'enfant endormie, Naomi mit un certain temps à quitter la chambre de sa fille. Elle l'aimait tant ! Que serait-elle devenue si un malheur lui était arrivé ?

Mais il ne lui était rien arrivé, se dit-elle en regagnant la salle de séjour. Elle ramassait les jouets que Laura avait éparpillés pour célébrer son retour, quand on frappa à la porte d'entrée. En allant ouvrir, elle eut la surprise de découvrir James. Il lui expliqua qu'après avoir quitté la chambre de sa fille, il s'était heurté à la police à la sortie de l'hôpital. L'agent de police Hank lui avait interdit de quitter la région tant que Naomi n'aurait pas manifesté son intention de porter ou non plainte contre lui.

– Puis-je entrer ? demanda-t-il avec un rien d'embarras.

Naomi faillit refuser. Son comportement était impardonnable ; elle n'avait plus rien à lui dire. Si elle décidait de le poursuivre en justice, elle ne se sentait même pas tenue de l'en informer.

Elle lut cependant une certaine détermination dans son regard. En outre, elle savait qu'elle ne pourrait pas indéfiniment l'éviter.

– Inutile de plaider ta cause, dit-elle froidement. Mais si tu tiens à me parler, je te donne deux minutes.

Il franchit le seuil mais, au lieu d'entrer dans la salle de séjour, s'arrêta dans l'entrée.

– Je... je venais juste... Je voudrais m'expliquer...

– James...

– Non, coupa-t-il, il faut que je le fasse. Je me suis conduit comme le dernier des derniers ; à moi de réparer. J'ai failli la tuer, bon sang ! Si tu savais comme je m'en veux !

Il souffrait, il aurait fallu être aveugle pour ne pas le voir. Avec lassitude, Naomi se laissa tomber sur la chaise la plus proche.

– Et moi donc ! murmura-t-elle. Je ne te croyais pas aussi fou !

Il la regarda droit dans les yeux et dit d'un air sombre :

– Je ne suis pas fou. Mais c'est vrai que je me suis conduit comme un minable. Tu m'obsédais et ton refus de m'épouser m'a fait perdre la tête. J'étais si déterminé à te faire payer ton mépris que je n'ai même pas réfléchi à mon acte. Jamais je n'ai pensé que je pouvais mettre en danger la vie de Laura, je te le jure. Je sais que ça ne m'excuse pas, et tu as toutes les raisons de me haïr. Je ne t'en voudrai pas si tu portes plainte contre moi. Rien n'effacera ce que j'ai fait ; je ne peux que m'excuser et te promettre que cela ne se reproduira plus.

Si elle ne l'avait pas aussi bien connu, elle aurait pu le croire changé. Cependant, les incidents venaient de montrer une fois de plus qu'elle ne pouvait lui faire confiance. Et le rapprochement auquel elle l'avait autorisé avait failli coûter la vie de sa fille. Pas question qu'un tel drame se reproduise.

– Je n'ai pas encore pris ma décision, dit-elle sèchement. Alors, si c'est tout ce que tu as à me dire...

– Un instant ! J'ai quelque chose à te remettre.

Naomi regarda la cassette qu'il lui tendait comme s'il s'agissait d'un serpent prêt à mordre.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Ma confession enregistrée. Je veux que tu la gardes.

Elle le dévisagea, confondue.

– Mais... pourquoi ?

– Parce que c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour te prouver que je ne chercherais plus à vous importuner, Laura et toi.

Devant l'air sceptique de Naomi, il ajouta :

– Je comprends tes doutes, mais je dis la vérité, je t'assure. Si tu ne portes pas plainte contre moi, je quitterai l'État et n'y remettrai plus les pieds. Et si tu crains que je revienne sur ma parole, il te suffira de

remettre cet enregistrement à toutes les polices de la région pour qu'elles lancent un mandat d'arrêt contre moi.

Le regard toujours fixé sur la cassette, Naomi se demanda si c'était folie d'oser encore le croire. James méritait la prison pour ses actes inconsidérés. Néanmoins, il restait le père de sa fille et la vengeance ne l'intéressait pas. Elle voulait juste qu'il la laisse élever Laura en paix.

Dans un sursaut de méfiance, elle se rebella pourtant.

– Si c'est encore un de tes tours...

– Non, je te le jure !

Il paraissait si sincère ! Encore sceptique, cependant, Naomi lui prit la cassette des mains et se dirigea vers la chaîne. Sa confession était effectivement accablante. Après en avoir écouté scrupuleusement chaque mot, dans le silence retombé, Naomi déclara :

– Si tu as réellement l'intention de quitter l'État, je ne te mettrai pas de bâtons dans les roues. Rappelle-toi seulement que ce n'est pas parce que je ne porte pas plainte maintenant que j'y renonce à tout jamais. Tu as failli tuer notre enfant. Si, à l'avenir, tu t'approches de l'une ou l'autre d'entre nous, je n'hésiterai pas à te faire enfermer pour le restant de tes jours.

Ce n'était pas une menace en l'air ; tous deux le savaient.

– Je n'en attendais pas moins de toi, dit-il tristement. Mais ce ne sera pas nécessaire. Mes bagages sont dans la voiture. Au revoir, Naomi. Embrasse Laura pour moi.

Et, sur ces mots, il fit demi-tour et sortit définitivement de sa vie.



## 9.

Dès son retour en ville, Hunter rejoignit directement son bureau, bien déterminé à repousser la tentation de se mettre en quête de Naomi. Il avait disposé de temps et de silence pour réfléchir, tandis qu'il regagnait la vallée, et ses conclusions avaient été qu'il devait trouver le courage de la laisser tranquille. Les moments partagés dans la montagne étaient le fruit d'une rencontre éphémère entre deux étrangers. Et s'il avait l'impression que ces instants d'intimité dépassaient en intensité tout ce qu'il avait connu, c'était simplement que le manque de sommeil lui jouait des tours. Naomi, elle-même, avait précisé que les hommes ne l'intéressaient pas et il suffisait de rencontrer Barker pour comprendre pourquoi. Après tout ce qu'il lui avait fait endurer, elle aurait sans doute préféré se jeter à l'eau plutôt que de voir un homme tourner autour d'elle. De toute façon, lui-même serait toujours un rappel permanent de l'enlèvement de sa fille ; aussi, pour leur bien à tous deux, il valait beaucoup mieux qu'il disparaisse de sa vie.

Oui, c'était la bonne décision, se disait-il d'un air sombre. Il avait toujours été indépendant ; la solitude était inscrite dans ses gènes aussi sûrement que la couleur de ses yeux ou l'empreinte de l'héritage maternel visible sur ses traits. Et s'il était fatigué de courir le monde et avait trouvé ici une paix à laquelle il ne pensait pas aspirer, ça ne concernait que lui. Il avait un métier, la difficile tâche de remonter une entreprise en moins d'un an. Comment y parviendrait-il avec une femme qui le distrairait sans cesse de ses objectifs ?

Cependant, tout en essayant de se convaincre que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes, il ne pouvait lutter contre les

images provocantes, obsédantes qui se bousculaient dans sa tête. Naomi et ses longs cheveux soyeux. Naomi et ses étranges accès de pudeur. Sa touchante maladresse quand elle avait enfourché la motoneige le premier jour et ne savait où mettre ses mains. Son expression stupéfaite quand il l'avait embrassée. La façon dont elle s'était donnée à lui quand ils avaient fait l'amour...

Avec agacement, il repoussa violemment les papiers qu'il s'efforçait de trier, résistant à l'envie de les jeter carrément par terre. Comment oublier de pareils instants ? Comment oublier la douceur de sa peau sous ses doigts, le tremblement de ses lèvres contre les siennes, la promesse de ce corps qui s'offrait si généreusement à lui ? Barker pouvait bien avoir été son premier amant et le père de son enfant, elle était sienne, et l'idée que cet homme ou un autre puisse seulement poser la main sur elle le mettait hors de lui. Oui, elle était à lui. A lui ! Et à personne d'autre.

Il s'immobilisa soudain, bouleversé. Était-il possible qu'il... qu'il *l'aimât* ? La révélation lui fit l'effet d'un coup de tonnerre. Après s'être préservé de l'amour pendant vingt-neuf ans, il ne pouvait tout de même pas s'être épris de Naomi en l'espace de quelques jours. Non, l'idée paraissait tout bonnement absurde. Il n'était pas du genre à se laisser si facilement assujettir ! Par quel coup de baguette magique se retrouverait-il transformé en amoureux transi ? Et que faire, dans ce cas ?

Rien, se dit-il nettement. Naomi avait besoin de tranquillité pour récupérer, après le raz de marée émotionnel auquel elle avait été soumise toute la semaine. Laura se portait bien, il avait appelé l'hôpital qui l'avait rassuré ; cependant, un certain temps s'écoulerait avant que s'estompe le traumatisme subi par la mère et la fille. Il faudrait être bien insensible pour s'imposer à elles en ce moment.

Et pourtant ! Il avait tant l'envie de la revoir et de la prendre dans ses bras ! De l'embrasser et de l'aimer une dernière fois ! Il souffrait tellement de n'avoir pas eu l'occasion de lui faire de vrais adieux, de n'avoir pu conclure leur relation. Une conclusion désormais inenvisageable, hélas. Car il savait que, s'il approchait de nouveau Naomi, il serait incapable de s'en éloigner.

Il renonça donc à agir et tenta de s'absorber dans son travail. Difficile tâche. Car, à la moindre minute d'inattention, ses pensées volaient vers Naomi. Que faisait-elle en ce moment ? Elle avait ramené Laura à la maison et il imaginait qu'elle ne pouvait certainement pas se résoudre encore à la quitter des yeux. Et s'il les invitait à manger une pizza après le travail...

Prenant conscience qu'il cherchait en réalité des prétextes pour aller la voir, il se leva d'un bond, et décida d'aller inspecter un chantier qui se trouvait à la frontière est de la réserve. Après avoir étudié l'état d'avancement des travaux, il endossa sa tenue de chantier et se lança à corps perdu dans le travail. Cependant, sa tentative désespérée de se débarrasser par ce biais du souvenir lancinant de Naomi échoua. A la fin de la journée, bien qu'épuisé, il brûlait toujours du désir de la revoir. Furieux contre lui-même, il finit par se dire qu'il ne pouvait différer plus longtemps l'échéance. S'il voulait un jour retrouver la paix, il fallait qu'il la rencontre, ne serait-ce que pour lui souhaiter bonne chance...

Il s'apprêtait à rentrer chez lui pour se doucher et se changer, quand il réalisa soudain que s'il se présentait à la porte de Naomi net et bien rasé, il aurait l'air d'un soupirant cherchant bonne fortune. Pas question de ça ! En jurant, il enfonça la pédale de freins et, dans un hurlement de pneus, fit demi-tour en pleine route. Il n'était pas impeccable, et puis après ? Il avait simplement gagné son pain à la sueur de son front. Si cela dégoûtait Naomi, cette dernière n'était pas celle qu'il croyait, et alors, ils n'avaient plus rien à se dire.

La mâchoire crispée, l'air sombre, il arriva chez elle quelques minutes plus tard. Les raisons de sa visite bien présentes à l'esprit, il escalada les marches du porche et frappa sèchement à la porte. L'affaire, se jura-t-il, lui prendrait deux minutes.

Cependant, quand Naomi lui ouvrit, il oublia instantanément ses belles résolutions. Devant son radieux sourire, il eut l'impression que les nuages se déchiraient pour laisser apparaître le soleil.

– Hunter ! Je suis si contente de te voir ! Je m'inquiétais de ne pas avoir de tes nouvelles. Mais entre, voyons ! As-tu dîné ? Laura et moi venons de terminer, mais je peux faire réchauffer un plat si tu as faim.

Il n'avait faim que d'elle, pensa-t-il en découvrant avec stupeur l'étendue de son désir. Elle était si belle ! Il le découvrait toujours avec le même émerveillement. Dès l'instant où il l'avait aperçue, elle l'avait envoûté par sa grâce et il réagissait ce soir comme toutes les autres fois. Un regard sur elle, et il mourait d'envie de la prendre dans ses bras et de l'y garder ; de lui expliquer comment il s'était, à sa grande surprise, follement épris d'elle.

Cependant, songeant à l'enfer que lui avait fait vivre Barker, il ne put trouver ses mots. Et, au lieu de lui déclarer son amour, il rejeta son invitation.

– Non, merci, dit-il sèchement. En fait, je venais juste prendre des nouvelles de Laura. J'ai appris qu'elle avait quitté l'hôpital ce matin.

Le sourire de Naomi s'effaça, mais elle ne posa aucune question.

– Oui. Tout va bien maintenant. Elle joue dans sa chambre. Entre la voir si tu veux.

Il aurait dû décliner l'offre et s'enfuir à toutes jambes. Mais elle lui maintenait la porte ouverte, et il fut incapable de résister à la tentation. Avant d'avoir compris ce qu'il faisait, il se retrouva sur le seuil de la chambre d'enfant, côte à côte avec Naomi, en train d'observer la petite fille qui jouait avec son ours tout dépenaillé. Perdue dans son monde imaginaire, Laura semblait aller aussi bien que possible. Avec un peu de chance et le secours du temps, l'incident s'effacerait bientôt totalement de sa mémoire.

Barker aurait mérité la mort pour les risques qu'il lui avait fait encourir. Pourtant, d'après ce qu'on racontait en ville, Naomi n'avait pas porté plainte contre lui. Hunter s'en étonnait. Il était certain qu'elle n'éprouvait plus de sentiment pour l'odieux personnage — elle ne se serait jamais donnée à lui, dans ce cas — et même s'il lui restait quelque tendresse pour Barker, celle-ci se serait volatilisée dès l'instant où il avait mis en danger la vie de Laura. Alors, pourquoi cette mansuétude ?

Tout en se disant que ça ne le regardait pas, il ne put s'empêcher de lui demander, tandis qu'ils regagnaient la salle de séjour :

– Barker est en liberté ? Je pensais que tu l'avais fait mettre sous les verrous.

– Je l'ai envisagé, reconnu-elle. Seulement il a promis de ne plus jamais nous importuner.

– Et tu l'as cru ?

L'indignation de Hunter la fit sourire.

– Au début, non. Mais jette un coup d'œil à ceci.

Elle sortit la cassette de la chaîne et la lui tendit.

– C'est une confession enregistrée. S'il prend à James l'envie de s'approcher de Laura ou de moi, il sait que j'irai tout droit la remettre à la police.

– Et il te l'a remise volontairement ?

Elle hocha la tête puis lui raconta sa dernière entrevue avec James.

– Tu me prends probablement pour une folle de le croire, mais il n'est pas idiot. Il sait que, même sans la cassette, il écopera de plusieurs années de prison si je porte plainte contre lui. Et sa liberté compte bien plus que n'importe quoi, à ses yeux. Dieu merci, il ne reviendra plus !

L'aventure se terminait donc là. Laura de retour à la maison, James repentí : Naomi n'avait donc plus besoin de lui. Même s'il savait depuis le début qu'il en serait ainsi, il n'avait pas prévu l'intensité de son déchirement. Pris d'un brusque désir d'air frais, il se dirigea vers la porte.

– Eh bien, je suis heureux que tout s'arrange pour vous.

Une tonne de travail m'attend au bureau ; je ferais donc mieux d'y aller et de te laisser vaquer à tes occupations.

A cet instant, Naomi éprouva l'horrible sensation de se tenir en équilibre au bord d'un précipice. Hunter s'apprêtait à sortir de sa vie, pour de bon ! Et elle ignorait pourquoi. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'elle devait l'en empêcher.

– Tu as bien une seconde. Nous n'avons pas encore abordé la question de ta rémunération...

Il se figea.

– Je n'aide pas les gens pour de l'argent.

A son expression, elle comprit qu'elle l'avait froissé et chercha à s'excuser.

– Non, bien sûr que non. Je ne voulais pas t'insulter. C'est juste que je...

– Oui ?

Sous son regard féroce, elle se troubla.

– Je... te dois tellement.

– Crois-tu que ce soit ce que j'attends de toi ? De la gratitude ?

Il paraissait si indigné ! En d'autres circonstances, sa mimique eût prêté à sourire. Mais, pour l'heure, la situation n'avait rien de comique. Un mot de travers, et tout pouvait basculer. Qu'attendait-il d'elle ? se demandait Naomi. Son amour ? Elle aurait désespérément voulu le croire, mais si elle se trompait ? Dans ce cas, lui avouer son amour serait le meilleur moyen de le perdre. D'un autre côté, le résultat serait le même si elle lui offrait son amitié alors qu'il l'aimait.

Elle hésitait, tiraillée par l'indécision. D'instinct, cependant, elle comprit que même si ça devait la mener à la catastrophe, elle lui devait la vérité.

Le cœur plein d'effroi à l'idée de se tromper, elle avança d'un pas vers lui.

– Je te serai éternellement reconnaissante d'avoir retrouvé Laura, dit-elle d'une voix étouffée, mais ce que je ressens pour toi ne ressemble en rien à de la gratitude. Après James, je pensais que je ne pourrais plus jamais tomber amoureuse. Je me trompais.

Voilà, elle l'avait dit ! Et il restait planté là, sans bouger.

– Hunter ? demanda-t-elle d'un ton inquiet. Tant pis si ce n'est pas ce que tu voulais entendre, mais je t'aime. J'ai pensé que tu devais savoir.

Il continuait à la regarder, comme s'il doutait de ce qu'il venait d'entendre, puis soudain une étincelle s'alluma dans ses yeux et il lui ouvrit les bras.

– Je t'aime aussi ! dit-il avec une joie sauvage. J'ai vécu l'enfer toute la journée en pensant que je devais renoncer à toi. J'ai cru que tout était perdu. Et tu m'aimes ! Dis-le encore, Naomi !

– Je t'aime, dit-elle en se pressant contre lui. En fait, je t'ai aimé dès la première minute. Tout est allé si vite...

– Pas assez vite pour moi ! s'exclama-t-il en l'embrassant avec fièvre. Je veux t'épouser immédiatement ! Enfin, dès que possible !

Il ne lui demandait pas son avis, sans doute parce qu'il savait que ce besoin vital qu'il exprimait là trouvait forcément son écho dans le cœur de Naomi. Du reste, elle ne songeait nullement à le lui reprocher. Bien sûr, elle aurait pu tenter de tempérer son impatience, arguer du fait qu'ils se connaissaient à peine et qu'ils feraient mieux d'attendre avant d'envisager une chose si grave qu'un mariage. Mais pourquoi faire appel à la raison quand on possède les certitudes du cœur ? Hunter était l'homme de sa vie et l'amour n'avait rien à voir avec le temps.

– Quand tu voudras ! s'écria-t-elle au comble du bonheur. Et, en attendant, tu as même le droit de m'embrasser !



## Épilogue

L'année touchait à sa fin et il était sorti victorieux de l'épreuve !

Englobant du regard la vaste salle de réunion où l'on fêtait une fois de plus Noël et l'anniversaire de Kate, Hunter se rendit compte qu'il ne se sentait plus le vilain petit canard de la famille. Désormais, son avenir professionnel était assuré, mais il y avait beaucoup plus. Son mariage avec Naomi avait bouleversé son existence. Et rien de tout ceci ne serait arrivé si Kate n'avait décidé de jouer les bonnes fées en tirant les ficelles en coulisses.

Naomi à son côté, et Laura dans ses bras, il regardait les différents membres de la famille féliciter Kate à l'occasion de ses quatre-vingt-un ans. En la voyant glisser un mot à l'oreille de Kelly, sa fidèle secrétaire, il ne put réprimer un sourire. Quel personnage ! L'année précédente, quand elle avait annoncé les legs qu'elle leur faisait à Chase, Ryder et lui, ainsi que les conditions qu'elle y mettait, il s'était demandé si elle ne perdait pas un peu la tête. Il ne pouvait parler au nom de ses cousins, bien sûr, mais, pour sa part, reprendre la direction d'une entreprise au bord du gouffre était bien le cadet de ses soucis.

Comment Kate avait-elle pu deviner que loin de détester l'aventure il l'apprécierait ? Le sachant par nature instable, elle lui avait collé son entreprise sur les bras ; et il avait fini par assumer ses responsabilités. Plus d'une fois, au cours des premiers mois, l'envie de tout envoyer promener l'avait démangé. Difficile pourtant de résister au challenge que lui proposait Kate. Difficile d'abandonner la partie alors qu'elle semblait croire si fort en lui. Elle avait su ce qu'il lui fallait mieux que lui-même, et, grâce à sa générosité, non seulement il possédait maintenant sa propre entreprise, mais il avait également tout ce qu'un homme peut souhaiter sur cette terre.

Son regard tombant sur Naomi, il ne douta pas un instant d'être l'homme le plus heureux du monde. Dans sa longue robe de soie verte, elle était d'une beauté à couper le souffle. Le jour où il l'avait épousée, deux mois après qu'elle lui eut avoué son amour, il ne pensait pas possible de l'aimer davantage qu'il ne l'aimait alors. Mais il se trompait. Quand elle lui avait appris sa future paternité, un indescriptible tumulte d'émotion avait enflé son cœur. Oui, Naomi avait définitivement transformé sa vie.

Un nouvel enfant à aimer, pensa-t-il en embrassant Laura dans le cou, lui arrachant un éclat de rire joyeux. Dans moins de cinq mois, il serait père d'une deuxième petite fille. L'adoption de Laura était devenue réalité le mois dernier, et il savait qu'il tenait une place toute particulière dans le cœur de la fillette. Avec son tendre petit bras passé autour de son cou, il se demandait comment il avait pu un jour croire qu'il désirait passer seul son existence entière.

Tout en observant sa famille réunie, Kate se félicitait de ses dernières initiatives. L'âge et l'expérience étaient finalement de sérieux atouts quand on se mettait en tête de faire le bonheur des autres ! Au moins connaissait-on, pour en avoir soi-même payé le prix, les erreurs à éviter. Allons, voyons, voilà qu'elle se mettait à penser comme une vieille femme ! Les erreurs, on en faisait nécessairement quand on prenait des risques, mais n'était-ce pas cela, au fond, qui dormait un peu de piment à l'existence ? Car la prudence, quoi qu'on en dise, ne menait à rien. Non, ce qu'il fallait, dans la vie, c'était oser, et aller jusqu'au bout de ses intuitions.

Pour être tout à fait honnête, elle devait reconnaître que lorsqu'elle avait décidé d'intervenir dans l'existence de ses petits-neveux, elle n'était absolument pas certaine que ceux-ci réagiraient dans le sens espéré. Et elle s'était même préparée plus d'une fois, au cours de l'année écoulée, à ce que l'un ou l'autre finisse par l'envoyer au diable, elle et ses soi-disant cadeaux. Car leur chemin n'avait pas été tapissé que de roses, tant s'en faut ! Mais ils avaient réussi. Ils avaient su saisir la chance offerte et elle se réjouissait de voir aujourd'hui ces trois garçons mûris, grandis et, pardessus le marché, amoureux ! Car c'était assurément bien là sa plus belle réussite.

Enfin, l'une des plus belles, songea-t-elle en s'adressant mentalement un clin d'œil complice, car restait à étudier le cas de ses petites-nièces...